MadMovies

MadMovies

LE PLUS FORT DU CINEMA

BATTLE ROYALE
Le maillon fort

HARRY POTTER
A l'école des sorciers

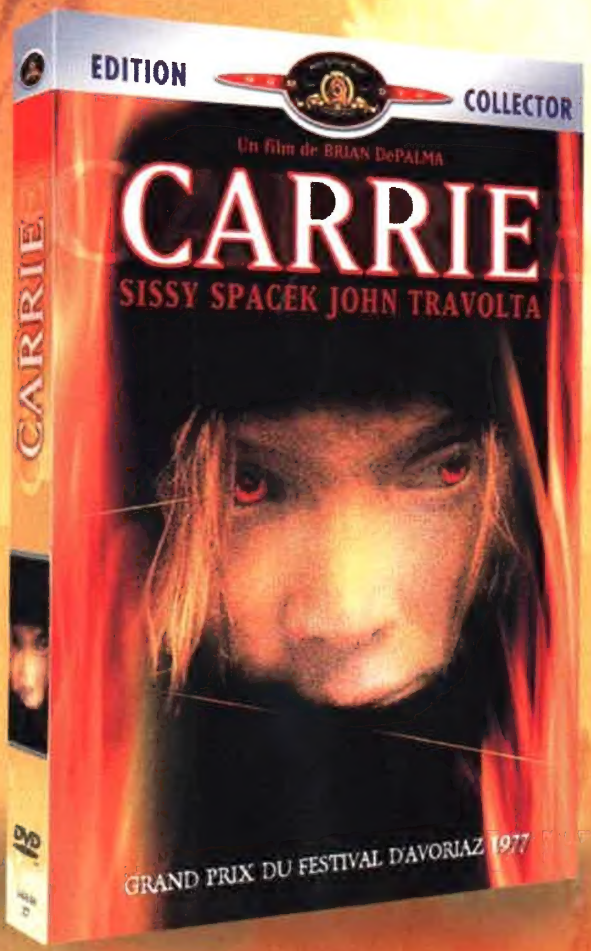
CHIHIRO
Le grand dessein
de Miyazaki

GHOSTS OF MARS JOHN CARPENTER STYLE !

EN CADEAU : L'AFFICHE DE GHOSTS OF MARS

M 2016 - 136 - 25,00 F - 3,81 €
DOM : 30F/4,57 € - BEL : 160FB/4,88 € - CH : 8FS - CAN : 7,50$CAN
ESP : 700PTA/4,21 € - ITA : 10500ITL/5,42 € - LUX : 175LUF/4,34 €
PORT. CONT : 1000ESC/6,10 € - RCI : 2800CFA - ISSN 0338-6791 - MENSUEL

Vous avez rendez-vous avec la peur en DVD VIDEO



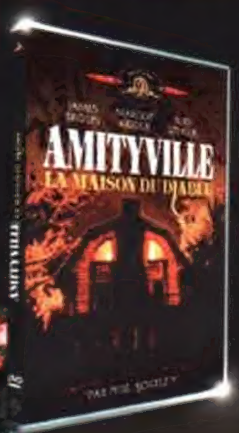
© 1976, 1979, 1993 MGM Home Entertainment Inc.
© 1958, 1959, 1999 Twentieth Century Fox Film Corporation. All Rights Reserved.

CARRIE, Grand Prix du Festival d'Avoriaz, chef-d'œuvre des maîtres de l'horreur Brian DePalma et Stephen King revient en COLLECTOR. Ce DVD VIDEO terrifiant contient + d'1H30 DE BONUS

Alors, envie de danser ? Bienvenue au bal du Diable...

- Son dolby digital 5.1
- Documentaires inédits
- Galerie de photos
- Bande-annonce

D'autres cauchemars également disponibles en DVD VIDEO TM



Ne rentrez jamais dans cette maison

Végétariens et âmes sensibles, s'abstenir

Pour toujours, vous aurez peur dans le noir

2 classiques du film d'épouvante

POUR HALLOWEEN, FRISSONNEZ EN DVD VIDEO TM

JOHNNY STILL GOOD

On a vu Lucio Fulci enchaîner d'affreuses séries Z sur la fin de sa carrière. On a senti le vent tourner lorsque Dario Argento a commis le consternant **Trauma**. On prie tous les jours pour que le dernier film de Romero, l'épouvantable **Bruiser**, reste invisible des fans qui croient encore en George. On assiste impuissants à la starification d'un David Cronenberg au moment où l'auteur fascinant de **Faux-semblants** semble perdre son cinéma. Quant à Wes Craven, ses quatre derniers titres de gloire se nomment **Scream 1**, **2**, **3** et **La Musique de mon cœur**. Sans commentaire. Rattrapées par l'âge, et par la grande faux pour Fulci, ces icônes des années 80 ont fait la joie des fantasticophiles du monde entier avant de céder involontairement leur place à des nouveaux venus aussi turbulents et talentueux que Peter Jackson, Sam Raimi et autres Tim Burton.

Genre aujourd'hui totalement démocratique, le Fantastique donne naissance à quatre blockbusters sur cinq. La légitime excitation procurée par tous ces projets vraiment « hénaurmes » (**Le Seigneur des anneaux**, **Spiderman**...) permet souvent de ne pas se complaire dans la nostalgie d'un âge d'or révolu. Il suffit néanmoins d'un été au mieux sujet à palabres (**Final Fantasy**, **La Planète des singes**), au pire hors sujet (**Tomb Raider**, **Le Retour de la momie**, **Évolution**...) pour que ressurgisse la tentation d'évoquer le bon vieux temps. Écartelés entre le passé (tous ces vieux chefs-d'œuvre) et le futur (tous ces chefs-d'œuvre qu'on nous promet), nous n'aspirons finalement qu'à une chose : jouir du présent.

Celui qui vient de nous ramener à la réalité d'un cinéma coupé, justement, de tout ce qui fait la réalité du cinéma aujourd'hui, c'est John Carpenter. Celui qu'on surnomme ici Big John (ou encore L'Homme qui n'a jamais fait de navet) continue vaille que vaille d'ajouter des titres essentiels à sa filmographie. Encore plus que **Vampires**, son **Ghosts of Mars** est un sublime anachronisme. Dans la conjoncture actuelle, un réalisateur qui choisit de faire un « Mars Movie » sans vaisseaux spatiaux et un western sans chevaux, le tout paré d'un voile onirique transformant le projet en rêverie éveillée au shotgun, ne cherche qu'une chose : imposer contre vents et marées sa vision. C'est le combat que Carpenter a toujours mené. C'est pour cela qu'on l'a toujours aimé. C'est pour cela qu'il ne nous décevra jamais.

Vincent GUIGNEBERT

MAD MOVIES

Rédaction, Administration 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 48 74 70 83 - Fax : 01 48 78 09 71
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Vincent Guignebert
Secrétaire de rédaction : Julien Dupuy. **Rédaction :** Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier
Contributions : Christophe Bier, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Jean-Sébastien Décant, Damien Granger, Jean-Pierre Michalon, Jean-Pierre Putters, Nicolas Rioult, Benjamin Rozovas, Julien Sévéon.
Correspondant aux Etats-Unis : Didier Allouch **Conception graphique :** Isabel Ferreira
Photocomposition : Ze New Rodier Power
Photogravure : Start Plus. **Impression :** SCIA-LD, Avenue Industrielle - 59933 La Chapelle d'Armentières
Commission paritaire : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**

Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 48 78 69 69 / 06 60 92 58 48 Fax : 01 48 78 09 71
Mad Movies incorporant **Impact** - Mensuel (11 numéros par an)

Abonnement et commande d'anciens numéros : DIP/Mad Movies - 18/24 quai de la Marne - 75164 Paris - 01 44 84 85 29

Remerciements Buena Vista Home Vidéo, Sandra Boixel, Cécile Caminades, Agence Cat's, Jérémy Charon, Carole Chomand, Marie-Christine Damiens, Manuela Da Silva, Géraldine Ferrier, Marie-Laure de Frescheville, Benjamin Gaessler, Olivier Guigues, Jérôme Jouneaux, Christophe L., Cédric Landemaine, Anne Lara, Pascal Launay, Etienne Lerbret, Élodie Le Rol, Fanny Louie, Karine Mestrejean, Emilie Maison, Floriane Mathieu, Jean-Claude Michel, Bruno Munoz, Christelle Pavard, Céline Petit, Le Public Système Cinéma, Stéphanie Renaux, Aude Roustan, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vincent, Lance Wilhoite

Directeur de la publication Benjamin Cohen
Custom Publishing France SA au capital de 250.000 F - 17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl

Le Voyage de Chihiro

SOMMAIRE 136

Ghosts of Mars

Harry Potter

22 LE VOYAGE DE CHIHIRO

Après avoir explosé le box-office japonais, le nouveau film de Hayao Miyasyaki sortira en janvier en France. Histoire de patienter (ce qui ne va pas être évident), on vous donne tous les renseignements nécessaires pour vous préparer à cette magnifique visite guidée au pays des fantômes.

28 HARRY POTTER

Harry Potter est-il un garnement ? Chris Columbus est-il scrupuleux ? Comment accéder à Poudlard ? J. K. Rowling est-elle talentueuse ? Qu'est-ce que le Quidditch ? Ce blockbuster hivernal sera-t-il savoureux ? Toutes les réponses à ces questions, et à bien d'autres encore, sont dans cette preview du méga hit annoncé de Warner Bros.

32 GHOSTS OF MARS

Quatorze pages pleines de bruit et de fureur histoire de fêter comme il se doit la sortie du dernier Carpenter. Pour l'occasion, Mad est parti à la rencontre du réalisateur, mais aussi de sa productrice de femme et de son superviseur des effets spéciaux. La fête, on vous dit…

46 BATTLE ROYALE

Des lycéens japonais qui s'entre-tuent sous le regard sarcastique d'un vieux roublard du cinéma d'exploitation nippon. Qui pourrait résister à ce credo aussi décadent que prometteur ? Certainement pas nous en tout cas. Et c'est le réalisateur de la chose qui nous explique les règles de ce joyeux jeu de massacre.

RUBRIQUES

Courrier des Lecteurs (6) / Édito (3) /
Notules Lunaires (8) / Lord of The Rings (12) /
Hommage Samuel Z. Arkoff (14) /
Dans les Griffes du Cinéphage (16) /
Avis Chiffrés (20) / Abonnement (21) /
MAD'GAZINE (55) / IMPACT (75) / Festival (88) /
Pin-Up (90) / Fantastic Guide (93) /
Fantastic Guide (93) / Petites Annonces (98)

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU !

LA VERSION LONGUE INÉDITE AU CINÉMA
EXCLUSIVEMENT EN VENTE EN VIDÉO
LE 07 NOVEMBRE

BONUS VHS • Scènes coupées présentées par le réalisateur (36 mn)

BONUS DVD Double • Son **5.1** DOLBY DIGITAL et **DTS** • Making-of (1h20) • Scènes coupées (36 mn)
• Interview de l'historien Michel Louis, Clip des plans non-utilisés • Commentaires audio (réalisateur/acteurs)
• Bandes-annonces, filmographies • Livret exclusif (24 pages) • Bonus DVD Rom

METROPOLITAN FILMEXPORT DAVIS LYCOS www.lycos.fr mcm SKYROCK www.skyrock.com ALLOCINE FILM INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS STUDIO CANAL

CE MOIS-CI, ANTOINE PROOST (SEPT MOIS), CLARA SCHNEIDER (QUATRE MOIS), ET LE POUPON LOCQUENEUX (QUI REFUSE DE DONNER SON ÂGE) ONT POSTULÉ POUR DEVENIR ZE MAD MASCOTTE À LA PLACE DE MATTHIEU CORBLIN, LEQUEL DOIT DONC DÉSORMAIS FAIRE FACE À UNE CONCURRENCE FÉROCE. NOUS LES REMERCIONS, AINSI QUE LEURS PARENTS, POUR L'INTÉRÊT QU'ILS PORTENT À MAD MOVIES, MAIS NE POUVONS MALHEUREUSEMENT ACCÉDER À LEUR REQUÊTE, NOTAMMENT À CAUSE DE PRÉTENTIONS SALARIALES FORT ÉLEVÉES ET DE PROBLÈMES LIÉS AUX DROITS D'IMAGES. PAR AILLEURS, NOUS SOMMES ACTUELLEMENT EN RUPTURE DE STOCK DE COUCHES.

LE MOIS PROCHAIN, JE VOUS RACONTERAI L'ENTRETIEN D'EMBAUCHE PASSÉ PAR NOTRE MASCOTTE MATHIEU, ALORS ÂGÉ DE SIX MOIS, AINSI QUE CETTE BATAILLE DE HOCHETS QUI A PRÉCÉDÉ LA SIGNATURE DU CONTRAT. BONNE LECTURE LES MADOUNETTES ET LES MADOUNETS.

Vincent Guignebert

SPÉCIAL LE MYSTÈRE DE LA FIN DE **LA PLANÈTE DES SINGES**

On ne peut plus blaguer dans ce courrier des lecteurs. Suffit d'inviter en rigolant les lecteurs à donner leur interprétation de la fin du film de Tim Burton, et hop, on se retrouve submergés d'explications en tous genres. Et en plus, malgré vos efforts (un exemple pris au hasard : l'explication d'Allyamaeth s'étalait tout de même sur plus de quatre pages !), on n'a toujours rien compris !

LE MYSTÈRE...

Je vais essayer d'élucider le mystère de la fin de **La Planète des singes**. L'astronaute Leo Davidson n'a pas tué le général Thade. Il l'a enfermé dans la navette de l'équipe de Davidson qui est tombée sur la planète. En agissant de la sorte, Leo pense que Thade est condamné à mourir dans sa prison hi-tech. Mais juste avant, on avait entendu Leo dire que la navette avait une puissance infinie. Il semble que Leo a sous-estimé l'intelligence de Thade, qui disposait de tout le temps nécessaire pour faire fonctionner la machine et partir sur Terre... Quand Leo arrive lui aussi sur Terre, il est trop tard : Thade a été pour les singes de la planète Terre ce que Leo a été pour les hommes de la planète des singes, leur libérateur, d'où la statue de Lincoln avec l'effigie de Thade.

José Antonio RIBEIRO CAMPO

DE LA...

Le coup de théâtre final de **La Planète des singes** m'a l'air assez illogique et incompréhensible. J'ai cependant une théorie, elle est plutôt tirée par les poils mais que voulez-vous, je n'ai rien de mieux à proposer. La légende de Semos dit que ce dernier doit revenir pour apporter la paix. Cela implique donc qu'il est parti. Il est donc possible que Semos s'envole avec d'autres singes à bord de capsules spatiales (après tout, ils sont formés pour ça ; en plus leur intelligence s'est développée sur la mystérieuse planète). Ensuite, ils traversent la tempête magnétique. Vu que celle-ci semble aléatoire (Leo et son singe Pericles n'atterrissent pas au même moment au même endroit), ils pourraient très bien faire un bon dans le passé et se retrouver sur Terre au moment où l'Homme n'est pas l'espèce dominante. L'évolution faisant le reste, Semos et les quelques singes l'accompagnant se reproduisent sur Terre pour donner les spécimens que l'on voit à la fin, c'est-à-dire aussi évolués que l'Homme, tandis que les singes restant ont évolué pour donner les singes que l'on voit dans tout le film, c'est-à-dire entre l'homme et le singe. Ces deux évolutions peuvent s'expliquer par les différentes conditions entre les deux planètes ou la date à laquelle Semos et ses compagnons arrivent. Quant à la statue de Thade, il pourrait s'agir d'un descendant de Semos sur Terre, ressemblant et ayant le même nom que le Thade de l'autre planète, lui aussi descendant de Semos. Le Thade de la Terre et celui de la planète des singes seraient des cousins éloignés ayant pour ancêtre commun Semos. Vous avez compris ? De toute façon, les histoires de famille, c'est toujours compliqué, alors si en plus il y a des voyages dans le temps...

Pierrot LE FOU

FIN...

À la fin de **La Planète des singes**, je pense que Leo veut absolument rentrer chez lui, repasse dans la faille spatio-temporelle et se manque. Parce que je crois qu'on ne sait rien sur ce truc qui fait voyager dans le temps. Alors qui dit qu'il fait exactement le chemin inverse dans la bonne dimension ?

Michaël LEJEUNE (Aix en Provence)

DE LA...

Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, on se rend compte que le « tunnel » emprunté par le singe, Leo puis l'Oberon, a catapulté ces derniers sur la même planète mais pas à la même époque ! Comme dans l'original, l'homme crée les singes (atterrissage forcé de l'Oberon) et influence leur avenir (révolte par Leo Davidson). Fin du film : Marky Mark est tout content de récupérer les coordonnées du « tunnel », tout ce qui lui manquait. Et là, on rigole. Le gars est capitaine et n'a visiblement pas compris ce qui se passait, n'a pas fait de DEA de physique ni étudié l'astronomie et la mécanique quantique comme ma copine, n'a pas regardé un épisode de ***Sliders*** (moi si !). En bref, le « tunnel » est évidemment instable ! ! ! À l'aller (temps) comme au retour (temps et espace pour compliquer).

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, lecteur plus connu sous le nom de Peav (appelez-le Peavou et il ronronne), le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils tapaient des textes devant leur ordinateur, alors qu'ils sont bien sûr occupés à faire des jeux de mots en ligne.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Ensuite deux solutions : soit vous cherchez dans la liste des salons le salon madmovies, soit vous tapez /join #madmovies.
Et voilà.

Et voilà l'astuce : Léo part bien dans le passé (voir son compteur), mais pas sur la même planète (et encore moins sur Terre) ! C'est un autre monde, parallèle, dans lequel il débarque. Thade existe, c'est le même « univers », mais la situation, la civilisation, l'évolution sont différentes.
Ce n'est ni le passé de la planète qu'il vient de quitter, ni son futur. Conclusion : on peut penser que les scénaristes, roublards, l'ont fait exprès : le film entier (sauf la fin) repose sur le concept du voyage dans le temps et de ses conséquences sur une planète et sa civilisation, alors que le twist final dit : « *TOUT est possible et ça veut dire TOUT* ». Ça veut surtout dire : « *n'importe quoi* ».

Mathieu MOTTA (Strasbourg)

PLANÈTE...

Voici mon interprétation de la fin en reprenant le postulat de départ. L'astronaute Leo fait donc un bon dans le futur.
Ce sont ses instruments qui le disent. Après tout, c'est peut-être faux vu le bordel que peut créer une tempête magnétique dans des instruments de navigation.
On peut donc imaginer tout ce qu'on veut sur la destination et cette fameuse planète des singes. Ceci est appuyé par le fait que le singe de départ qui disparaît avant le héros, réapparaît à la fin après le héros.

Cette tempête est donc un beau bordel spatio-temporel. Ensuite, il est quand même évident que la planète des singes n'est pas la Terre (ou du moins pas celle que nous connaissons ni celle qu'elle pourrait devenir d'ici quelques siècles). Il y a deux lunes dans le ciel et aucune ruine d'une civilisation humaine. De plus, quand la station spatiale atterrit et que les singes se rebellent, personne ne vient les aider.
Donc c'est une planète vierge quelconque, ou bien la Terre dans un lointain passé (et l'on peut imaginer que la seconde lune, à cause d'un poids trop faible ou d'une instabilité satellitaire, se soit vue projetée hors du champ d'attraction de la Terre). Ceci peut sembler tirer par les cheveux mais je rappelle aux esprits obtus qu'il s'agit d'un film de science-fiction (surtout de fiction d'ailleurs...) qui joue avec des forces spatio-temporelles que personne ne sait de nos jours appréhender.
On peut donc se permettre tous les délires.

Allyamaeth (allyamaeth@noos.fr)

DES...

Quand le personnage de Leo part dans sa navette pour essayer de récupérer son chimpanzé, il voit apparaître une autre navette qu'il appelle sans succès. Le pilote de cette navette part à la dérive, puis disparaît dans l'espace. À la fin du film, le chimpanzé de Leo atterrit sans problème sur la planète.
1/ Le phénomène spatial permet de voyager dans le temps.
2/Le chimpanzé de Leo a voyagé dans le temps dans un seul sens parce qu'il n'a pas été perturbé dans son voyage.
3/Si le chimpanzé de Leo a bien piloté sa navette, ça veut dire que la navette apparue devant Leo au début du film n'était pas pilotée par le chimpanzé mais par quelqu'un d'autre, en l'occurrence Thade. Quand cette navette disparaît devant Leo, c'est pour repartir dans le passé, minimum à l'époque d'Abraham Lincoln.
4/ Dans la station spatiale, il y avait trois navettes. le chimpanzé savant a utilisé la première navette et Leo la deuxième. Donc Thade a dû nettoyer et réparer la troisième.

André PECQUET (L'Étoile)

SINGES

À la fin de **La Planète des singes**, c'est pourtant simple bon sang, Biff s'empare de la Delorean et remonte en 1985, à l'époque du premier **Retour vers le futur**. Voilà.

Stéphane MOÏSSAKIS (Paris)

ALIGATO TRANBERT !

C'est la nouvelle rubrique de Bertrand Rougier, Anime Nation, qui me pousse à vous écrire pour la première fois. Je voulais voter préventivement pour son maintien, avant qu'une avalanche de missives assassines n'exigent le contraire. Quant à Bertrand-san, dont la critique de **Princesse Mononoke** est une des plus belles et des plus émouvantes qu'il m'ait été donné de lire, je ne lui dirai que ceci : « *Jôzu, arigato soshite so konorite kudasai !* ».

Manuel MASSART
(Gosselies, Belgique)

Pour ceux qui ne comprendraient pas le japonais, je traduis donc : « Salut Tranbert, si tu veux une caisse de saké, appelle-moi ! ».

ZE MAD MASCOTTE

Mathieu Corblin vient de souffler sa première bougie et en profite pour donner son avis éclairé sur la fin de **La Planète des singes** : « *Ouais bon, y'a rien de nouveau, c'est un mélange de paradoxe temporel et d'univers parallèle, le tout adapté à la mythologie créée par Boulle. Y z'ont rien inventé les mecs, quoi...* » Merci Mathieu.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

- Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier,
75009 Paris.
- Par e-mail :
info@mad-movies.com.
- En envoyant le facteur dans une faille spatio-temporelle : demandez un avis de réception.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

■ Réalisé pour Full Moon par Jay Woefel (**Trancers 6**, **Battlestar Galactica: The Second Coming**), Demonicus est un des premiers films à mélanger le péplum et le gros Z qui tâche. James (Gregory Lee **Naked Wishes** Kenyon) part camper avec quelques amis dans les Alpes et découvre dans une grotte l'armure et les armes d'un terrible et mythique gladiateur: Tyrannus. L'esprit de ce dernier s'empare rapidement du jeune homme et l'oblige à massacrer un par un ses amis afin de s'octroyer leur âme pour revenir à la vie. Budget plus que restreint pour ce petit film qui s'annonce particulièrement juteux pour les amateurs de navet rigolo: les gladiateurs se battent avec des armes en plastique, le terrible Tyrannus ne s'exprime qu'en latin et le tout est filmé à la DV. Venesa Talor (vue dans **Blooddolls**) vient compléter le casting d'une œuvre qui remportera probablement moins d'Oscars que **Gladiator**.

■ Retour derrière la caméra pour l'as des effets spéciaux Tom Savini. Après s'être fait la main sur la série *Tales From the Darkside* et sur son excellent remake de **La Nuit des morts-vivants**, le barbu démoniaque revient à la barre d'un projet très excitant, Vampirates, qui, comme son nom l'indique, mélange pirates et vampires. Deux cents ans après sa mort survenue dans les Caraïbes, le terrible pirate Blackbeard revient des Enfers sous la forme d'un vampire. Son énorme appétit de violences et de meurtres est renforcé par sa nouvelle et intarissable soif de sang. Du tout bon pour un script qui s'annonce violent à souhait et furieusement gore. Le casting qui prévoyait au début la présence d'Emilio Estevez (**Young Guns**) et de Rose Mc Gowan (la girlfriend du chanteur Marilyn Manson, vue dans **Scream**),

JASON X
VIANDU DANS L'ESPACE

Alors que le film est terminé depuis maintenant plus d'un an, la sortie de **Jason X** n'est annoncée que pour le 22 mars prochain aux USA. Date que l'on se permet de remettre en question puisque le distributeur New Line sort le même jour **Blade 2: Bloodhunt** et va probablement privilégier le chasseur de vampires à notre coureur d'adolescentes zombiesque. N'empêche qu'on l'aime bien notre petit Jason puisqu'on reparle de lui ici et qu'on attend ses nouvelles aventures comme d'autres pourraient attendre le prochain Rivette. Contrairement aux affreuses rumeurs, le film ne sera donc pas un direct-to-video, et c'est tant mieux car les nouvelles péripéties accumulées par le gros viandeux semblent mériter un écran large. Jugez-en par vous-même : propulsé en l'an 2455, Jason se retrouve dans l'espace et se réveille d'un long sommeil cryogénique pour démastiquer tout le monde. Jusque-là tout va bien. C'est l'utilisation du monde futur doublé d'un regard tendre et humoristique (!!!) sur le psychogolmon qui risquent de rendre ce nouvel opus irrésistible. En effet, on nous promet un Jasonator, extension cybernétique du tueur, ainsi qu'une visite dans un univers virtuel qui renverrait le tueur-star dans le Crystal Lake de 1980, peuplé d'adolescents stones et fornicateurs! Les gars, on réserve la couv du 143?

S.M.

est enrichi par la présence de l'extravagant Dee Snider, chanteur du groupe Twisted Sister et réalisateur plutôt talentueux (cf. l'angoissant **Strangeland** avec Robert Englund). Le résultat, forcément réussi, est très attendu.

■ Il fallait s'y attendre. Après **Le Projet Blair Witch**, c'est au tour de **Sixième sens** d'être parodié dans un film fauché et érotico-fantastique. Réalisé par Terry M. West, The Sexy 6th Sense reprend quasiment à l'identique le postulat de départ du film de M. Night Shyamalan. Frances (Esmeralda Delaroca) est une jeune femme solitaire ayant l'étrange pouvoir de voir les esprits des morts qui pullulent autour d'elle. Elle sera rapidement menacée par plusieurs fantômes de Pom-Pom Girls qui s'acharnent sexuellement sur elle. Son seul salut réside dans son alliance avec une belle psychiatre (Jade Dubois) qui l'aide à savoir ce que veulent réellement ces ectoplasmes coquins. De là à prétendre que la psy est elle aussi un fantôme à l'insatiable appétit sexuel, il n'y a qu'un pas.

■ Un « lesbian vampire movie » : voilà comment nous pourrions qualifier cet Erotic Rites of Countess Dracula réalisé par Donald F. Glut pour Frontline Entertainment. Mordue en 1966 par le comte Dracula (William Smith), la belle rousse Scarlet (Brick Randall) veut, trente ans plus tard, retrouver sa condition humaine. Aidée par Renfield, l'insectivore damné au service de Dracula, elle doit séduire et mordre trois

A LIVING HELL
OH MAMIE BRUTE...

En dehors des classiques qui parviennent chez nous au gré des distributions, il existe un cinéma japonais alternatif emprunt de sous-culture (comme **Versus**) et d'horreur quotidienne. C'est très exactement le cas de ce **Living Hell**, écrit et réalisé par Fujii Shugo. La famille Motokawa recueille Chiyo, une grand-mère et sa petite fille autiste, seules survivantes du massacre, particulièrement sanglant, d'une de leur famille vaguement cousine. C'est Yasuto, l'un des enfants handicapé de la famille Motokawa, qui va subir l'arrivée de ces nouveaux venus comme un mauvais coup du sort. En effet, quotidiennement, il est laissé à la charge de la grand-mère qui transforme graduellement sa vie en cauchemar. Yasuto a beau se rebeller, rien n'y fait. Personne dans sa famille n'arrive à croire que sous une apparence de vieille dame inoffensive se cache en fait un être pervers et calculateur. C'est pourtant le cas lorsque Chiyo s'amuse à le torturer en revoyant méchamment sa dentition ou en le prenant pour cible lors d'un atroce jeu de fléchettes. Pur film d'horreur au sens le plus strict du terme, **A Living Hell** est voulu par le réalisateur comme une puissante parabole sur la condition familiale. Il compte par ailleurs faire ressortir le côté malsain d'une telle situation en jouant énormément sur la stylisation à outrance dans un mélange renvoyant dos à dos Mario Bava, Dario Argento et le Tobe Hopper de **Massacre à la tronçonneuse**. De telles références ne se prennent pas à la légère et si la filiation se confirme, il va falloir suivre de très près ce nouveau cinéaste qui perpétue la tradition d'un cinéma qu'on affectionne particulièrement.

S.M.

On ne dit pas merci à la mamie !

Mal de crâne assuré !

Flashes

■ Une petite rectification pour commencer : nous avions annoncé la sortie de **The One**, le film de coups de latte futuriste de Jet Li, pour le 14 novembre en France et nous avions tort ! Il faudra donc attendre deux semaines de plus pour voir l'artiste martial en action, à savoir le 28 novembre. Allez, deux semaines, c'est rien...

■ Le FX-man Stan Winston songe à réaliser à nouveau après les expériences de **Pumpkinhead** et d'**Upworld**. Il hésite donc entre deux films fantastiques qui sont **Damned if You do**, produit par James Cameron, et le film à sketches **Trick or Treat**.

■ Des nouvelles de nos super-héros préférés actuellement en développement chez la sainte Warner. Le projet **Batman : Year One**, tenu en main par Darren Aronofsky (**Requiem for a Dream**), est repoussé faute d'un script satisfaisant la major. Aucun casting n'a donc commencé. **Batman Beyond** que devait réaliser Boaz Yakin (**Fresh**) est annulé pour cause de budget trop élevé. Quant au cross-over **Superman and Batman** écrit par Andrew Kevin Walker (**Seven**) et réalisé par Wolfgang Petersen, il serait aussi repoussé pour des raisons inconnues, et ce même si John Travolta s'est déclaré partant pour incarner le Man of Steel (!).

■ Comme si on n'en avait pas eu assez ! **Dracula 2001** va faire l'objet de deux suites tournées en direct-to-video. La première s'intitule **Dracula Resurrection** et c'est toujours Patrick Lussier qui s'y colle avec Jason Scott Lee dans le rôle principal. Tournage en ce moment même en Roumanie.

■ Le retour des glorieuses eighties avec deux suites dont on ne sait pas encore grand-chose : **Les Goonies 2** et **Génération Perdue 2**. Concernant cette dernière séquelle, la rumeur prétend que la chanteuse-lolita Britney Spears aurait été contactée pour un rôle. À prendre avec des pincettes...

■ **Mad Max 4**, c'est parti ! Le réalisateur George Miller se charge de réparer la faute commise avec le troisième opus (son seul mauvais film par ailleurs) puisque le film reprendra l'histoire à la fin de la première séquelle. Aucune nouvelle quant à la participation de Mel Gibson, mais le réalisateur vient de lancer un casting pour trouver le jeune acteur qui va incarner le fils de Max le fou. On piaffe !

■ Avec la catastrophe du World Trade Center, nombreux sont les films qui sont repousses, voire annulés. Contrairement aux rumeurs qui circulent, ce ne sera pas le cas de la nouvelle adaptation du roman *La Guerre des mondes* d'H.G. Wells. Le réalisateur Timothy Hines retravaille actuellement le scénario qui recentrera son intrigue, à l'image du roman, en 1898. Du coup, la production est repoussée d'un an. La production s'attaque en attendant à **Chrome**, une version S-F de **Spartacus** avec des robots en guise d'esclaves d'une société totalitaire.

■ **Freddy vs. Jason**, le combat de titans le plus attendu de tous les temps, pourrait avoir lieu très bientôt. La New Line aurait enfin réussi à dégoter un script sur mesure et a bien évidemment contacté Robert Englund pour reprendre le rôle du boogeyman à la face cramée. On attendra tout de même une annonce plus officielle de la firme avant de crier victoire, tant le film a déjà été repoussé maintes et maintes fois.

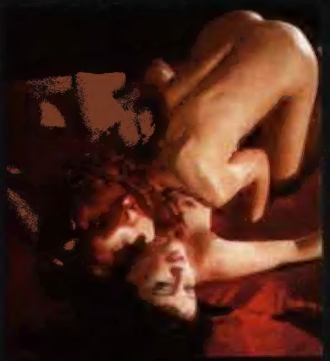
WHEN STRANGERS APPEAR
DÉLIRE DE FUITE

Après **The Ugly** et **Heaven** (dont on dit le plus grand bien dans la rubrique inédits de ce numéro), le Néo-zélandais Scott Reynolds revient à la charge avec **When Strangers Appear**, son troisième long-métrage. À l'image de ses précédentes œuvres, il décide à nouveau de distordre une réalité sordide pour la faire plonger dans le surnaturel. Serveuse dans un petit restaurant minable au bord d'une autoroute, Beth passe ses journées à attendre les clients. Un matin, un jeune homme à la silhouette intrigante lui rend visite. Elle remarque une tache de sang sur son visage et constate qu'il a été poignardé à la poitrine. Lorsque trois surfeurs se présentent dans le restaurant, ce dernier prend la serveuse à part et lui explique, en larmes, qu'il est la cible de ces trois maniaques qui cherchent à le tuer. Prenant peur, Beth s'enfuit alors avec l'étranger sans même se demander si la menace éventuelle ne viendrait pas de ce compagnon d'infortune. Utilisant une méthode chère aux polars récents, **Memento** en tête, Scott Reynolds bouscule la narration en mélangeant les séquences dans le but de faire monter le suspense. Il puise d'ailleurs son casting dans les récents arcanes du cinéma fantastique avec Radha Mitchell (**Pitch Black**), Barry Watson (**Mrs Tingle**) et Josh Lucas (que l'on verra bientôt dans **Session 9** de Brad Anderson) pour un résultat qu'on promet proche des films de tension routière telle que **Hitcher** et **Duel**. Quiconque a déjà visionné un film de Scott Reynolds sait déjà que l'asticot est capable d'un résultat équivalent à ces illustres prédécesseurs et espère donc que **When Strangers Appear**, produit par la Columbia, viendra faire un tour dans nos salles obscures très bientôt.

S.M.

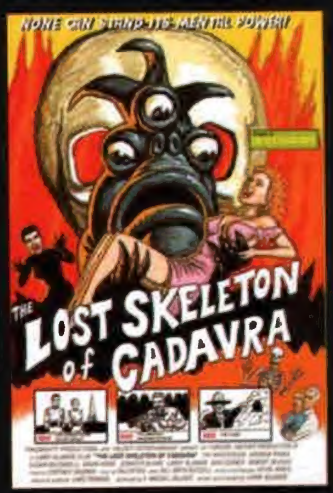
Une simple serveuse embarquée dans une course-poursuite haletante...

vierges en une seule nuit afin de rompre la malédiction qui la ronge. La nuit va être longue et chaude dans ce film qui lorgne plus du côté du porno soft que des classiques de la Hammer.

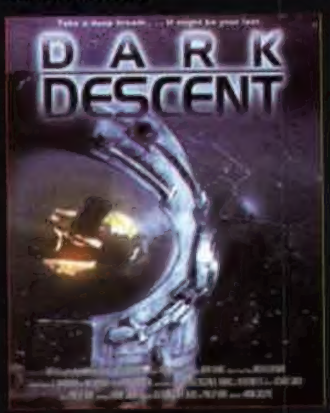


Les succubes en folie et le Saigneur barbu de ***Erotic Rites of Countess Dracula****.*

■ Larry Blamire est un petit malin qui essaye discrètement de faire passer son The Lost Skeleton of Cadavra pour un authentique « Monster Movie » de 1961, fraîchement redécouvert. Tout est savamment mis en place pour parfaire l'illusion : affiche « old-school », monstre en carton pâte digne de figurer dans les Craignos Monsters, noir et blanc bien granuleux et suffisamment sale pour faire d'époque, personnages stéréotypés et crétins à souhait, dialogues débiles à se défenestrer. Entre le **Ed Wood** de Tim Burton et le **Forgotten Silver** de Peter Jackson, le film de Larry Blamire pourrait rapidement s'offrir une place au soleil s'il est réussi.



■ Dark Descent nous emmène 35.000 pieds sous la surface des océans. Dans cet univers hostile, une grande compagnie d'énergie a installé un complexe minier où vivent en autarcie des centaines d'ouvriers. Une explosion mortelle dans une chambre de décompression oblige le lieutenant des gardes-côtes Lee Ramsey (Dean Caïn, le Superman de ***Lois & Clark***) à s'immerger pour mener l'enquête. L'explosion s'avère rapidement ne pas être un accident, mais une expérience pour tester un nouveau vaccin qui permettra aux plongeurs de passer outre les paliers de décompression. Ramsey en sait trop et se voit pourchassé par des assassins dans un milieu totalement hermétique qu'il ne connaît absolument pas. Réalisé par Daniel Knaus et interprété, entre autre, par Scott Wiper (**Pearl Harbor**) et Krissinda Caïn (la demi-sœur de Dean Caïn, les relations ça aide), **Dark Descent** pourrait être une intéressante alternative aux films d'horreur sous-marins majoritairement foireux.



■ Le 9 septembre 1971, le paquebot de croisière SS Tampa quitte le New Jersey pour un voyage vers les Bermudes. Soixante-douze heures après son départ, le navire est porté disparu ainsi que tout son équipage. L'affaire est rapidement classée et vient enrichir la légende du triangle des Bermudes. Réalisé par Christian McIntire, Lost Voyage suit l'enquête de Aaron Roberts (Judd Nelson, vu dans **St Elmo's Fire** et **Breakfast Club**) persuadé que le navire a simplement disparu dans une tornade. L'experte en phénomènes inexpliqués Dana Elway (Janet **Carnosaur 3** Gunn) le persuade rapide-

Rez de chaussée, tout le monde descend !

DOWN

PRENEZ (ENCORE) L'ESCALIER !

Malin comme un singe, le réalisateur hollandais Dick Maas s'est mis en tête de refaire **L'Ascenseur**, l'un de ses plus gros succès et grand prix à Avoriaz en 1984. Comme il remplace son casting hollandais d'origine par les tronches américaines de James Marshall (*Twin Peaks*), Eric Thal (**Une Étrangère parmi nous**), Michael Ironside (**Starship Troopers**) et la sculpturale Naomi Watts (**Mulholland Drive**), il peut aussi se permettre un budget plus cossu et des effets spéciaux digitaux. L'histoire, elle, ne change pas d'un pouce. Dans un gigantesque building de New York, un ascenseur censément possédé par le démon fait des siennes en se débarrassant de ses utilisateurs. Deux jeunes réparateurs décident de clarifier la situation avec l'aide d'une journaliste arriviste mais néanmoins pourvue de charme. Pendant ce temps-là, l'ascenseur diabolique continue ses exploits meurtriers. Avec **Issue de secours**, vague polar B rythmé au concentré de beauferie, Dick Maas reprenait des pans entiers de son cinéma pour assurer le minimum de péripéties. Ici, il risque à nouveau la redite, même s'il nous promet des séquences plus spectaculaires dont une où un jeune skatteur, happé par l'ascenseur au rez-de-chaussé puis recraché du 60ème étage, puis traverse la fenêtre pour finir par atterrir sur le bitume dans une gerbe de sang mémorable. Le tout étant filmé en un seul plan !

S.M.

Interdit aux enfants non accompagnés...

Aaaaaah, un ascenseur !

ment du contraire: une entité démoniaque serait la seule et unique responsable de la disparition du navire. La jeune femme va pouvoir rapidement confirmer sa théorie car, après trente ans d'absence, le SS Tampa refait surface en plein océan Atlantique. Tous à bord pour une exploration d'épave qu'on espère aussi saignante que celle d'**Un Cri dans l'océan** !

■ Full Moon est en train de se créer une nouvelle franchise avec Witchouse qui en est à son troisième episode. Sous-titrée **Demon Fire** et réalisée par J.-R. Bookwalter (déjà à la barre du deuxième épisode), cette nouvelle aventure de la sorcière Lilith revenue sur Terre pour se venger des descendants de ceux qui l'ont brûlée vive ne devrait pas trop s'éloigner du cahier des charges érigé lors des précédents épisodes. Démons, pouvoirs magiques et gore trileux sont donc à prévoir.

San HELVING

Flashes

• Des agendas conflictuels empoisonnent la production de **X-Men 2**. Le tournage doit commencer en février ou mars prochain mais Halle Berry, qui incarne la belle Storm doit auparavant finir le polar **Gigli** de Martin Brest. Il est donc très probable qu'elle abandonne l'une de ces deux productions.

• Y'en a qui essayent de couper l'herbe sous le pied de notre ami John Woo ! Steve Barron se serait mis en tête de lancer une autre suite aux **Tortues Ninja** pour concurrencer le projet en images de synthèse du cinéaste de **The Killer**. Il annonce par ailleurs un traitement plus adulte. Ben voyons !

• Les rumeurs, vous savez ce que c'est. La plus drôle du moment aura été celle qui annonce que Richard Dean Anderson (mais si ! *McGuyver* !) serait en lice pour incarner Red Richards, l'homme élastique des **Quatre Fantastiques** ! Foutaises bien évidemment, mais le projet n'est pas tiré d'affaire puisqu'il a été confié à Peyton Reed, le réalisateur de la récente comédie teenage **American Girls**.

• La firme Kismet Entertainment Group vient d'acquérir les droits de remake de plusieurs films réalisés par Mario Bava et s'est donc décidée à lancer une franchise. **Baron Blood**, **La Baie sanglante** et **Le Masque du démon** seraient les premiers titres susceptibles de (re)voir le jour. Aucun réalisateur n'est annoncé, mais la production affirme être en pourparlers avec plusieurs grands noms du fantastique. Sic !

• Le **Daredevil** de la Fox va devenir réalité dès que Ben Affleck se sera décidé à signer pour le rôle-titre. C'est toujours Mark Steven Johnson qui réalise.

• De son côté, le bon Vin Diesel vient de signer pour **Chronicles of Riddick**, la préquelle très attendue de **Pitch Black**. Reste à savoir si David Twohy reviendra derrière la caméra pour cette nouvelle aventure.

• Dans le genre improbable, le puissant Vladimir Kulich (Buliwyf dans **Le 13ème guerrier**) a été courtisé pour incarner **Thor** dans une adaptation de la bande dessinée Marvel du même nom. La sortie n'est cependant pas prévue avant 2003, alors va falloir qu'on calme un peu notre joie...

• Warner a annoncé qu'elle allait changer le titre d'**Arach Attack** (trop proche d'Iraq Attack selon elle), la prochaine production Roland Emmerich, et songe à **Eight Legged Freaks** que l'on pourrait traduire par « Les monstres à huit pattes ».

LORD OF THE RINGS

TOUS LES MOIS DANS MAD MOVIES, ET JUSQU'À LA SORTIE DU PREMIER VOLET LE 19 DÉCEMBRE 2001, LES DERNIÈRES INFOS SUR LA TRILOGIE DE L'ANNEAU.

Une forge Orc.

Gimli (John Rhys-Davies) devant la tombe de ses ancêtres.

DÈS 1977, **STAR WARS** SCELLAIT DE MANIÈRE INATTENDUE L'ALLIANCE DÉFINITIVE ENTRE L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE (INDUSTRIE DU VIRTUEL OÙ CHAQUE « PRODUIT » EST, PAR LA FORCE DES CHOSES, UNIQUE) AVEC L'INDUSTRIE DITE PHYSIQUE DE LA PRODUCTION EN SÉRIE. ET DEPUIS CE CHOC FINANCIER JAMAIS PLUS ATTEINT, LES INDUSTRIELS N'ONT EU DE CESSE DE GUETTER LE FILM QUI FERAIT TOURNER LEURS USINES À PLEIN RÉGIME.

ÉPISODE 14

LA VALSE DES LICENCES

Il a fallu du temps pour que les industriels réalisent l'impact réel du projet **LOTR** sur les foules. Phénomène compréhensible pour des cadres qui ne suivent l'actualité cinématographique qu'à partir des graphiques boursiers de Variety, et sont donc incapables de prévoir un événement filmique, a fortiori deux ans à l'avance. Mais dès l'envoi de la première bande-annonce sur le net, et les sept millions de connexions qui s'ensuivirent, l'affaire fut entendue et New Line n'eut plus qu'à sélectionner soigneusement ses partenaires commerciaux, leur montrer quelques scènes savamment brossées (entre autres, l'enseigne du Poney Fringant) et les faire signer au bas de la page. Notons que si Jackson se voit furieusement comparé à Lucas ces derniers mois, la stratégie des deux hommes diffère en ce qui concerne le merchandising. Lucas s'était réservé tous les droits dès le premier **Star Wars**, concédant à la Fox le seul bénéfice des films, tandis que Jackson confie à New Line le soin de gérer la majeure partie des licences, mais garde ses billes quant à l'exploitation salle et vidéo de ses œuvres. Certes, Weta Workshop, responsable des maquillages et miniatures, a développé en partenariat avec Sideshow (spécialiste de figurines collectibles) un nombre conséquent de créations exceptionnelles et soignées. Mais à 1.000 dollars le collector, ils demeurent assez loin de ce que l'on entend par « marché de masse ».

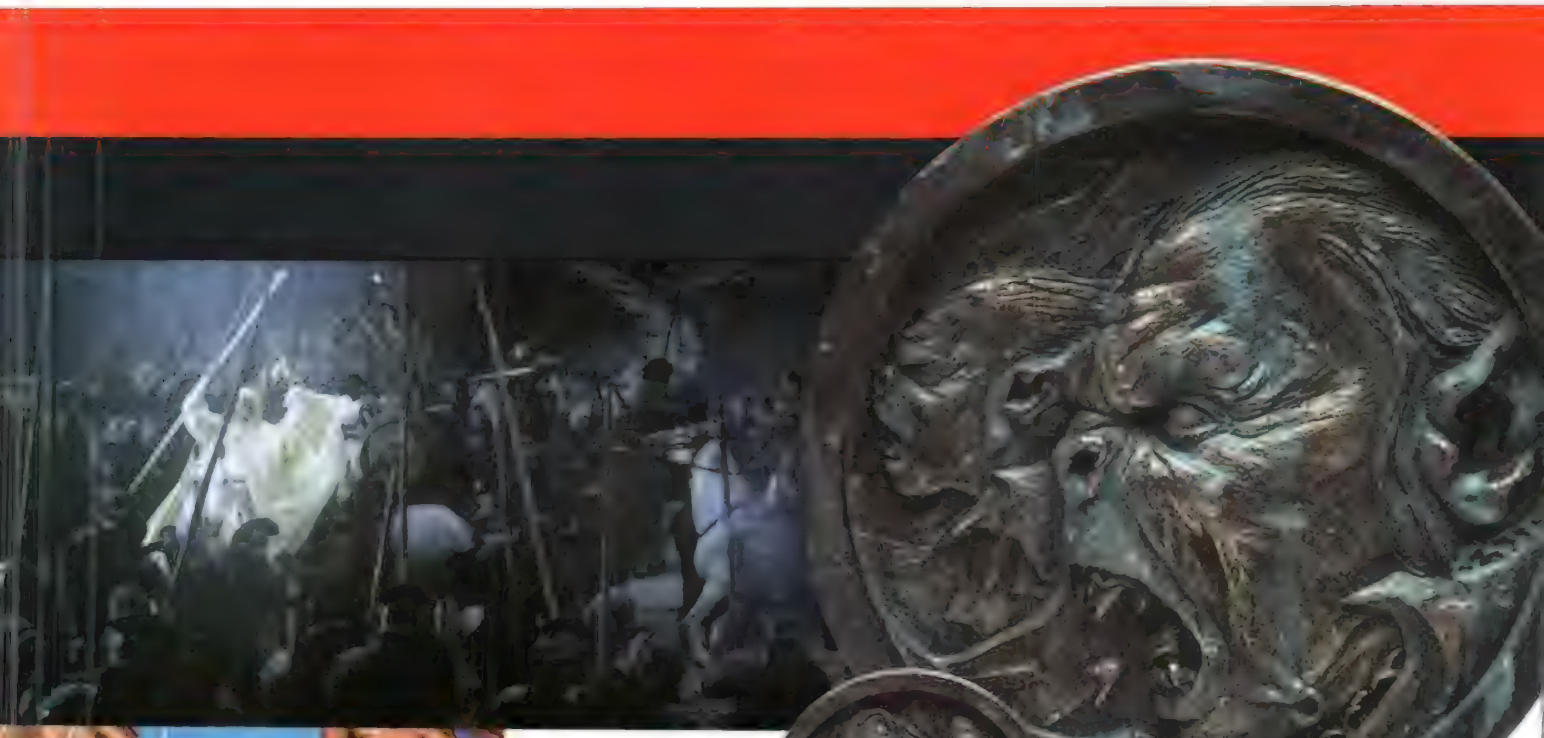
UNE LICENCE POUR DEUX

Mais avant même de se lancer dans le big business, il aura fallu déblayer d'inextricables questions juridiques. Tolkien avait cédé de multiples droits d'adaptations de son œuvre (films, jouets, jeux…) qui sont aujourd'hui gérés par l'entreprise familiale Tolkien Enterprises. Du dessin animé de Ralph Bakshi aux multiples jeux de rôles (dont ceux du groupe ICE qui a perdu sa licence), cartes de jeu et éditions littéraires, Tolkien Enterprises n'a pas chômé, et il convenait dès lors d'opérer une distinction drastique entre produits dérivés des livres et produits dérivés des films. Par exemple, le géant américain Electronic Arts a acquis la licence film de New Line en vue d'une série de jeux vidéo multi-plateforme (tout en s'assurant par ailleurs la licence Harry Potter, tout aussi confuse). New Line a également concédé à la société Riot Entertainment les « *droits de jeux inspirés du film pour portables hors consoles* », c'est-à-dire téléphones cellulaires et assistants électroniques. De son côté, un autre mastodonte, le studio Sierra (sous la bannière Vivendi-Universal) s'apprête à lancer sur la X-Box sa propre gamme de jeux basés, eux, sur les univers-livres de *Bilbo le Hobbit* et du *Seigneur des anneaux*, tout en ressuscitant le projet d'un jeu on-line longtemps resté lettre morte. Bien sûr, Sierra bénéficiera d'une bonne longueur d'avance étant donné que le développement de ses jeux n'a pas eu à attendre la mise au point des films. Seulement, et c'est là que ça devient drôle, le graphisme traditionnellement accepté pour tout ce qui touche à la saga de Tolkien n'est, de fait, pas très éloigné de celui des films de Jackson. Attendez-vous donc à ce que le Gandalf des jeux Sierra soit étonnamment proche de celui des futurs jeux Electronic Arts.

Du côté des libraires, les choses seront plus confuses puisque des livres (licence Tolkien) seront vendus sous le packaging du film (licence New Line), comme nous le faisions remarquer dans notre précédente rubrique (Mad Movies n° 135). Bref, les termes du contrat, spécifiant ce qui revient à qui et qui est quoi, ont accouché d'un document de plusieurs dizaines de pages, et il n'est pas exclu que les différents signataires ne s'emmêlent, malgré tout, les pinceaux dans cet univers foisonnant aujourd'hui multiplié par deux.

LE « BIZ » DES « TOY »

La licence la plus enviable demeure, comme on peut s'en douter, celle des jouets grand public. Et c'est Toy Biz, émanation du groupe Marvel, et déjà responsable des jouets **Blade** pour New Line, qui remporte le pompon tant convoité. Le fabricant annonce pour la fin de l'année les indispensables « action figures », des poupées, des accessoires divers (épées, arcs…), quelques jouets télécommandés ou à infrarouge, des pièces électroniques, des peluches, quelques engins volants jusqu'aux montres à quartz. Avec, dans sa ligne de mire le public des 4-12 ans (et ces films sortent à Noël, bon sang !), il ne faudra pas en attendre la qualité usitée chez Sideshow/WETA. Mais que ceci n'empêche pas Alan Fine, président de Toy Biz, de se frotter les mains : « *Avec son univers foisonnant de personnages et créatures uniques dans l'histoire de la Fantasy, allié une histoire qui a déjà captivé toutes les tranches d'âge, **Lord of the Rings** a un potentiel absolument énorme sur ce marché* ». Vous noterez au passage



Ci-dessus : Gandalf le blanc au milieu de l'homérique combat de Helm's Deep. Ci-contre, à gauche : les statuettes Gimli, Gandalf et Aragorn. Ci-contre à droite : Des médaillons représentant des Orcs et les destriers des Nazgül.

le terme « *foisonnant* » qui offre, effectivement, à Toy Biz une gamme de persos, costumes et décors qu'aucune autre franchise cinématographique n'avait pu connaître jusqu'alors. Sans compter, comme le spécifie Avi Arad, le « chief creative officer » de Marvel, « *que ces films ont le potentiel pour être les plus gros blockbusters de tous les temps (…) et nous nous sentons prêts à accompagner une franchise de cette stature* ». Bref, prudence et humilité n'ont pas encore percé de ce côté-ci et ce, malgré la cuisante déception qu'a pu être *La Menace fantôme* aux yeux des fabricants de jouets, étant donné le prix qu'ils avaient mis dans ces licences et les objectifs délirants qu'ils espéraient atteindre.

LA GUERRE DES FORMATS

La moisson de bandes-annonces convoitées sur le net est une aubaine sans précédent pour les fabricants de logiciel audio/vidéo, qui trouvent là l'occasion de faire télécharger gratuitement leurs produits en masse (après inscription sur formulaire) et d'inviter régulièrement leurs utilisateurs à investir dans la version payante, riche de promesses perfectionnistes. Bien sûr, chacun se met à l'entière disposition des studios qui peuvent ainsi recourir gratuitement à leurs logiciels et serveurs. À ce petit jeu, Quicktime (société Apple) et RealPlayer (société RealNetworks) se livrent une bataille homérique, cumulant des bases de données clientèle comme on en rêve nulle part ailleurs avec, toutefois, une nette préférence pour Quicktime dont la qualité de reproduction lui a valu bien plus de fidèles, sans compter que ces fichiers sont téléchargeables (et peuvent donc être conservés par l'utilisateur) là où ceux de RealPlayer sont généralement diffusés en streaming. Après avoir lancé son premier teaser en Quicktime (et fait exploser à la fois le serveur et le record absolu de téléchargements : douze millions), New Line s'est soudain tourné vers RealPlayer. Explication faîte, RealNetworks a non seulement posé une coquette somme d'argent sur la table, mais également garanti au studio des serveurs solides. Quicktime, outré, refusait de payer quoi que ce soit. Résultat de l'opération : le 9 janvier 2001, New Line et RealNetworks annonçaient un deal de quatre ans portant sur la trilogie. Toutes les featurettes proposées sur le site officiel seront donc en streaming, ainsi que la deuxième bande-annonce. C'était sans compter sur la masse de fans pour qui la technologie RealPlayer laissait plus qu'à désirer (sauts constants dus au trafic, perte de son…), entraînant moult protestations et piratages des fichiers pour les convertir en Quicktime. Le nombre de téléchargements s'en fit durement ressentir et c'est en catastrophe que New Line fit paraître le trailer suivant dans le nouveau format « en streaming » de Quicktime 5. Pour faire bonne mesure, les documents sur le site officiel demeurent en « crappy » RealPlayer.

AUTRES PARTENAIRES FINANCIERS DE L'OPÉRATION LOTR :

■ Burger King (« *Et ses menus Lord of the Onion Rings ?* » demandent les fans)
■ JVC (un DVD collector making-of offert pour l'achat du nouveau lecteur !)
■ United Cuttlery (fabricant de couteaux et épées véritables ! Pour Cédric Delélée uniquement)
Decipher (licence du fan club)
■ Ainsi que : Harper Collins, Cedco, Antioch, Advanced Graphics, Collectible Concept Group, Headstart Headwear, Basic Fun, Houghton Mifflin Company, Department, Topps, Games Workshop… et bien d'autres encore, n'en doutez point !

Rafik Djoumi

Ci-contre : les bustes signés Sideshow d'un destrier des Nazgül, d'un guerrier elf et de Saruman. Ci-dessous : le packaging desdits bustes.

SAMUEL Z. ARKOFF

He Was a Teenage Producer

NÉ EN 1918, SAMUEL ZACHARY ARKOFF, PATRON DE L'AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES, A TIRÉ SA RÉVÉRENCE LE 16 SEPTEMBRE DERNIER. IL AVAIT CONTRIBUÉ DANS LES ANNÉES CINQUANTE À UN SECOND ÂGE D'OR DE LA SÉRIE B AMÉRICAINE, ALORS MORIBONDE DEPUIS L'ARRIVÉE DE LA TV. HOMMAGE...

Samuel Z. Arkoff : Rest In Bis

Notre histoire débute en 1954. Dans le marasme général, Sam Arkoff, avocat à Hollywood, s'associe avec James H. Nicholson pour distribuer le premier film réalisé par Roger Corman, **The Fast and the Furious**. L'American Releasing (bientôt International) Pictures naît, misant vite sur le public adolescent des drive-in et proposant des double-programmes.

A.I.P., S-F, B.E.M. & M. B.I.G.

Dès 1955, le trio rencontre le succès grâce à **The Day the World Ended** réalisé par Corman, une banale histoire post-atomique de survivants terrorisés par une bête à trois yeux. **The Phantom from 10 000 Leagues** complète alors le programme. Ces titres accrocheurs sont inventés par Nicholson, tandis qu'Arkoff veille à la rigueur budgétaire. Choisir un titre, faire les affiches et, seulement ensuite, tourner le film est la méthode de l'A.I.P. qui parie sur une publicité tapageuse plus que sur la qualité des œuvres. La mode est alors aux B.E.M. (Big Eyes Monsters), comme l'envahisseur vénusien d'**It Conquered the World**, un Corman de bonne facture. Si ce dernier rate l'hilarant **The Viking Women and the Sea Serpent**, il réussit avec **The Undead** à recréer dans un supermarché reconverti en studio une atmosphère onirique et embrumée de sorcellerie. Autre réalisateur maison, Edward L. Cahn est surnommé « L. Can't » pour son manque flagrant d'enthousiasme, comme en témoigne le soporifique **Voodoo Woman**. Mais sa **She-Creature** mélangeant hypnotisme, régression prénatale et créature aquatico-préhistorique est pour le moins envoûtante. À la même époque, **L'Homme qui rétrécit** de l'Universal incite Arkoff et Nicholson à s'adjoindre les services de Bert I. Gordon, alias Mister B.I.G., un grand spécialiste en dinosaures fauchés. L'explosion d'une bombe au plutonium défigure et transforme en géant un colonel de l'armée américaine dans **Le Fantastique homme colosse** et sa suite. **Attack of the Puppet People** rappelle les homoncules des classiques **Poupées du diable** et **Docteur Cyclope**. Et dans **The Spider**, une gigantesque mygale morte est ramenée à la vie accidentellement par un orchestre de rock ! Citons encore **The Screaming Skull**, sorti avec un certificat d'assurance garantissant au spectateur une incinération gratuite en cas de décès pendant la vision du film ; les sangsues tueuses d'**Attack of the Giant Leeches** ; **The Astounding She-Monster**, tourné sans son et en quatre jours (qui dit mieux ?) et l'impayable araignée-rat de **The Angry Red Planet**.

LA JEUNESSE REBELLE

Rock'n roll, courses de voitures, violence et délinquance juvénile constituent l'autre fond de commerce juteux d'Arkoff, qui trouvera l'aboutissement de cette recette dix ans plus tard avec les « biker movies ». « *Des gosses aiment danser. D'autres aiment tuer !* » clament les slogans de **Dragstrip Girl** ! L'été 1957, tandis que l'on se demande déjà si le cinéma n'incite pas à la délinquance, l'A.I.P. enregistre son meilleur score avec **I Was a Teenage Werewolf**, qui combine ses deux ingrédients favoris : monstres et teenagers ! Résultat : sept jours de tournage et un coût de 82.000 dollars pour deux millions de bénéfice ! Le film qui l'accompagne, **Invasion of the Saucer Men**, est une comédie rurale opposant des teenagers à d'affreux extraterrestres (incarnés par des acteurs nains) aux doigts munis d'aiguilles hypodermiques injectant de l'alcool. Pour l'occasion, le maquilleur Paul Blaisdell crée l'une des plus mémorables têtes d'alien : un front disproportionné de chou-fleur, des yeux énormes et des oreilles pointues assurent un look qui tue ! Devant ce succès, Arkoff ne lâche pas la recette et même Corman y succombe dans l'inénarrable **Teenage Caveman**, un conte philosophico-préhistorique et post-atomique dans lequel on croise Robert Vaughn en peau de bête !

Blacula, le vampire noir.

EDGAR POE CHEZ LES HELL'S ANGELS

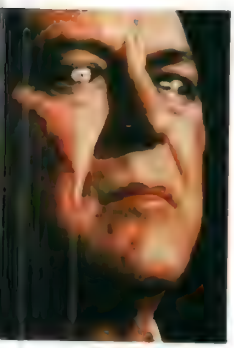
« *Vous n'imaginez pas le mal que j'ai eu à imposer Poe. Les producteurs me suppliaient d'introduire dans mon premier essai un « joli petit monstre ». (...) Finalement, pour avoir la paix, je leur ai dit ceci, qui est assez juste : dans* ***La Chute de la maison Usher****, le monstre, c'est LA MAISON !* » relatait

Ci-dessus à gauche : un Vénusien au look «régime de bananes» dans ***It Conquered the World****.*

Ci-dessus à droite : l'alien à tête de chou-fleur de ***Invasion of the Saucermen****.*

Roger Corman (Positif n° 59, mars 1964). Et contre toute attente, cette adaptation brillante, claustrophobe et irréaliste obtient un franc succès. En 1960, l'A.I.P. exploite donc Poe, et Corman signe quelques chefs-d'œuvre, auxquels on peut adjoindre la lovecraftienne **Malédiction d'Arkham**, grâce à un remarquable travail d'équipe : Richard Matheson et Charles Beaumont aux scénarios, des décors baroques à souhait, des scope-couleurs somptueux et bien sûr l'imposant Vincent Price, entouré de Barbara Steele, Boris Karloff, Peter Lorre et Ray Milland. Durant cette période créative apparaît aussi **L'Horrible cas du docteur X** (1963), la tragique histoire d'un médecin qui voit à travers la matière et échoue en phénomène de foire avant de se crever les yeux tel Œdipe. Cette période marque également l'explosion d'un genre amorcé dès 1959 avec **The Ghost of Dragstrip Hollow**, une comédie de plage débile qui recyclait le costume de la **She-Creature**.

Après **Beach Party** en 1963, l'A.I.P. devient un réservoir de playmates en bikini et de surfeurs aux sourires niais dans une kyrielle de navetons aux titres cauchemardesques et dans lesquels se sont fourvoyés Boris Karloff, Peter Lorre, Vincent Price, Basil Rathbone, Mickey Rooney, Buster Keaton et même Peter Falk en biker ! Retenons peut-être l'extravagant **Dr Goldfoot and the Girl Bombs** réalisé par Mario Bava, une parodie d'espionnage avec les impayables Franco et Ciccio. À cette époque, Larry Buchanan a pour sa part le triste privilège de « remaker » quelques classiques de l'A.I.P. pour des budgets endémiques. Ces productions au rabais sont tournées en 16 mm et destinées à la télévision. **Mars Needs Women**, filmé en sept jours dans une cave, est l'exemple type de ces redoutables exploits.



L'Horrible cas du docteur X

C'est alors que débarquent les pétaradants « biker movies » ! Corman définit les bases du genre en 1966 dans **Les Anges sauvages**, une œuvre matricielle interprétée par Peter Fonda et de véritables Hell's Angels. Dans cette mouvance se placent quelques films psychédéliques comme **The Trip**, dans lequel Corman teste le LSD et **Psych-Out** avec Jack Nicholson en rocker sous acide. L'inflexibilité d'Arkoff en affaires lui fera rater l'occasion de produire **Easy Rider**.

Mais c'est bien, finalement, dans le fantastique que l'A.I.P. excelle. Nostalgique d'Edgar Poe, elle s'associe avec l'Angleterre pour **Le Cercueil vivant** de Gordon Hessler. De cette période anglaise, retenons l'impressionnant **Grand inquisiteur**, film de chasse aux sorcières d'une extrême violence, **Lâchez les monstres**, **Cry of the Banshee** et **L'Abominable Dr. Phibes**, tous interprétés par Vincent Price

BLAXPLOITATION ET GREFFES DE TÊTES

Les années 70 sont marquées par la « blaxploitation ». Arkoff et Nicholson, fidèles à leurs recettes, produisent un fort habile **Blacula le vampire noir** et sa suite, **Scream, Blacula, Scream**, démontrant que gothique et coiffures rasta font bon ménage. Mention très spéciale pour un sous-sous-genre qui voit à la même période le jour : le « film de monstres à deux têtes » ! Coup sur coup, Arkoff nous gratifie de deux inénarrables opus. D'abord **Amok l'homme à deux têtes** d'Anthony Lanza dans lequel cet ancien monteur de R.D. Steckler (une référence !) oppose Bruce Dern à un savant fou (à l'accent germanique) qui trouve très intelligent de greffer la tête d'un criminel sadique au cou d'un géant simple d'esprit (John Bloom, à peine remis de ses rôles de monstres frankensteiniens chez Al Adamson, une autre référence !). **La Chose à deux têtes** de Lee Frost (auteur de nudies) ajoute une pincée de blaxploitation, puisqu'on y greffe sur le corps sain d'un condamné à mort noir, la tête d'un chirurgien raciste en phase terminale de cancer (Ray Milland) !

Ci-dessus de gauche à droite : le monstre de Mary Shelley façon craignos dans ***I Was a Teenage Frankenstein*** */ Les dangers du nucléaire dans* ***Le Fantastique homme colosse****.*

Alors qu'au début des années cinquante Arkoff, avec son compère Nicholson (décédé en 1972), trouve la parade en misant sur les teen-agers, il semble dépassé au cours des années soixante-dix. Le dernier film de l'A.I.P. est **Amityville**, budget moyen bien éloigné du style élaboré par la firme qui se transforme alors en Filmways, pour finir en Orion. Arkoff se retire, crée en 1980 l'Arkoff International Pictures, autrement dit une nouvelle « A.I.P. », et annoncera en vain un remake d'**I Was a Teenage Werewolf**.

Christophe BIER

Rita (Laura Elena Harring), une brune qui se cherche dans son passé.

MULHOLLAND DRIVE

DOUBLE JE

CONÇU À L'ORIGINE POUR ÊTRE LE PILOTE D'UNE SÉRIE TÉLÉVISÉE, MULHOLLAND DRIVE S'IMPOSE COMME UNE DES ŒUVRES LES PLUS FOLLES DE DAVID LYNCH. IRRACONTABLE ET POÉTIQUE, CE FILM EST L'ÉCRIN D'UNE FOLLE HISTOIRE D'AMOUR.

Ça commence par un twist revigorant sur lequel s'éclatent des danseurs en folie. Ça finit par la canonisation de deux héroïnes projetées au firmament des étoiles (« Stars »). Entre les deux, un film-cerveau, monumental et vertigineux, aura perturbé le bon fonctionnement de vos synapses et provoqué quelques déflagrations collatérales sur vos rétines. Entre film noir, comédie loufoque, fantastique décalé et une multitude d'autres genres encore, **Mulholland Drive** affiche, avec une belle insolence, l'éclatante santé de David Lynch.

Le projet revient pourtant de loin. Tourné avant **Une histoire vraie** pour le compte de la chaîne américaine ABC, le pilote de la série **Mulholland Drive** est rejeté sans appel par ses financiers, vraisemblablement déroutés par l'iconoclastie de la chose. Pierre Eidelman (de Studio Canal) et Alain Sarde, les producteurs français d'**Une histoire vraie**, négocient ardemment avec le network américain afin de récupérer les droits de ce projet condamné à moisir sur quelque étagère poussiéreuse. Lorsqu'un an plus tard la transaction s'effectue, le duo propose à David Lynch de reprendre son ouvrage pour le transformer en film de cinéma. Fin 2000, Lynch retrouve son équipe au grand complet et tourne un bon tiers de métrage supplémentaire (toute la dernière partie du récit). Il reprend ensuite son montage et commande à Angelo Badalamenti, son compositeur fétiche, une nouvelle (et splendide) partition.

Depuis dix ans, les films de David Lynch se classent en deux catégories: les road movies (**Sailor et Lula**, **Une histoire vraie**) et les films doubles (**Twin Peaks**, **Lost Highway**). Si dans les premiers, les digressions se greffent sur une ligne droite, dans les seconds, c'est la route elle-même qui finit par s'entortiller autour des dérapages du réalisateur. **Mulholland Drive** contient ainsi deux récits. Dans un premier temps, on suit une femme kidnappée par deux truands, échappant à l'accident de voiture de ses ravisseurs. Amnésique, elle se réfugie dans un appartement où vient tout juste d'emménager une comédienne décidée à conquérir la Cité des Anges. L'actrice blonde, devenue amie de sa consœur, va aider la mystérieuse brune dans son investigation du passé. Au moment où les deux femmes tombent amoureuses l'une de l'autre, Lynch explose cette ligne narrative et fait endosser à ses deux comédiennes (Naomi Watts et Laura Elena Harring, géniales) une nouvelle identité. La blonde devient une serveuse folle amoureuse d'une actrice de cinéma incarnée par la brune. Comme le retournement central de **Lost Highway** (le personnage de Bill Pullman se transformant en celui de Balthazar Getty), cette cassure brutale a quelque chose du magicien lançant à son public médusé de la poudre de perlimpinpin. Mais Lynch a heureusement d'autres tours dans son sac et sa capacité à rebondir est étonnante.

Mulholland Drive s'apparente autant à une visite guidée de Los Angeles (via un défilé de panneaux indicateurs aux noms mythiques: Mulholland Drive, Sunset Boulevard…) qu'à une introspection dans la filmographie de David Lynch. Beaucoup d'éléments de ses films antérieurs sont cités au détour d'une scène ou d'un plan. Cette impression de « déjà vu » qui

contamine l'œuvre dans son ensemble n'est pas gênante puisque le film ne parle finalement que de ça. Une des séquences d'ouverture montre un homme relatant à un ami dans un café comment il a déjà vécu cette même scène dans un de ses rêves. On vous laisse découvrir la chute de ce petit bijou kafkaïen, véritable court-métrage à l'intérieur du film. De même, l'enquête menée par les deux jeunes femmes a l'apparence d'une chasse aux réminiscences. Quant à la deuxième partie du film, elle fonctionne comme un palimpseste, sur lequel s'impriment en transparence nombre d'éléments de la première. Des scènes se répondent l'une à l'autre, les personnages ont leur envers, les émotions leur inverse. Le trouble procuré par le film provient de la manière dont les thèmes lynchiens apparaissent au premier abord conformes à l'image qu'on avait d'eux, mais se dévoilent au final, lorsqu'on y regarde de plus près, sous une forme légèrement décalée.

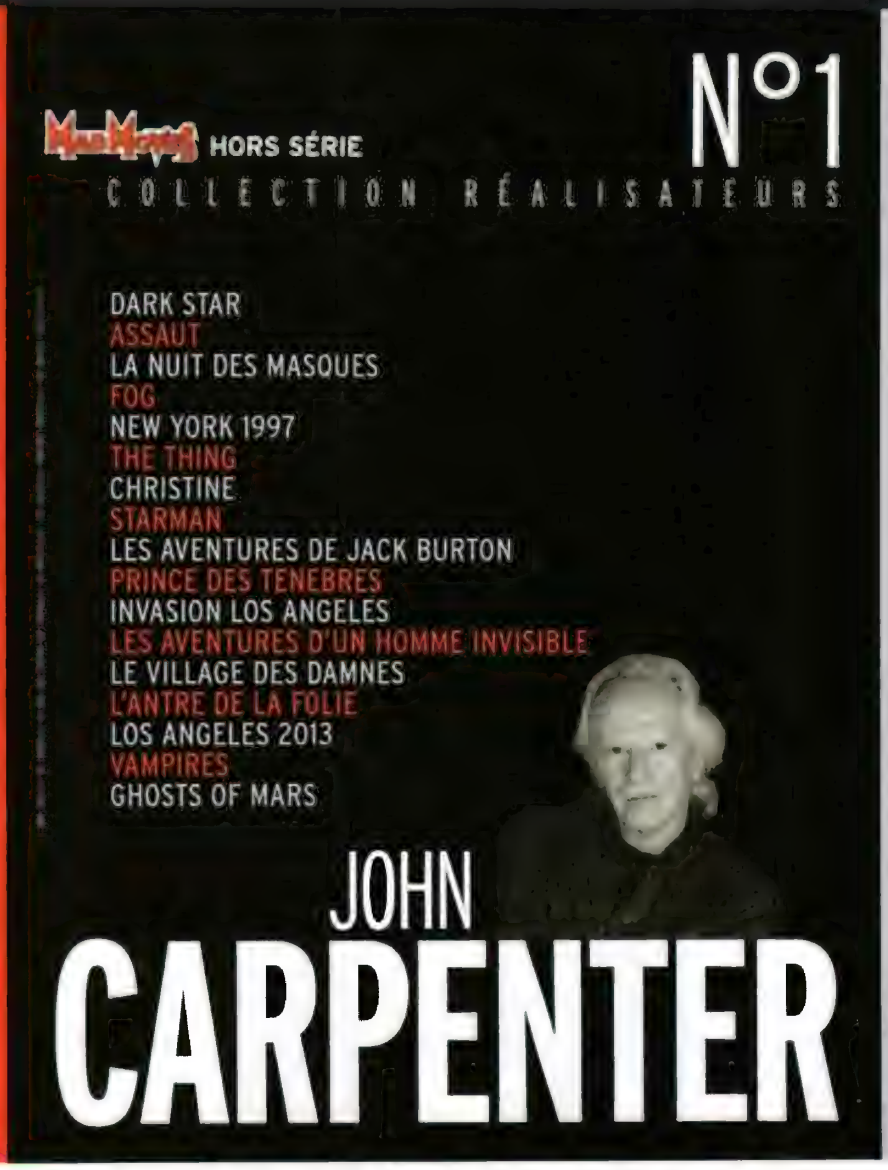
À ceux qui voudraient voir en **Mulholland Drive** un simple décalque de **Lost Highway** (ce sont deux films jumeaux), répondons-leur que si ce dernier opus n'a pas la fulgurance visuelle du premier, il offre une synthèse idéale des talents du cinéaste. Plutôt que de scinder brutalement les deux faces essentielles de son cinéma comme il l'avait fait dans le film de 1996 (pour aller vite : son attrait pour les choses de l'inconscient et son amour pour les formes culturelles triviales), **Mulholland Drive** les brasse avec une jubilation constante. Ce dernier opus pourrait être le croisement réussi entre l'absurdité de ***On the Air*** (la série de Lynch sur le monde de la radio) et la noirceur de la première partie de **Lost Highway**. On assiste donc à la naissance d'un pur prototype, un hybride inquiétant né du croisement contre nature de la télévision et du cinéma. Mais au-delà de ces doubles apparents se lovent également au sein des personnages des subtilités identitaires. Le plus bel exemple en est donné par la scène de l'audition. Naomi Watts bluffe son auditoire (les acteurs de la scène et nous, spectateurs) en interprétant de façon très personnelle et magistrale – mais sans changer une ligne de dialogue - une scène médiocre, répétée caricaturalement quelques heures auparavant. Dans ce long plan séquence se lit donc tout à la fois une indication sur les capacités de comédienne du personnage, une leçon de direction d'acteur (celle offerte par David Lynch), mais aussi, et c'est le plus émouvant, la naissance à l'écran de la vraie comédienne Naomi Watts. Jusqu'ici cantonnée dans des séries de seconde zone, elle laisse éclater un talent insoupçonné.

S'il nous fallait résumer ce bouillonnement créatif intense en quelques mots, avouons que nous serions tentés de voir en **Mulholland Drive** un des plus beaux films d'amour qui soit. Jusqu'alors, le sentiment amoureux dans le cinéma de Lynch se voyait représenté de façon très manichéenne ; à savoir, point d'alternative entre bluette adolescente ou rapports sadomasochistes (cf. **Blue Velvet**). L'amour que se portent les deux héroïnes nous vaut d'ailleurs une chavirante scène de baiser et d'attouchements. Au-delà de la séduction immédiate du moment, cette séquence dégage une sensation d'intimité, de désir et d'érotisme, le tout mêlé à son point d'incandescence. Ça vibre, ça chatouille, ça émeut : ce doit être l'amour… Mais pas le temps de le laisser s'épanouir. Lynch brise cette passion dévorante via un violent court-circuit diégétique. Il propulse le spectateur dans la seconde histoire où les mêmes comédiennes interprètent deux femmes sur le point de se quitter. Seuls désormais sourdent tristesse infinie, haine de l'autre et séparation insurmontable. Pour humilier son amante, la brune embrasse devant ses yeux embués de larmes une autre femme. Scène d'une infinie cruauté et d'une détresse insoutenable.

Mulholland Drive est le film de tous les extrêmes : une série TV voit son dernier épisode violemment emboîté à son pilote. L'amour le plus fou se transforme instantanément en déchirement inconsolable. Mais on aurait dû se rappeler que **Mulholland Drive** menait aux Mulholland Falls…

Nicolas RIOULT

ÉTATS-UNIS/FRANCE 2001 RÉAL.: DAVID LYNCH SCÉN.: DAVID LYNCH DIR. PHOT.: PETER DEMING. MUS.: ANGELO BADALAMENTI. PROD.: MARY SWEENEY, DAVID LYNCH, ALAIN SARDE, PIERRE EIDELMAN POUR ASYMETRICAL FILM/STUDIO CANAL. INT.: NAOMI WATTS, LAURA ELENA HARRING, JUSTIN THEROUX, DAN HEDAYA, ROBERT FORSTER, ANN MILLER… DUR.: 2H28. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001



HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

Interview exclusive du réalisateur sur sa carrière

Tous ses films décryptés et bien plus encore

148 pages, 39 F.

En kiosques à partir du 15 novembre

Je commande_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES** HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 39 F (frais de port compris) *
Hors Europe et Dom-tom par avion : 59 F

Total : _____ F

Règlement joint par ❑ chèque à l'ordre de Mad Movies ❑ mandat

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

* Offre valable jusqu'au 31 décembre 2001.

Pour commander découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le accompagné de votre règlement à :

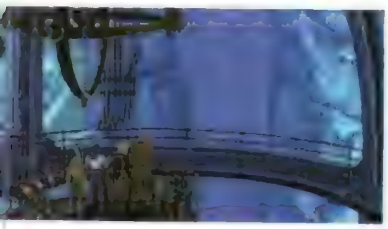
D.I.P.,
MAD MOVIES HORS SÉRIE JOHN CARPENTER,
18/24 quai de la Marne,
75164 Paris cédex 16.

ATLANTIDE, L'EMPIRE PERDU
Touché, coulé

Milo James Thatch, un linguiste spécialiste en dialectes anciens, cherche à accomplir le rêve de son grand-père: découvrir le continent perdu d'Atlantide. Mais étant apprenti chauffagiste au British Museum, il a rarement l'occasion de faire valoir ses thèses insolites. Son destin bascule lorsque Preston B. Whitmore, un milliardaire excentrique, lui offre un manuel découvert par son aïeul et lui propose de financer une expédition susceptible d'atteindre la cité Atlante...

Des personnages adultes, un pitch carrément tripant, des dialogues parfois spirituels, un plaidoyer pro-athée, des morts en pagaille, aucune chanson, une héroïne moche mais sexy... **Atlantide, l'empire perdu** grondait comme une révolution capable d'amener Disney et l'industrie de l'animation vers un nouveau stade de popularité et de maturité (aux yeux du grand public en tout cas). Malheureusement, l'arrogance de Don Hahn, déjà producteur d'un **Roi Lion** de sinistre mémoire (plan pour plan du **Roi Léo** d'Osamu Tezuka), condamne le projet.

Doté d'un design très laid (les doigts des héros sont carrés), scénarisé par une équipe d'au moins sept personnes, **Atlantide, l'empire perdu** manque cruellement d'unité et d'inspiration sur les plans esthetique et narratif. Convaincu, comme à son habitude, qu'un bon combat peut résoudre n'importe quel enjeu dramatique, Joss Whedon (**Titan A.E.**) traite ici de sujets passionnants avec une désinvolture vexante (le climax est attendu et les éléments historiques et scientifiques du film sont méprisés). C'est d'autant plus regrettable que les réalisateurs (les duettistes Gary Trousdale et Kirk Wise du **Bossu de Notre-Dame**) ne font preuve d'aucune créativité (suspense, cruauté, célérité...) pour mettre en scène les rixes « amphétaminées » égayant leur film. À leur décharge, il faut reconnaître que Don Hahn complique leur tâche avec des partis pris saugrenus.



À la recherche de l'Atlantide...

Car comme en attestent la bande-annonce et les nombreuses similitudes des deux shows (personnages, objets et mythologie identiques, références aux mêmes livres), le film de Disney est largement inspiré par la série animée nippone ***Nadia, ou le secret de l'eau bleue***. Développé à l'origine en 1975 par la Toho pour être confié à Hayao Miyazaki, ce serial fut finalement réalisé/1 en 1990 par l'un des anciens lieutenants du maître. Hideaki Anno (***Evangelion***). Mais auparavant, le script initial avait déjà influencé deux œuvres du vieux sage : ***Conan le fils du futur*** et **Laputa** (dont on retrouve comme par hasard dans **Atlantide** les robots et le leitmotiv : un jeune garçon tente de donner vie aux chimères de son ancêtre en retrouvant une cité oubliée).

L'erreur fondamentale de Don Hahn fut donc de croire, sept ans après **Le Roi Lion**, qu'il pouvait impunément laisser rédiger et réaliser un long-métrage recyclant les meilleures idées d'un « anime » japonais. Cette fois-ci, les internautes et un pan de la presse américaine se firent l'écho de la supercherie. Craignant le scandale, Don Hahn se fendit d'un démenti maladroit et ordonna discrètement la suppression, la réécriture ou le remontage des séquences les plus gênantes. Cette charge de travail supplémentaire handicapa sérieusement la post production d'**Atlantide**, mais suffit pour sauver l'honneur. Reste que la cohérence du métrage et ses morceaux de bravoure ont été, comme le légendaire empire avant eux, à jamais engloutis à cause d'une hérésie. Également producteur exécutif de **Kuzco** (une autre genèse désastreuse pour un meilleur résultat), Don Hahn parvient toutefois ici à imposer deux personnages (Gaétan la Taupe et Enzo « Dynamite ») aussi farfelus que ceux présentés dans le film de Mark Dindal. C'est peu, mais il faudra s'en contenter.

Bertrand ROUGIER

1/ À l'exception de deux épisodes

ATLANTIS: THE LOST EMPIRE. USA, 2001. RÉAL : GARY TROUSDALE ET KIRK WISE. SCEN : TAB MURPHY, GARY TROUSDALE, JOSS WHEDON, KIRK WISE. BRYCE ZABEL ET JACKIE ZABEL. MUS : JAMES NEWTON HOWARD ET DIANE WARREN. PROD : DON HAHN ET KENDRA HALLAND POUR WALT DISNEY PICTURES. INT (EN VO) : MICHAEL J. FOX, JAMES GARNER, CREE SUMMER, DON NOVELLO, CLAUDIA CHRISTIAN, PHIL MORRIS, JACQUELINE OBRADORS, FLORENCE STANLEY. DUR.: 1H35. DIST.: BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 28 NOVEMBRE 2001

CONCOURS
BATTLE ROYALE

JAPON. XXI° SIÈCLE.
LOI "BATTLE ROYALE"
BR
DÉCRET N°1 : L'ÉPREUVE DURE 3 JOURS.
DÉCRET N°2 : CHAQUE PARTICIPANT REÇOIT DES VIVRES ET UNE ARME.
DÉCRET N°3 : L'ABANDON EST IMPOSSIBLE.
DÉCRET N°4 : S'IL RESTE PLUS D'UN SURVIVANT, TOUS SONT EXÉCUTÉS.

40 PLACES POUR DEUX PERSONNES ET 40 T-SHIRTS À GAGNER

LE CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI,
LES 80 PREMIERS À NOUS RENVOYER CE COUPON
RECEVRONT UNE INVITATION POUR
DEUX PERSONNES OU UN T-SHIRT.

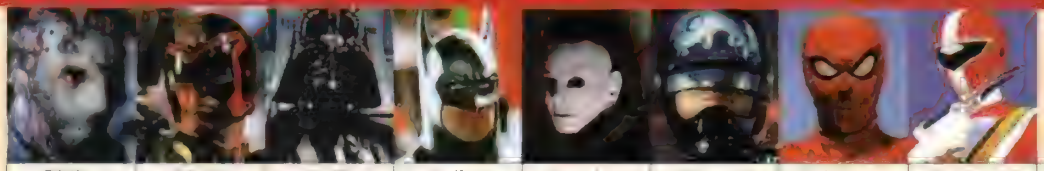
MAD MOVIES
CONCOURS BATTLE ROYALE
77 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE

JE DÉSIRE ■ L'INVITATION POUR DEUX PERSONNES
■ LE T-SHIRT

AVIS CHIFFRES

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
A.I.	6 Le plus beau film de SF depuis le **Abyss** de Cameron.		6 Une œuvre qui grandira à chaque vision.	6 Je relève le pari : ce Spielberg-là restera comme l'un de ses plus grands films.		4 Spielberg se noie dans Kubrick. Un foirage hallucinant. Forcément bien, donc !	6 80% Spielberg, 20 % Kubrick. Alors bon...	2 Le fiasco le plus fascinant de l'histoire du Septième Art !	
THE BARBER			5 **Miller's Crossing** avec la raie sur le côté.				5 Méprisé à Cannes. C'est donc un très bon film !		
BATTLE ROYALE			4 À quand l'émission sur M6 ?	3 Fukasaku a réussi son pari. La preuve : je ne sais pas quoi penser de son film.		4 Un jeu de massacre drôlement cruel, avec de vrais ados dedans.	3 Un film qui a le cul entre deux chaises.	5 Un brûlot contestataire, cynique et nihiliste. Du Verhoeven nippon !	
CHEVALIER		5 Du travail d'équilibriste et la consécration d'un vrai metteur en scène.	5 Certes un film de scénariste. Mais bon sang, quel scénariste !	3 Un concept réjouissant plutôt mal exploité.	4 Manque juste un pack de bières à l'entrée de la salle !	4 Un film de sport médiéval épique avec des gags : un pudding curieusement très digeste !	6 Un projet risqué, mais Brian Helgeland franchit miraculeusement tous les obstacles.	5 À part **Heathers**, jamais vu un «teen movie» aussi con et soigné !	
FAST AND FURIOUS		1 Rob Cohen a vu **Point Break** mais n'a rien compris. Bruyant et lobotomisé.	2 Tous les plans débiles qu'on faisait enfants avec nos tutures !		1 Beaucoup de bruit pour rien.		1 Carrément pas Fast et certainement pas Furious !	2 Une belle intro. Pour le reste, il faut mettre son cerveau dans sa poche.	
GHOSTS OF MARS	6 Un pur western jouissif de Monsieur Carpenter. Le bonheur !	6 Un remake barbare de **Zulu**, qui est aussi le meilleur western de Carpenter.	5 Un pur western jouissif d'Howard Hawks. John Wayne est une belle blonde !	6 La vache, ça fait du bien !		6 On sort du film, on se raconte des scènes, on sourit comme des cons. HEUREUX !	5 Une date dans l'histoire du Fantastique, comme d'hab' chez Big John.	4 Carpenter réalise une bonne bobine sur deux. Et ça l'amuse !	
JURASSIC PARK 3	3 Les dinosaures, ils font carrément peur !	4 Une bonne série B à l'ancienne.	2 Monté avec des moufles. Le film court le plus long de l'année.	5 Le seul, le vrai, l'unique blockbuster de l'été.	5 LA série B de l'été.	2 Génial, mes dinos divorcent !	2 Les humains sont vachement bien faits dis donc !	2 A votre âge, vous n'avez pas honte d'aimer les dinosaures ?	
MULHOLLAND DRIVE						4 Un Lynch joyeusement rafistolé.		5 Un film excitant, c'est l'essentiel, non ?	
LE PETIT POUCET				1 Une baudruche sans intérêt.		1 Question : les CE2 vont-ils aimer ?		1 Le film ne sachant jamais où il va, il finit logiquement par se perdre.	
LA PLANÈTE DES SINGES	4 Le meilleur film avec des singes qui parlent de l'année. Juste avant **Driven**.	2 Film de producteur amnésique digne d'un épisode de **Stargate SG-1**.	4 Un bon film de commande.	2 Burton se renie pour réaliser un blockbuster fauché et mal fichu.	2 Presque le plus mauvais de la série.	1 À sauver : LE plan du chimpanzé rentrant dans sa cage. C'est peu.	5 Un très bon film bestial.	5 Belle leçon de choses cinématographiques et politiques.	
THE PLEDGE		4 Sean Penn, l'écorché vif, est devenu un sage.	4 Incalculable et quasiment irracontable. À voir... vraiment !	4 Un faux polar au service d'un vrai drame poignant.			5 Peut-être bien le plus beau film de l'année.	5 Un film qui prend tous les risques et un Nicholson crédible. Enthousiasmant.	
TRAINING DAY			1 Un film sur le vice bien propre sur lui.	2 Fuqua réussit à rendre morne et consensuel ce qui aurait dû être un brûlot. Très fort.		2 **Les Ripoux** à la sauce US, sauf que le flic intègre le reste jusqu'au bout.	3 Une multitude de bonnes scènes qui partent en sucette. Dommage.		
VIDOCQ		0 Si vous n'avez jamais vu un film dans une louche, c'est le moment.	0 Une démo de jeu réalisée pour la Géode. Sacs à gerbe à l'entrée.	2 Une œuvre d'avant-garde indigeste, aussi courageuse que déplaisante.		3 Dépardieu monstrueux, mais le scénar le réduit en cendres, alors...	0 Pitof s'est bien fait avoir : on lui a refilé une DV en lieu d'une HD !	3 De beaux effets spéciaux ne parviennent pas à cacher de grosses ficelles.	

« Eh les gars ! Abonnons-nous avant qu'il ne soit trop tard ! »

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :
120 F au lieu de 150 F prix au numéro (-20 % de réduction)
Je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact
Je désire le n° de Mad Movies ou le n° d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) :
195 F au lieu de 275 F prix au numéro (-30 % de réduction)
Je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :
355 F au lieu de 550 F prix au numéro (-35 % de réduction)
Je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat
Établir votre chèque à l'ordre de Mad Movies-CPF.

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 190 F.
11 numéros : 345 F. 22 numéros : 645 F.

Chihiro et ses parents : instant de cochons.

LE VOYAGE DE CHIHIRO
DE HAYAO MIYAZAKI

FINALE FANTAISIE

EN TRENTE-HUIT ANS DE CARRIÈRE, HAYAO MIYAZAKI A ABORDÉ TOUS LES THÈMES, PARCOURU TOUS LES TONS ET PRESQUE TOUS LES REGISTRES. L'ARTISTE VIENT DE RÉALISER SON ULTIME LONG-MÉTRAGE. DEUX MOIS AVANT SA SORTIE FRANÇAISE (LE 16 JANVIER) NOUS AVONS BÊTEMENT PENSÉ QU'IL ÉTAIT IMPORTANT DE PORTER SA GENÈSE DANS LA LUMIÈRE.

Dans le courant de l'année 1997, au moment où la production de **Princesse Mononoké** fait rage, atteignant des sommets d'intensité inégalés de mémoire d'animateur, Hayao Miyazaki succombe à une asthénie physique et morale. Victime d'une affection osseuse maligne, la polyarthrite, le vieux sage décline rapidement. La maladie ajoute à son désarroi consécutif aux accords passés entre le groupe Tokuma et Disney, synonymes pour Miyazaki d'une large diffusion de ses œuvres en vidéo, ce à quoi il s'était toujours refusé. Ghibli jouant son avenir financier à chaque métrage, Miyazaki est donc contraint de vaincre la maladie et d'exploser le box-office pour assurer la pérennité de son studio. Au terme de cette épreuve herculéenne, il annonce que le glas de sa carrière vient de sonner. Apothéose grandiose, **Princesse Mononoké** engrange à peine moins de bénéfices que **Titanic** sur le sol nippon, les répercutions humaines et cinématographiques du film l'ayant directement installé au panthéon des chefs-d'œuvre du septième art… Preuve que les génies sont increvables, Miyazaki décide il y a trois ans de sortir de sa retraite et de mettre une dernière fois sa santé en danger pour réaliser **Le Voyage de Chihiro (Sen to Chihiro no Kamikakushi**/1).

LE CHANT DU CYGNE ?

Princesse Mononoké étant le testament esthétique, sémantique et artistique du maître, son dernier projet est à tort vaguement considéré comme un ultime baroud d'honneur. Dans les faits, **Le Voyage de Chihiro** a coulé le **Titanic**, séduisant un nombre de spectateurs plus grand en deux fois moins de temps. « *Je reconnais que l'annonce de ma retraite fut un peu précipitée* », confesse Hayao Miyazaki. « *À l'époque de* ***Princesse Mononoké****, j'y pensais sincèrement. Mes forces commençaient à décliner sérieusement, je ne savais pas comment gérer ça. Comme le métier de réalisateur est avant tout une question de talent, pas de constitution, je me suis battu pour terminer mon film, d'autant plus que j'étais conscient des enjeux financiers reposant sur sa rentabilité. Mais, la rumeur de mon départ s'est répandue comme une traînée de poudre. La production du film était toutefois loin d'être achevée, les journalistes débutaient systématiquement leur interview en me demandant si je ferais, ou non, un autre long-métrage. Ma vie personnelle devenait plus importante que le film dont l'avenir de Ghibli dépendait. Un jour, excédé, j'ai répondu que* ***Princesse Mononoké*** *serait mon dernier long-métrage. Je me suis alors convaincu moi-même que ma carrière était terminée. J'ai jeté mes dernières forces dans la bataille, augmentant encore mon niveau d'exigence qui, d'après mes collaborateurs, est déjà terriblement élevé. J'ai ainsi épuisé tout le staff de Ghibli. Il y a eu des dépressions et des grincements de dents. Moi-même, je suis encore convalescent, je sens plus qu'avant le poids des ans. Heureusement, tous ces sacrifices ne furent pas vains,* ***Princesse Mononoké*** *ayant été le succès espéré. Mais, le film était pessimiste, mélancolique. Sa création fut un enfer. Je sentais une certaine animosité au sein du studio. Finalement, j'en suis venu à me demander si tous les efforts que nous avions consentis avaient un sens. J'eus soudain envie de réaliser un film à l'opposé de* ***Princesse Mononoké****. Je désirais traiter d'un sujet important mais plus léger. Je souhaitais faire un film sans être obligé de réprimander des animateurs ayant l'âge de mes petits-enfants, de toute façon, je n'en ai plus l'énergie. Je voulais ardemment devenir un gentil grand père, finir ma carrière sur une note plus positive, plus allègre. Avant que nous ne débutions la production de* ***Princesse Mononoké****, je m'étais passionné pour un livre pour enfants*

de Schiko Kashiwaba publié en 1980 : Kirino Mukouno Fushigina Machi (Un village mystérieux par-delà la brume - ndr). *J'ai donc soumis l'idée de porter le livre à l'écran, afin que je puisse explorer ses thèmes et comprendre la fascination qu'il exerce sur le jeune public. Mais, le film a été refusé. Après cela, j'ai proposé un autre concept plus contemporain,* ***Rin et le peintre de cheminée****, qui était en plus doté d'un personnage dynamique et moins complexe. Il a été rejeté lui aussi. Enfin, j'ai gribouillé le synopsis d'un film mettant en scène une petite fille et deux horribles méchants, le premier étant inspiré par notre producteur, monsieur Suzuki, le second par moi-même. Allez savoir pourquoi, ce projet-ci fit immédiatement l'unanimité au sein du studio. »*

L'APPRENTISSAGE DE L'AU-DELÀ

Long-métrage de cent dix minutes environ, **Le Voyage de Chihiro** coûta cent vingt millions de francs, un budget colossal pour un film d'animation nippon, même s'il reste cinq fois moins élevé que le financement moyen d'un produit Disney. Cette année, **Le Voyage de Chihiro** est le seul film non-américain ayant amassé plus de cent millions de dollars au box-office international. L'exploit est d'autant plus remarquable que le film n'a été qu'en partie exploité sur un seul continent (l'Asie) et que son sujet est carrément atypique.

Chihiro est une fillette de dix ans capricieuse, blasée, considérant que l'univers entier doit se plier à la moindre de ses volontés. Lorsque ses parents lui annoncent qu'ils doivent déménager, elle accueille la nouvelle avec une grande réticence. Lors du voyage, elle se cramponne au souvenir de ses copines autant qu'à un petit bouquet de fleurs, dernière manifestation tangible de sa vie passée. Éclate alors une dispute entre les parents qui, à un embranchement, ne parviennent pas à s'entendre sur le choix de la direction. Papa décide de prendre à gauche. Arrivée dans un cul-de-sac, la famille se retrouve confrontée à un immense bâtiment rouge au centre duquel, tel une énorme bouche, s'ouvre un tunnel sans fin. Pas rassurée, Chihiro refuse de s'y engager. Mais, bien vite blottie dans les bras de son papa, elle décide finalement de suivre ses géniteurs. De l'autre côté du passage se dresse une ville fantôme. Explorant les bâtiments, Chihiro y découvre toutes sortes de mets succulents encore chauds. Avides, ses parents s'en emparent, bien décidés à rémunérer la personne responsable de ce festin dès qu'elle aura pointé le bout de son nez. Malheureusement, cette nourriture mal acquise les change en porcs. Prise de panique, Chihiro s'enfuit et découvre l'envers de cet étrange décor : un monde peuplé d'anciens dieux et régi par une sorcière, Yubâba, abhorrant les traits d'une harpie méphistophélique. Cette dernière explique à Chihiro les règles en vigueur dans la cité. Les nouveaux arrivants sont transformés en animaux afin d'être tués et mangés. Ceux qui échappent à ce funeste destin sont condamnés à se désintégrer dès lors que leur inutilité est avérée. Commençant à geindre, Chihiro assiste médusée à son lent effacement. Pour retarder l'échéance fatidique, elle comprend qu'elle doit travailler. Renonçant à ses vœux de paresse, à son humanité, à sa rationalité, à ses souvenirs et même à son nom, dont elle laisse disposer Yubâba (Chihiro est symboliquement rebaptisée Sen, qui est le premier caractère de son patronyme original), la jeune enfant part à la recherche d'elle-même…

TOTORO II

Film d'aventure hors norme, car tenant le spectateur en haleine sans recourir ni à la frénésie, ni à la boucherie et encore moins à la surenchère pyrotechnique, **Le Voyage de Chihiro** est également un constat social et une quête introspective fabuleusement pertinente. Prisonnière d'un monde féerique où se côtoient anges et démons, Chihiro doit apprendre pour survivre les vertus de l'amitié et de la discipline. Le film durant, Miyazaki tente de faire l'exorcisme du laxisme dévorant la jeunesse nippone. S'il saisit une dernière fois ses crayons, c'est pour pousser à l'action les enfants du Soleil Levant. La vie des parents de Chihiro, et a fortiori la sienne, dépend des efforts qu'elle est prête à consentir pour sortir de sa léthargie, se forger, littéralement, un nom.
En découvrant **Le Voyage de Chihiro**, on pensera évidemment au **Pompoko** d'Isao Takahata, œuvre matricielle à laquelle Miyazaki emprunte une nouvelle fois sujets et inflexions. Cependant, c'est le spectre de **Mon voisin Totoro** qui, à juste titre, hantera l'esprit des spectateurs. **Princesse Mononoké** (1997) continuait le périple mystique de **Nausicaä** (1984), l'œuvre la plus personnelle et la plus aboutie d'Hayao Miyazaki. **Le Voyage de Chihiro** (2001) est la séquelle de **Totoro** (1988), son film le plus populaire. Deux fillettes y déménageaient elles aussi, découvrant émerveillées l'existence des créatures magiques peuplant les forêts nippones. Curieuses, ardentes, généreuses, douées d'empathie, ces héroïnes respiraient la joie de vivre. Dans **Mon voisin Totoro**, Miyazaki montrait une famille unie, coexistant harmonieusement avec son environnement physique et spirituel. Dans **Le Voyage de Chihiro**, le cinéaste s'interroge sur la validité actuelle de ce modèle (**Mon voisin Totoro** se déroule dans les années 60). Lors du déménagement de **Mon voisin Totoro**, deux enfants euphoriques dévoraient des yeux le paysage. Dans **Le Voyage de Chihiro**, on découvre une fillette apathique, absente, avachie sur la banquette arrière d'une voiture. D'autre part, quand les parents de **Mon voisin Totoro** sont toujours présents, ne serait-ce qu'en pensées, auprès de leur progéniture, ceux du **Voyage de Chihiro** paraissent plus distants, presque laxistes.

UN PESSIMISTE PLEIN D'ESPOIR

Après **Princesse Mononoké**, Hayao Miyazaki continue donc de témoigner du dépérissement du monde, mais en excluant d'atténuer la fantaisie de son œuvre. Son idéal social ayant était annihilé dans le monde concret, il refuse mordicus d'abandonner ses rêves. « ***Le Voyage de Chihiro*** *n'est pas une satire* », explique Hayao Miyazaki.

A droite : Pour ne pas se faire manger, Kamajii soigne les autres «monstres». Cette fois, c'est sûr, Spiderman a vieilli…

« Je connais cinq jeunes filles âgées d'environ dix ans, que je rencontre dès que je vais dans mon chalet, à la montagne. Un jour, je me suis demandé quels étaient leurs désirs, leurs espoirs. Je me suis alors mis à lire des shojo mangas/2. L'excès d'eau de rose m'a un peu dégoûté. J'ai donc cherché ailleurs ce qui pourrait les passionner. Si j'excepte quelques très rares et très bons auteurs, comme Osamu Tezuka, je me suis rapidement rendu compte que personne ne s'intéressait vraiment aux problèmes des jeunes filles de dix ans, même pas moi. Pourtant, il existe énormément de publications beaucoup plus pertinentes pour les garçons du même âge. Je me suis donc mis au défi d'écrire un film susceptible d'amuser, d'électriser ces jeunes filles tout en leur donnant quelques éléments de réflexions concernant leur évolution, leur rapport avec la société. Dans un monde où ils sont surprotégés, où ils ne peuvent plus jouer sans s'inscrire dans un club et respecter des horaires stricts, les enfants laissent s'hypertrophier leurs bras et leurs jambes, comme en attestent les membres de Chihiro. L'expression de colère sur son visage est typique de celle des enfants privés de distractions. Une fois confrontée à une situation de crise, Chihiro laisse rejaillir sa pugnacité. Ses facultés d'adaptation et de jugements s'épanouissent. Je ne voulais pas que Chihiro soit une héroïne mignonne, aseptisée. Elle puise son charisme dans ses qualités de cœur. Voilà pourquoi je destine le film aux petites filles. D'autre part, à l'époque du tout venant mercatique, je voulais également interroger sur la communication. La parole est une force ! Dans le monde où Chihiro s'est perdue, prononcer un mot constitue un acte déterminant, définitif. Quand elle se lamente et dit à la sorcière : « Je veux rentrer chez moi », *Yubâba la renvoie immédiatement, la contraignant à errer sans havre de paix où se réfugier, jusqu'à ce qu'elle se dissolve dans l'éther ou se transforme en poule. Par contre, lorsqu'elle affirme qu'elle veut travailler, Yubâba ne peut pas l'en empêcher. Aujourd'hui, le langage est galvaudé, pris à la légère. Les serments n'ont plus de valeur, on négocie le poids de mots. C'est grave. Aucune déclaration n'est vaine. Dans* ***Le Voyage de Chihiro****, l'acte de dérober le nom de quelqu'un est une démarche visant à dominer totalement son adversaire. Sen (Chihiro) doit vivre dans la crainte continuelle d'être dévorée. Cette épreuve l'anime. D'ordinaire renfrogné, son visage commence à rayonner. Je voulais exprimer dans ce film que la parole est une volonté propre, une énergie. Le fait d'avoir réalisé une fantaisie prenant place au Japon a une signification. Même s'il s'agit d'un simple conte de fées, je ne voulais pas d'une fable à l'occidentale, possédant de nombreuses échappatoires. Dans* ***Pinocchio****, j'ai regardé avec un frisson de plaisir la scène où le pantin et ses amis se saoulent, jouent au billard, fument des cigares. Les enfants aiment la décadence. Ils s'acquittent de son prix en devenant, littéralement, des ânes. Dans* ***Le Voyage de Chihiro****, se sont les parents qui se métamorphosent en porcs. S'ils avaient trop assidûment fréquenté DisneyLand, peut-être aurais-je décidé de leur faire à eux aussi pousser de grandes oreilles… À notre époque, se contenter de décrire des univers coquets, c'est vraiment faire preuve d'une imagination limitée. Les enfants consomment sans cesse des produits superficiels coupant leurs racines. Chaque pays possède une tradition, qu'il est nécessaire de transmettre et d'entretenir. Les frontières sont en train de s'abolir. Paradoxalement, les hommes ne possédant pas de lieu d'attache sont méprisés. Un lieu, c'est un passé, c'est une histoire. Je pense que les peuples ayant oublié leur héritage vont disparaître… Voilà, c'est tout cela que je veux dire aux fillettes de dix ans. »*

Alléchant programme, **Le Voyage de Chihiro** devrait démontrer qu'Hayao Miyazaki sait, sent, voit des vérités, des présences et des formes que seul son éblouissant langage cinématographique est capable de mettre en images. Évidemment, le maestro possède un secret : il considère les mots comme autant de signes graphiquement expressifs.

Bertrand ROUGIER

1/ Ce qui, traduit littéralement, donne : L'Étrange disparition de Sen et Chihiro.
2/ Bandes-dessinées dont le public cible est féminin. Du livre romantique, à celui pour l'écolière en passant par le roman graphique destiné aux femmes d'affaires.

Haku, petit garçon prisonnier comme Chihiro. Ange gardien ou vil félon ?

HARRY, UN SORCIER QUI VOUS VEUT DU BIEN

HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS DE CHRIS COLUMBUS

EN 1997, LA WARNER BROS ACQUIERT LES DROITS DU ROMAN DE J.K. ROWLING, HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS. APRÈS AVOIR RÉUSSI LA CAPTURE DE POKEMON POUR UNE SOMME DÉRISOIRE, LE STUDIO EST AINSI EN PASSE D'OBTENIR UN CONTRÔLE HÉGÉMONIQUE SUR LES UNIVERS ENCHANTÉS PLÉBISCITÉS PAR LES GOSSES. RESTE À ESPÉRER QUE LA MAJOR NE VA PAS PROFITER DE SON POUVOIR POUR SOLDER DE MAGNIFIQUES UNIVERS SUR DES MORCEAUX DE PELLICULES ÉLIMÉES.

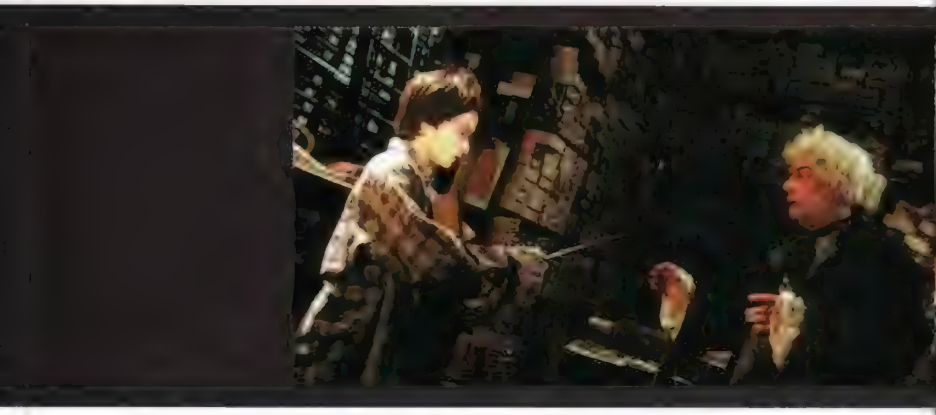
Harry Potter est un conte de fées. Résumons-le à l'usage des grands distraits. Il était une fois une mère esseulée et fauchée qui écrivait dans les cafés… Quatre ans après avoir fait paraître ses textes, J.K. Rowling a assuré la fortune de sa descendance pour plusieurs générations. Grâce au seul prosélytisme de ses lecteurs, pour la plupart des enfants, ses romans s'écoulent aussi facilement que des bonbons et ses rares apparitions en public provoquent des émeutes. Ses livres sont d'autant plus moraux qu'ils ont la faculté de réconcilier les parents avec leur progéniture, les premiers étant ravis de voir leurs petits délaisser leur console de jeu pour se plonger dans de « vrais livres », sans images et sans grossièreté. A priori, il y aurait donc lieu de se réjouir : une génération de garnements se prétendant hostile à la lecture a finalement élu un livre comme objet de passion. Mais comme pour tout phénomène de masse, on ne peut se défaire du sentiment que, par un tour de passe-passe, l'engouement libre du public a été troqué contre une campagne de marketing particulièrement efficace. Malgré des tirages faramineux, l'éditeur entretient un climat de rareté engageant les lecteurs à se précipiter sur les livres avant même de les avoir feuilletés. Pas dupes, les mioches n'ont aucun mal à expliquer le succès d'Harry Potter, orphelin et sorcier, élevé par un oncle et une tante acariâtres. Écrits dans un style fluide, les ouvrages fourmillent de mots compliqués à apprivoiser (Quidditch, Animagus, Cracmol…) qui offrent au lecteur un savoir « secret » susceptible de le mettre en valeur par rapport aux profanes (ses amis, ses parents).

Malheureusement, le texte ne provoque aucune émotion. Même au bout de quatre volumes, Harry demeure une figure mal définie, incroyablement peu adolescente, qui grandit chaque année/1 sans prendre d'épaisseur. En fait, son univers est très « Internet ». On y passe d'un obstacle à l'autre, de monde à monde, comme de site en site, sans danger, sans souci, sans affect. L'intérêt du livre ne tient donc qu'à ces péripéties, car il n'y a aucun suspens dans le style, les soupirs étant « profonds », les orages « violents » et les regards « furieux ». Logiquement, le succès, lui, est réel…

UN SUCCÈS ANNONCÉ

Cent dix millions de livres édités à travers le monde et publiés dans deux cents pays en quarante-sept langues ; deux tiers des enfants américains ont lu au moins l'un des quatre livres narrant les aventures du sorcier en culotte courte ; un quatrième volume arraché en un week-end par plus de trois millions de fans yankee ; cent cinquante millions de dollars de recettes accumulés avant même la sortie en salle de la première bobine, soit exactement le budget du métrage… **Harry Potter à l'école de sorciers** est d'ors et déjà condamné au triomphe. À l'origine, c'est à Steven Spielberg que devait échoir l'adaptation du best-seller de mademoiselle Rowling, le film devant être entièrement réalisé en images de synthèse. Mais, la Warner et la romancière souhaitèrent un traitement plus classique, de manière à s'assurer que chacun des sept ouvrages de la série (les aventures d'Harry s'arrêteront à son 18ème anniversaire) pourrait facilement imprimer la pellicule. « *Le premier livre se contente de dévoiler le monde et les personnages* », déclare Steven Spielberg. « *Réalisé en prises de vue réelles, il ne représentait pas pour moi un challenge, d'autant plus que j'avais l'occasion de mettre en scène* ***A.I.*** *Par contre, le troisième roman,* Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban, *est vraiment génial, beaucoup plus sombre et intrigant que les deux livres le précédant. Lorsque j'aurai terminé* ***Minority Report****, ce long-métrage fera partie de la petite poignée de projets que j'étudierai* ». Spielberg se désistant, notamment en raison de divergences concernant le choix de l'acteur principal (il voulait engager Haley Joel Osment), la Warner Bros commença l'audition des cinéastes susceptibles de le remplacer. Furent sérieusement pressentis : Terry Gilliam, M. Night Shyamalan, Guillermo del Toro, Jonathan Demme, Rob Reiner, Alan Parker et même Tim Burton. Pourtant, au grand dam des lecteurs et des cinéphiles, la réalisation de **Harry Potter à l'école de sorciers** revint à Chris Columbus. Inexplicable, le choix du réalisateur de **L'Homme bicentenaire** ne vaut qu'en terme de gestion du script et de la marmaille. Habitué aux films « colonies de vacances » depuis qu'il a commis les **Maman j'ai raté l'Avion**, cet ancien scénariste (**Le Secret de la pyramide**, **Indiana Jones**) a déjà prouvé qu'il était capable, sur le papier, d'améliorer les scénarii lui étant fournis. Malheureusement, à moins que Columbus et Kloves/2 aient accompli un exploit, le point fort des livres de J.K. Rowling n'est pas leur histoire, mais leur décorum, leur ambiance, ainsi qu'une quantité de détails infimes. Or, Columbus n'a jamais réalisé de films visuellement décents. Ne sachant pas substituer aux mots des images, il risque d'éprouver des difficultés pour capturer la magie émanant d'*Harry Potter*. Plutôt content de lui, Columbus laisse présager du pire quand, mine de rien, il avoue sans honte avoir laissé sa petite fille lui dicter certains choix artistiques primordiaux. « *Sur le plan professionnel,* ***Harry Potter*** *est certainement le meilleur film que j'ai réalisé* », déclare, confiant, Chris Columbus. « *J'en suis très fier. De nombreux réalisateurs voulaient le poste. Moi, ça faisait longtemps que je n'avais pas passé un entretien d'embauche. Cependant, j'étais tellement passionné par la matière disponible dans les bouquins que je me suis plié à toutes les exigences de la Warner. Depuis le départ, je désirais rester fidèle aux livres. J'avais pour cela une théorie simple. Pourquoi modifier un produit dont le succès est avéré ? Il était évident qu'il fallait suivre la structure des romans, même si leur richesse interdit de les porter intégralement à l'écran. Je comprends l'appréhension des lecteurs souhaitant protéger le livre. Nous avons donc agi selon leurs souhaits, même lorsque cela signifiait que le film risquait d'être peu conventionnel et de ne*

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Harry et sa chouette Hedwige/ Hermione (Emma Watson), Ron (Rupert Grint) et Harry au milieu d'un jeu d'échecs grandeur nature, l'une des épreuves finales avant d'atteindre la Pierre Philosophale/ L'apprentissage parfois malheureux de la magie blanche dans une salle de cours de Poudlard/ Hagrid (Robbie Coltrane), un géant aussi bon enfant que mystérieux.



Ci-dessus : Peu avant de rentrer à Poudlard, Harry s'achète une baguette magique dans le magasin de M. Ollivander (John Hurt) situé dans le Chemin de Traverse.

Ci-dessus, de gauche à droite : Le professeur d'enchantement M. Flitwick dans sa salle de cours. Derrière le maquillage signé Nick Dudman, le nain Warwick Davis/ Harry et l'équipe de Quidditch de Gryffondor.

pas correspondre aux critères d'Hollywood. De toutes manières, je ne risquais pas de faire d'impairs car, dès que je m'éloignais du droit chemin, j'étais réprimandé par un juge extrêmement sévère et avisé. Le regard et les questions inquisitrices de ma fille ont presque failli me tuer. Eleanor était mon baromètre. Elle savait exactement quels éléments devaient être conservés et lesquels pouvaient être zappés. Je l'ai très souvent consultée même si, bien sûr, le verdict final revenait toujours à Madame Rowling. Je pouvais l'interroger sur n'importe quel détail, de la couleur d'une pièce de monnaie à la texture des vêtements d'un personnage, elle me donnait systématiquement une foule de renseignements. Elle était intarissable. Entrer dans le monde d'Harry Potter m'a vraiment libéré. Dans un sens, le film m'a permis d'évoluer, de progresser, de sortir de mon carcan. C'est comme si, auparavant, mes yeux voyaient le monde en monochrome et que, tout à coup, la couleur était apparue. J'aurai du mal à abandonner cet univers. D'ailleurs, le tournage du second métrage, ***Harry Potter et la chambre des secrets*** *va débuter en novembre, juste après la première mondiale du premier film en présence de la Reine ».*

FAÎTES VOS JEUX

Deux versions « originales » du film ont été mises en boîte. L'une américaine, où il est question d'une pierre de sorcier (conformément au titre du bouquin adopté aux USA). L'autre britannique, qui s'intéresse à la véritable pierre philosophale. Le casting est majoritairement composé d'acteurs britanniques, tandis que les lieux de tournage, telle que la cathédrale de Gloucester, qui servira de décor pour Poudlard (l'école de sorcellerie), sont tous de glorieux monuments appartenant à sa gracieuse majesté. En revanche, les producteurs, un très large pan de la fiche technique et le réalisateur sont américains. Or, à la vision des premiers rushs et de la bande-annonce, l'univers de Poudlard semble donc sans surprise trop soigné, aseptisé alors qu'il devrait être décrépit. Ainsi, la lutte opposant la tradition britannique (après tout les romans sont les dignes héritiers des contes anglo-saxons « fantasy » pour enfants) au folklore yankee sera sans aucun doute la clé de la qualité de l'adaptation d'*Harry Potter* sur grand écran. Espérons donc bien forts que la magie noire des majors n'aura pas raison de la noble quête d'Harry…

Bertrand ROUGIER

1/Un volume correspond à un an dans la vie du héros
2/Scénariste des trois premiers films au moins

TOTAL W

GHOSTS OF MARS

DE JOHN CARPENTER

EFFRAYANT, JOUSSIF, OSÉ, SPLENDIDE, INVENTIF, CRUEL, ÉMOUVANT, DRÔLE, MAGISTRAL... LES ADJECTIFS NE MANQUENT PAS LORSQUE L'ON S'ATTACHE AUX QUALITÉS DE **GHOSTS OF MARS**. CAR UNE FOIS DE PLUS, JOHN CARPENTER TIENT TOUTES LES PROMESSES DONT SON NOM EST DEVENU DEPUIS LONGTEMPS SYNONYME. PRÊT À EMBARQUER POUR LA GRANDE ROUGE ?

WESTERN

James Desolation Williams (Ice Cube), un antihéros comme Carpenter les affectionne tant

L'ÉTOFFE DES VRAIS HÉROS

Une fois sur trois, John Carpenter réalise un western. Ce n'est un secret pour personne et l'intéressé ne s'en cache même plus. Mais ce trait caractéristique de son style et de sa carrière n'apparaissait jusqu'ici que comme le fruit d'influences longtemps mûries, où les sceptres d'Howard Hawks ou d'Anthony Mann venaient pirater ce qui était, avant tout, l'œuvre d'un fan d'horreur et de fantastique. Or, depuis **Vampires**, Carpenter, peut-être sensible aux sirènes de ses admirateurs, a décidé de placer les éléments westerniens comme conditions mêmes de ces films et non plus comme incidents sous-jacents. Avant même le premier tour de manivelle, l'auteur citait déjà **Zulu** et **Rio Bravo** pour définir son **Ghosts of Mars**. Deux balises référentielles qui allaient lui permettre de broder sur des thèmes déjà évoqués (visuels pour le premier, psychologiques pour le second) sans pour autant leur emprunter leur structure narrative comme le veut l'hommage traditionnel. Mais en maître d'œuvre absolu, parfaitement conscient des étendues et des limites de son propre univers, Capenter se charge d'emblée de créer sa propre structure, d'écrire lui-même son scénario. Plutôt que d'inclure des éléments de western dans un script de SF, il va garnir de touches spatiales un véritable scénario de western. Il suffira d'ailleurs de retirer la mention « planète Mars » du résumé du film pour y voir plus clair.

LES FANTÔMES DU PASSÉ

Au milieu d'une contrée desertique, une simple ligne de chemin de fer relie entre elles les différentes cités minières d'une corporation. L'escouade du lieutenant Melanie Ballard (Natasha Henstridge), sous les ordres du capitaine Helena Braddock (Pam Grier) a pour mission de récupérer dans une de ces cités le célèbre hors-la-loi Desolation Williams (Ice Cube). Mais arrivés sur les lieux, les policiers découvrent une ville fantôme et les restes de combats meurtriers. Tout porte à croire que les ouvriers sont allés rejoindre les rangs d'une civilisation indigène qui prend aujourd'hui d'assaut la petite ville, et ne fait pas de prisonniers. Le groupe de policiers n'a plus d'autre choix que de pactiser avec le hors-la-loi pour pouvoir rejoindre, sans et sauts, le train du retour. De son maître à penser Howard Hawks, Carpenter emprunte la méthode miracle qui permet d'imposer la réputation d'un mythe (ici Desolation Williams) avant même que ce dernier ait montré son visage ou levé le petit doigt. En cela, le couple Desolation-Melanie est effectivement resurgent du couple John Wayne-Dean Martin de **Rio Bravo**. Hawks se servait d'allusions salaces pour désamorcer les inévitables résonances homosexuelles de son duo de héros. Carpenter va se servir, lui, de la sexualité elle-même pour transformer un « couple » de héros en un authentique duo, c'est-à-dire d'égal à égal. Ainsi, si son histoire se déroule dans une société matriarcale manifestement dominée par des lesbiennes, le réalisateur choisit pourtant de ne jamais expliciter cette situation, préférant se servir de la déduction du spectateur pour mieux construire son univers et ses personnages. La belle Melanie passe son temps à repousser les avances (tout comme John Wayne refusait systématiquement l'aide qu'on lui proposait) tout en gérant sa toxicomanie (et Dean Martin son alcoolisme !). De son côté, Desolation, prisonnier de son état comme de sa réputation (renvoyant à Dean Martin, cloîtré et en quête de rédemption) n'a d'autre issue que de s'en remet-

tre entièrement à Melanie s'il veut échapper à sa condition. Dès lors, **Ghosts of Mars** devient une construction méthodique qui tend vers une image unique, mythique : deux héros côte à côte lâchant une réplique cinglante : « *Let's kick some ass* » !

Mais la jouissance extrême, provoquée par la vision de ces icônes prenant vie, a un prix. Et ce prix se paye par la narration. Soyons clairs : si Hollywood est aujourd'hui incapable de nous créer des figures de cinéma aussi prégnantes que celles-ci, c'est qu'elle n'a tout simplement plus le temps de le faire, obsédée qu'elle est par la stimulation tous azimuts des sens du spectateur. Carpenter n'en a que faire, et décide d'emblée d'oublier volontairement vingt ans de cinéma. Le voici qui s'offre une demi-heure complète de mise en place, et s'achemine tranquillement vers sa première séquence d'action… au bout d'une heure de métrage ! Qui d'autre a aujourd'hui la force de conviction nécessaire pour s'imposer une telle discipline narrative ?

SEULS CONTRE TOUS

Le résultat est à double-tranchant, et Carpenter le sait bien. Le spectateur qui aura eu l'intelligence de se laisser guider par le narrateur prendra un pied monumental, incomparable dans le cinéma contemporain, à jouir de la vision de ces héros magnifiques. Par contre, le mangeur de pop-corn qui se serait cru à la Foire du Trône aura tôt fait de s'endormir ou de quitter la salle. Tant pis pour lui. En plus de la jouissance sus-citée, il aura également raté au passage un judicieux best-of du cinéaste, qui se sert de chaque séquence pour revisiter ses propres méthodes. Pensez donc : le réveil d'une force ancestrale (**Fog**) un siège mené par des possédés et leur leader au visage émacié (**Prince des ténèbres**), le convoyage d'un prisonnier qui s'avérera un allié précieux (**Assaut**), l'exploration d'une base dévastée par on ne sait quelle horreur (**The Thing**), un pauvre hère pris au piège mortel d'un véhicule (**Christine**), une homérique bataille de coups de pieds et de coups de poing dans l'allée centrale (**Jack Burton**), un homme au fond d'une cellule se couvrant le corps de signes mystiques (**L'Antre de la folie**) la plongée soudaine d'une femme dans un rêve indéchiffrable (**Le Village des damnés**) une poursuite dans les wagons d'un train lancé à vive allure (**Les Aventures d'un homme invisible**)… Certains n'ont toujours pas pardonné à De Palma d'avoir eu les mêmes résolutions sur **L'Impasse**. Alors pensez donc ! Si Carpenter s'y met lui aussi en y rajoutant une bonne couche de « passéisme » !…

Le verdict a été sans appel. Aux États-Unis, patrie du pop-corn, **Ghosts of Mars** est d'ores et déjà l'échec le plus cinglant de son auteur. Mais le plus beau dans l'affaire, c'est qu'il s'en fout ! Big Daddy John sait parfaitement qu'il a réalisé là un excellent film, et nous tous ici, nous lui donnons entièrement raison…

Rafik DJOUMI

GHOSTS OF MARS. USA. 2001. RÉAL.: JOHN CARPENTER. SCÉN.: JOHN CARPENTER, LARRY SULKIS. DIR. PHOT.: GARY B. KIBBE. MUS.: JOHN CARPENTER. ANTHRAX. DÉC.: WILLIAM A. ELLIOTT. MONT.: PAUL WARSCHILKA. MAQ. SPFX. : KURTZMAN, NICOTERO, BERGER (KNB). SPFX.: LANCE WILHOITE. PROD.: SANDY KING POUR STORM KING/SCREEN GEMS. INT.: ICE CUBE, NATASCHA HENSTRIDGE, JASON STATHAM, PAM GRIER, CLEA DUVALL, JOANNA CASSIDY, LIAM WAITE, WANDA DEJESUS… DIST.: COLUMBIA. DUR.: 1H38. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001.

*Ci-dessus, de haut en bas : La troupe de desperados de Desolation Williams ! Les possédés prennent d'assaut la ville minière de Shining Canyon. **Zulu** n'est pas loin ! Melanie (Natasha Henstridge) et Desolation : l'amour vache dans toute sa splendeur…*

INTERVIEW JOHN CARPENTER

AVEC LE FRANC-PARLER ET LA PASSION QUI LE CARACTÉRISENT, JOHN CARPENTER EST VENU DÉFENDRE BEC ET ONGLES LES VERTUS DE SON DERNIER OPUS. RENCONTRE AVEC UN GÉANT DU FANTASTIQUE.

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Carpenter sur le tournage de **Ghosts of Mars**, *au milieu des trophées de guerre des Martiens / Melanie Ballard, le superbe lieutenant des forces de l'ordre martiennes / Les troupes de Big Daddy Mars en marche. Gulp ! / La scientifique Whitlock (Joanna Cassidy) découvre les effrayantes origines des fantômes martiens / Melanie et un de ses collègues obsédé sexuel : Jericho Butler (Jason Statham).*

Quels ont été les germes de* Ghosts of Mars *?
Je voulais faire un film sur Mars depuis les années quatre-vingt. J'aime la science-fiction depuis que je suis tout gamin, et l'un de mes films favoris a toujours été **Planète interdite**. En plus, je n'avais pas fait de film de SF depuis un moment. Au cours des années, j'ai commencé à envisager Mars comme une nouvelle frontière, comme l'avait été l'Ouest américain autrefois, un lieu où l'on pourrait trouver de petites villes primitives, reliées entre elles par un chemin de fer. Et l'histoire a doucement évolué à partir de ce concept. Mais globalement, les situations exposées étaient une bonne excuse pour faire un western dans l'esprit de **Rio Bravo** ou de **3h10 pour Yuma**.

Il était donc clair dès le départ que vous vouliez une structure de western basée sur un flash-back ?
C'était effectivement clair au stade de l'écriture. Le premier jet du script était linéaire. Tout était dans l'ordre. Mais le résultat était bien trop gothique. L'une des solutions pour éviter cela et tendre vers le western, était de tout bousculer et de conter l'histoire à travers le regard de l'héroïne, donc en flashes-back.

La structure de* Ghosts of Mars *reste très anti-blockbuster, avec cette longue intro dénuée de toute scène d'action.
Oui, c'est vrai, je prends mon temps pour installer le film. C'est l'histoire elle-même qui l'exige. Alors maintenant, c'est vrai que cette structure est à l'opposé du système du blockbuster, et qu'on ne joue pas sur la même catégorie que les gros films d'été des studios. **La Planète des singes** fonctionne autrement, peut-être aussi parce que son histoire l'exigeait.

Votre héroïne, Melanie, est sauve parce qu'elle prend de la drogue. Ça non plus, ça n'est pas très blockbuster.
C'est intéressant que vous me fassiez remarquer cela. Le film a récemment été projeté au Festival de Venise, et un des critiques a été très choqué par ça. Il m'a demandé : « *Comment pouvez vous vous complaire dans l'immoralité de cette femme qui prend de la drogue ?* » Mais de quoi parlait-il ? De quelle immoralité ? Je suis un produit des sixties ! Tous mes amis et moi continuons de fumer de la marijuana. Je connais pas mal de personnes aux États-Unis qui prennent de la drogue. Et ailleurs, ils seraient tous cleans ? Je ne comprends toujours pas ce qu'il voulait dire. C'est quoi l'immoralité ?

Justement, ça : l'héroïne est sauvée par la drogue.
Ah oui ? Mais c'est fun. Je ne crois pas qu'on ait vu cela auparavant. C'est une des scènes essentielles du film, où un personnage doit choisir intérieurement entre la sauvagerie antique de Mars et sa propre humanité. Et la seule chose qui réussisse à la sauver à ce moment est de reprendre cette drogue qu'elle consommait au début du film et qui lui faisait visualiser des choses. Pour moi, tout ça est cohérent. Je ne pensais pas que cette scène représenterait un problème pour certains, d'autant qu'on ne dit même pas de quelle drogue il s'agit.

En faisant un film aussi foncièrement série B, comment appréhendez-vous le cynisme d'une bonne partie du public ?
Comment pourrais-je l'appréhender ? Ces choses-là changent chaque année. Jusqu'à très récemment, jusqu'au 11 septembre dernier pour être plus exact, une bonne partie du jeune public américain considérait la sincérité comme quelque chose de stupide, de démodé. Ça risque de ne plus être le cas dorénavant. Je ne fais pas du cynisme à deux balles en évoquant cela. Je prends cela très au sérieux.

Est-ce une des raisons qui expliqueraient que vos films marchent mieux en vidéo ?
Oui, bien sûr, ils se comportent bien mieux sur le long terme, c'est un fait qui se vérifie à chaque fois et depuis très longtemps. Mes films peuvent être cyniques, mais pas inutilement, pas d'une manière « pop-style ». En ce sens, ils ne suivent pas la mode, comme peuvent le faire des films comme **Scream**, qui est la quintessence même du cynisme à deux balles.

Justement, le studio Dimension contribue à tuer le genre fantastique en l'enrobant de cynisme...
Mais eux, ils pensent qu'ils sont en train de réinventer le genre ! Je ne sais pas trop quoi penser de tout cela. Ils aiment les films, ne vous y trompez pas, mais ils ont des idées très arrêtées sur certains aspects, et le succès gigantesque des **Scream** les a confortés dans cette position. La première fois que j'ai fait l'expérience de cette forme de cynisme, c'était dans **USS Alabama**, un film dont Quentin Tarantino avait réécrit certains dialogues. Dans une scène, alors qu'un jeune opérateur-radio est censé délivrer un message crucial, son officier supérieur se met soudain à lui parler de ***Star Trek***. Mais ça veut dire quoi, ça, putain ? Ça n'a rien à faire ici ! Ces gens sont sur le point de lancer un missile nucléaire et de débuter la Troisième Guerre Mondiale bon sang ! Ce genre de scène est une manière de saluer le public et de le féliciter en lui disant « *Bravo ! Vous êtes tous très intelligents car vous regardez la télé. Vous êtes tous très brillants du fait de votre illettrisme et de votre connaissance de la culture de masse* ». C'est de la paresse, et ça plaît au plus petit dénominateur commun. Je n'ai encore jamais employé ce genre de distance, mais ça va peut-être me prendre un jour !

Le 11 septembre, un journaliste a appelé notre rédaction pour connaître les titres de films mettant en scène des crashs d'avion dans des immeubles. C'était bien sûr stupide, mais quelques jours plus tard, nous avons repensé à la manière avec laquelle Donald Pleasance abat son ennemi dans* New York 1997*. Ça fait froid dans le dos.
Non, ne vous inquiétez pas ! Bush est arrivé à la Maison Blanche, en période de paix et de prospérité, avec une étiquette de centriste de droite. Il n'avait pas la moindre idée qu'un tel événement se produirait. Et il n'est pas l'homme le plus intelligent sur Terre. Mais ne vous laissez pas abuser par lui : il ne croit pas la moitié de ce qu'il raconte. Ce n'est pas un type d'extrême-droite comme il le laisse parfois entendre. Il n'est même pas assez intelligent pour ça (rires). Basiquement, c'est un collégien. Ses seuls plaisirs consistent à boire de la bière et courir les filles. Il est parvenu à maîtriser plus ou moins sa dyslexie, et a réussi à sortir un discours sans trop avoir l'air idiot du Newman de Mad Magazine!/. Les conservateurs cherchent présentement à partir en guerre contre tout le monde : la Syrie, l'Irak, l'Iran, l'Afghanistan, tout le monde. Mais je ne pense pas qu'il ira jusqu'au bout de ce genre de situation. En clair, il n'est pas le Donald Pleasance de **New York 1997** qui abat froidement son ennemi.

Revenons à* Ghosts of Mars*. Vous démarrez le film sur un principe intéressant concernant les femmes du futur, mais vous choisissez de ne jamais l'expliciter.
L'idée d'une société futuriste matriarcale est née d'un exercice de logique en fait. Supposez que vous soyez dans le futur et que la Terre soit surpeuplée, que l'environnement soit détruit, que les ressources soient épuisées. Alors, peut-être que le système patriarcal serait bousculé. Le matriarcat commencerait par réguler naturellement la natalité, et remplacerait logiquement la compétition par la collaboration. J'ai débuté sur ces bases. Et de plus, il me fallait une bonne excuse pour que des femmes puissent accomplir toutes ces actions sans qu'elles aient besoin de prouver quoi que ce soit aux mâles environnants. Maintenant, les caractères sexuels ne

suite page 41

Les guerriers de Ghosts of Mars. *Une certaine idée tribale de la S-F.*

INTERVIEW SANDY KING (PRODUCTRICE)

DEPUIS MAINTENANT UNE DIZAINE D'ANNÉES, SANDY KING EST LA PRODUCTRICE EXCLUSIVE DE JOHN CARPENTER. AUSSI CHARMANTE QUE PRAGMATIQUE, CETTE FEMME À POIGNE REVIENT SUR LE TOURNAGE POUR LE MOINS MOUVEMENTÉ ET ÉPIQUE DE GHOSTS OF MARS. ATTENTION : ANECDOTES DROIT DEVANT !

*Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Desolation dans ses œuvres / Le possédé le plus répugnant de **Ghosts of Mars**. Un excès de gore bienvenu / Big Daddy Mars (Richard Cetrone), charismatique leader des rebelles martiens.*

JOHN CARPENTER

« John a une vision très précise de ce qu'il veut faire. Il comprend les restrictions d'un tournage et est prêt à s'y plier. Il rend la vie de toute son équipe très facile. Il a les défauts de ses qualités, autrement dit, il est trop conciliant. Quand, par exemple, je lui propose plusieurs solutions à dix, vingt ou cent dollars, John n'acceptera jamais la solution à cent dollars. Quelques fois, je dois le pousser et lui dire : « *Je m'occupe de l'argent, ne t'inquiète pas du budget, fais comme tu l'entends* ». Son sens de la responsabilité est donc parfois une faiblesse.

Sur nos tournages, nous disposons d'un groupe de personnes avec qui nous avons l'habitude de travailler, et qui nous permettent d'être plus performants. John peut leur parler par code, ils savent ce qu'il aime ou n'aime pas, ils connaissent nos exigences de tournage, de vitesse, de planning, de budget…

Ghosts of Mars est assez différent des films précédents de John. Souvent, John aime travailler sur des situations où les personnages se font piéger dans des huis clos. **Ghosts of Mars** est un film plus ouvert, et si vous faîtes attention à sa réalisation, vous remarquerez qu'il a choisi des angles de caméra plus élevés, des panoramas plus larges, et qu'il a beaucoup travaillé ses arrière-plans, qui sont beaucoup plus mouvementés que dans ses autres films, de façon à apparenter **Ghosts of Mars** à un vrai film de guerre.

Depuis que je travaille avec John, j'ai vu son assurance grandire. Il a toujours été un solide conteur d'histoire. Il a confiance en lui et en ses sujets. Mais plus je le vois vieillir, plus il gagne en assurance, plus il s'affranchit de ses doutes. »

NATASHA HENSTRIDGE

Quand Courtney Love a quitté le projet, il nous restait très peu de temps de préproduction pour lui trouver une remplaçante. J'ai alors décidé de financer une semaine supplémentaire de préproduction pour nous laisser le temps de trouver la bonne actrice. Le film reposait vraiment sur les épaules du personnage de Melanie et il était plus important d'avoir la bonne actrice que de respecter notre calendrier. Nous voulions être certains que la comédienne engagée serait capable de conjuguer toutes les exigences physiques du rôle, mais aussi les qualités dramatiques que nécessitait le personnage, nous ne voulions pas d'une bimbo qui couine : « *Haut les mains !* ». En tant que productrice, je tenais vraiment à ce que notre monde matriarcal soit crédible.

Quand il est devenu évident que Courtney ne pouvait plus continuer, Liam Whaite, qui joue le personnage de Michael Descanso dans le film, et qui sort avec Natasha Henstridge à la ville, est venu me dire : « *Tu sais, ma petite amie a vraiment envie de tenir ce rôle* ». J'ai commencé à réfléchir à sa proposition. Personne ne savait si Natasha Henstridge était capable de jouer le rôle. Nous avons alors visionné pas mal de ses derniers films et elle nous a vraiment étonnés, en particulier dans **Mon voisin le tueur**. J'ai passé quelques coups de fil pour savoir ce qu'elle valait sur un plateau et tout le monde me disait qu'elle était cool, qu'elle était très sportive. Elle semblait parfaite. C'était trop beau pour être vrai.

Natasha a eu une période d'acclimatation difficile puisqu'elle est arrivée sur le projet alors que les autres membres du casting travaillaient ensemble depuis huit semaines déjà. C'est difficile de prendre les choses en cours de route, c'est comme être le nouvel élève d'une classe, tout le monde vous regarde de travers. Mais je dois dire que j'ai été vraiment impressionné par son calme et son dévouement : elle a un grand sens des responsabilités envers ses partenaires à l'écran, elle est très pro et très drôle. Les autres comédiens l'ont vite adorée.

DÉCORS

Construire Mars, déterminer l'allure de cette planète entre, d'une part, ce que nous pensions être une projection réaliste et, d'autre part, une vision qui tranche avec ce qui a pu être fait auparavant fut le plus gros défi de la production. En général, vous avez deux genres de clichés quand on parle de science-fiction : l'univers post-apocalyptique de type **Mad Max** et la science-fiction clean de **Star Trek**. Or, nous avons essayé de briser ce genre de cliché, tout en offrant au public quelque chose qui ne ressemble pas à son quotidien. Pour y parvenir, nous avons repeint vingt-deux hectares de terrain en rouge. Je n'ai jamais eu, sur aucun film, un décor de vingt-deux hectares. C'était génial : la géographie dépeinte dans la fiction était bien réelle et quand on se mettait au milieu du village et qu'on regardait autour de soi à 360°, on ne voyait que Mars.

Nous avons choisi de tourner dans la réserve indienne Zia. Aux États-Unis, les réserves indiennes possèdent en général leurs propres lois sur la base de traités avec le gouvernement. Les Zias sont les seuls à n'avoir jamais signé de traité avec les États-Unis. Et cela s'est avéré être très pratique dans notre cas. Car il faut savoir qu'il y a eu au Nouveau

Mexique des incendies particulièrement importants durant la saison qui a précédé notre tournage et beaucoup de forêts avaient été touchées au sud de l'endroit où nous avions construit notre décor. Si nous ne nous étions pas trouvés dans un endroit dénué de toute végétation et sur une réserve indienne exempte des lois en vigueur aux États-Unis, nous n'aurions jamais pu tourner, en tout cas, nous n'aurions jamais pu faire sauter et brûler tout un décor au beau milieu d'un parc naturel sujet aux incendies.

MÉTÉO

À cause des producteurs de Screen Gems, nous avons été obligés de tourner en juillet. Or, sur les plateaux désertiques du Nouveau Mexique, durant le mois de juillet, il y a constamment des orages et une forte densité de foudre. Je crois bien que nous n'avons pas eu deux jours de tournage sans orage. Ce qui est pour le moins gênant, surtout pour un film censé se dérouler sur Mars ! Or, je vous rappelle que nous avions repeint une mine de gypse blanc avec de la peinture rouge. Pour des raisons écologiques, nous avions utilisé une peinture végétale biodégradable et à chaque fois qu'il pleuvait, notre planète commençait à disparaître. C'était comme exposer de la peinture à l'eau à des torrents d'eau. Tous les jours, nous devions repeindre notre décor. Au final, nous avons dû utiliser 460.000 litres de peinture !

Mais ce n'était pas le plus mauvais tour que nous a joué la météo. La foudre était une menace bien plus sérieuse. Le Nouveau Mexique possède le record de décès dus à la foudre. Nous avons donc équipé tous les bâtiments avec des paratonnerres, mais il restait le problème des générateurs d'électricité qui étaient reliés par câbles à tous les bâtiments de la production et au décor. Si ceux-ci étaient frappés par la foudre (et on sait qu'ils attirent facilement les éclairs), nous n'étions plus en sûreté nulle part. Nous avons donc établi un contact permanent avec un météorologue d'Albuquerque qui faisait toutes les nuits un bulletin météo sur une station de télévision locale. Nous avons mis en place un système d'alarme, à savoir un beeper et un téléphone portable qui lui étaient exclusivement réservés. Si un orage approchait à moins de sept kilomètres de l'endroit où nous tournions, il nous beepait et nous disait alors combien de temps allait durer l'orage, où il se dirigeait et où il allait frapper. Et je dois avouer qu'il avait à chaque fois raison à cent pour cent. Je n'ai jamais vu un monsieur météo aussi fiable. Les membres de l'équipe avaient vraiment peur de mourir par la foudre. Ils étaient très nerveux mais après seulement quelques jours de tournage, les gars lui faisaient totalement confiance.

L'autre héros du tournage, qui nous a sauvé la mise face à cette météo catastrophique, c'est notre cuisinier. Il nourrissait trois cent cinquante personnes toutes les nuits. Or, comme nous étions au milieu de l'été, nous n'avions que neuf heures de pénombre par nuit. Comme j'étais au courant des arrivées des averses et des orages, j'appelais le cuisinier pour essayer de caler l'heure du déjeuner pendant une averse. Ce pauvre homme devait déplacer un service de repas pour trois cent cinquante personnes en un temps record, et avec une précision chirurgicale. Et à chaque fois il y est parvenu !

SCREEN GEMS

Je vais vous dire la vérité : c'était très difficile de travailler avec eux. Toutes les majors ont maintenant ces sous-divisions qui prétendent qu'elles sont indépendantes, ce qui est faux. Quand vous travaillez pour Dimension, vous travaillez pour Miramax, donc vous travaillez pour Disney. Et quand vous travaillez pour Screen Gems, vous travaillez en réalité pour Sony. Et parfois ces départements ont leurs rivalités, leurs jalousies, leurs incompétences financières, bref autant de problèmes avec lesquels vous devez composer.

Screen Gems existait avant son rachat par Sony, mais n'avait pas vraiment produit de film. Au moment où nous avons commencé la production de **Ghosts of Mars**, Screen Gems n'avait pas encore d'existence physique. Nous avons dû nous adresser dans un premier temps à Columbia qui avait des lois différentes. En outre, il y avait beaucoup de rivalités entre toutes ces divisions de Sony, et je devais constamment faire des rapports à différentes personnes, alors qu'habituellement, j'ai affaire à un unique exécutif de studio. C'était donc très compliqué, ce n'est définitivement pas la situation rêvée pour un producteur.

De plus, une fois rattachée à Sony, cette sous-division a eu un impératif : entrer en compétition avec Dimension en initiant des productions à dix millions de dollars. Nous n'avions définitivement rien à voir avec ce schéma, et ça n'a certainement pas arrangé nos affaires…

Scène de guerre martienne. La terreur sur écran large.

Propos recueillis par Julien DUPUY et Vincent GUIGNEBERT
Traduction : Jean-Pierre MICHALON

Ci-contre, de haut en bas : Melanie, en prise directe avec les autochtones martiens / Desolation et Bashira Kincaid (Clea Duvall) : une collaboration difficile entre les forces de l'ordre et les bandits de la planète rouge / Melanie en très mauvaise posture dans une scène réminiscente de ***The Thing****.*

changent pas tellement. On continue de trouver des rouleurs de mécanique tels que Jericho, le personnage de Jason Statham, ou des durs comme Desolation Williams qu'incarne Ice Cube. À moins, bien sûr, que nous devenions tous eunuques.

***Big Daddy Mars fait beaucoup penser à Alice Cooper dans* Prince des Ténèbres.**
On m'a dit ça. On m'a aussi cité Marylin Manson et Kiss. Tout cela n'était pas intentionnel. C'est d'une part, dû au look de l'acteur, et d'autre part au fait que nous voulions le faire émaner d'une culture guerrière. Dès lors, il nous fallait un design qui mêle les peintures de guerre et les ornements tribaux, vikings par exemple. Ce personnage est exemplaire d'un de mes credos : j'essaie toujours de créer quelque chose de mémorable, je mentirais en disant le contraire. Pas de doute là-dessus. Ça fait partie de mon métier.

On retrouve ce groupe d'assaillants dans pas mal de vos films, et leur dirigeant à souvent les traits émaciés et les cheveux longs. Vous vous projetez dans le rôle de leur chef ?
Non, je ne crois pas. Vous avez besoin d'un tel leader pour faire exister la menace du clan dans le film. Un personnage qu'on puisse identifier immédiatement comme le chef des méchants.

Le teaser présentait tout de même Big Daddy Mars avec par-dessus, la mention « John Carpenter, maître de la terreur »...
Il n'y a pas de message là-dedans (rires). Pour ma défense, je pourrais dire aussi que Snake Plissken et Kurt Russel dans **The Thing** ont de longs cheveux. Mais ces personnages ne me représentent définitivement pas. Le personnage qui m'est le plus proche dans **Ghosts of Mars**, c'est celui d'Ice Cube.

Ce n'est pas la première fois que vous réalisez un gunfight dans un couloir, un endroit où on ne peut tirer que dans un sens. Pourquoi ?
L'idée du gunfight de **Ghosts of Mars** vient du film **Zulu**/2. Les Anglais avaient une tactique de combat que nous avons réemployée ici. Ils avaient deux lignes de tireurs : la première ligne tirait pendant que la seconde rechargeait, puis les groupes changeaient de position. Ceci leur permettait de reculer tout en avant un feu nourri. J'avais, moi, quatre personnages, et il m'était tout à fait possible de leur faire appliquer la même stratégie; il s'agit simplement de tuer le plus de monde possible, de ne jamais tourner le dos à l'ennemi. Et c'est avant tout un hommage à **Zulu**.

Cette scène est à l'opposé des canons à la mode dans les scènes d'action, qui veulent qu'on surdécoupe systématiquement les séquences. Que pensez-vous de cette tendance ?
Ces réalisateurs viennent généralement de la pub et du vidéo-clip où le surdécoupage est la règle inviolable. Il faut faire des coupes brutes et rapides sans se soucier de leur signification, enchaîner les plans pour que le public ne s'ennuie pas. La philosophie de la télévision, c'est l'impact. Maintenant, si le jeune public accepte cela sans broncher, c'est qu'il a été élevé à ce genre de sauce. Mais vous, vous êtes jeunes. Pourquoi vous n'aimez pas ça ?

Parce qu'on aime bien au moins comprendre ce qui se passe à l'écran.
Si vous pariez d'**Armageddon**, c'est clair qu'une fois dans l'espace, le réalisateur n'a plus aucun repère. Il ne sait plus comment s'en dépêtrer. Et si tout est découpé d'une manière hachée et rapide, plus rien ne marche. C'est là qu'on s'aperçoit qu'un réalisateur expérimenté, ce n'est pas du luxe. Dans **Space Cowboys** quand Eastwood part dans l'espace, il n'a aucun besoin de surdécouper pour nous faire comprendre l'action.

Considérez-vous dorénavant votre style comme étant « classique » ?
Si le terme « classique » est employé pour définir les vieux, alors oui, je suis vieux (rires). Sinon, j'ignore ce que ce terme signifie exactement. On peut dire de D.W. Griffith qu'il est classique, dans le sens où il concentre la source de la forme narrative au cinéma. Maintenant, mon style est très certainement d'une autre époque. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, mes films sont faits pour le long terme. J'essaie donc de faire en sorte que le style employé ne soit pas démodé d'ici trois ans, mais que ces films puissent être visibles dix ans, vingt ans après. Les films sont faits pour durer, bien plus longtemps que nous. À ce titre, je trouve qu'on vit une époque formidable en ce qui concerne la technologie de

Un des ouailles de Big Daddy Mars : bestial !

reproduction. Je suis ravi de l'existence du DVD. J'ai revu **Citizen Kane** récemment sur ce support, et je ne l'avais jamais vu comme cela auparavant, même en salle. C'est magnifique.

Le budget de* Prince des ténèbres *n'était même pas celui d'un petit film français, et pourtant, d'un strict point de vue visuel, il ne se départit pas de vos autres films. Pourquoi ne pas conserver ce statut de production où vous avez toute liberté ?
Grand ou petit budget, l'essence du travail du réalisateur reste la même. C'est l'approche du travail qui diffère. Sur un gros budget, vous bénéficiez de plus de temps, et c'est un luxe incomparable qui vous permet de faire soigneusement ce que vous aviez en tête. Certains effets spéciaux, certains décors vous sont accessibles. Sur un petit budget, vous faites d'emblée une croix sur tous ces éléments, et vous vous devez d'être plus rusé, de trouver une manière de faire les choses le plus simplement possible pour un effet au moins aussi percutant. Il arrive que cet état d'esprit soit parfois bien plus exaltant que sur un film à gros budget. Sur un gros budget, il peut arriver qu'on finisse par s'ennuyer, car ça peut très vite ressembler à un marathon, un test d'endurance où il ne s'agit plus que d'aller jusqu'au bout pour mener à son terme cette énorme entreprise. Mais je m'en fous. Mon boulot reste basiquement le même, si l'on excepte le fait que sur un film à gros budget, j'ai plus de mal à conserver le contrôle créatif, et que je dois me battre plus souvent. Mais bon, de ce point de vue, je considère que j'ai eu de la chance car je n'ai eu à vraiment me battre que deux fois tout au plus. C'est surtout les projections-test qui sont problématiques. Quand un groupe de crétins en vient à vous dire à quoi votre film devrait ressembler, vous êtes sur la mauvaise pente. Décider de refaire un film après projection ne peut que le rendre plus mauvais. Seul **Liaison fatale** a été un succès lorsqu'ils ont remplacé la fin pessimiste par une nouvelle fin revancharde. Et depuis, cet exemple justifie tout pour eux.

Alors pourquoi continuer à faire des projections-test ?
Mettez-vous dans la peau d'un chef de studio. Tout ce que vous cherchez à faire, c'est trouver une excuse valable pour faire face à l'échec, sachant qu'en réalité, neuf films sur dix se plantent. C'est un business terrible. Et puis, de toute façon, on n'a pas fait de test pour **Ghosts of Mars**.

Et que pensez-vous de l'échec de* Ghosts of Mars *aux États-Unis ?
On n'espère jamais cela. Mais il est sorti à une très mauvaise période. À la fin de l'été, les gens en avaient marre des films d'action. De plus, ils l'ont marketé comme un film black, en mettant du rap sur la bande-annonce.

Combien de temps faudra-t-il encore à Hollywood pour vous accorder le crédit qui vous revient ?
Ils sont bloqués par le genre de films que je fais. Mais vous savez, je crois qu'on me reconnaît plus que vous ne l'imaginez. Maintenant, il est clair que ce n'est pas la reconnaissance que l'on accorde à des thèmes plus acceptables, socialement parlant. C'est surtout la brutalité qui les gêne. On ne récompense pas ça. Beaucoup de gens pensent encore que les films d'horreur frisent la pornographie. Ou alors, pour les amadouer, il vous faut faire les choses avec tact. Laissez le monstre dans l'ombre, ne trop en montrer, et alors les garants du bon goût vous accepteront. **Le Silence des agneaux** en est un assez bon exemple. Mais vous avez aussi le droit de faire quelque chose de très violent, comme **Il faut sauver le Soldat Ryan**, si le thème s'y prête. Là, ça devient acceptable.

En Europe, vous êtes perçu d'une manière différente des États-Unis. Cela vous convient-il ?
Les gens me percevront d'une manière ou d'une autre, selon les pays et l'époque. Le mieux est de m'en satisfaire car je ne peux rien faire pour aller à leur encontre le cas échéant. Je suis arrivé à un point de ma vie et de ma carrière où je ne cherche plus à gagner des concours de popularité. De toute façon, il est trop tard pour cela. J'ai voulu plaire à tout le monde à une époque, j'ai cherché la reconnaissance et le succès. Et d'ailleurs, personne ne souhaite l'échec dans cette profession. Le premier échec que vous rencontrez est certainement le premier grand challenge à affronter dans une carrière. Lorsque vous faites un film que vous aimez tout particulièrement, et que le public le rejette, comme ce fut le cas pour **The Thing**, ça change toute votre perception des choses. Je suis convaincu d'avoir toujours gardé mon intégrité dans mon travail, et le mieux que je puisse faire, dorénavant, est simplement d'être le plus fidèle à ce que je suis.

Mais* The Thing *a aujourd'hui un statut de classique.
C'est cool, mais c'est trop tard. Je pense que tout cela est avant tout une question de survie. Survivre à l'échec, à la déception. L'industrie du cinéma est traîtresse. On offre peu de chances aux réalisateurs. C'est un dur métier et seuls les plus endurants y survivent. Ne croyez jamais ceux qui vous disent que c'est un job facile.

Propos recueillis par Rafik DJOUMI et Stéphane Moissakis
Traduction : Rafik Djoumi

1/ Mascotte de Mad Magazine. Newman a la tête d'un jeune benêt au sourire béat systématique.
2/ Film anglais de Cy Endfield (1964). **Zulu** accumule les scènes de bataille homériques.

*À gauche, de haut en bas : Deux vues de Mars réalisées par Richard Kriegler et Peter Lloyd de Cost F.X. / La montgolfière de Whitlock (Joanna Cassidy) s'enflamme dans une séquence mémorable du film. Il s'agissait en réalité d'une miniature construite par l'équipe d'Hunter/Gratzner et filmée par Lance Wilhoite et les équipes de Chandler Group (**La Fin des temps**, **Batman le défi**, **Pitch Black**). C'est l'artificier Ian O'Connor (**Tank Girl**, **X-Files**) qui se chargea de la délicate explosion miniature.*

À droite : une galerie de maquillages réalisés par l'équipe de KNB. Pour déterminer le look des possédés, les maquilleurs se sont inspirés des accoutrements guerriers des tribus indiennes, Zulus ou encore Celtes

INTERVIEW LANCE WILHOITE,

SUPERVISEUR DES EFFETS VISUELS DE GHOSTS OF MARS

ANCIEN TECHNICIEN DU SANTA BARBARA STUDIOS, LANCE WILHOITE SUPERVISE DANS L'ENCEINTE DE LA SOCIÉTÉ LES EFFETS SPÉCIAUX DE PLUSIEURS FILMS À PROBLÈME (TECHNIQUEMENT DU MOINS), TELS QUE SPAWN OU LE LOUP-GAROU DE PARIS. DES EXPÉRIENCES ÉPROUVANTES DONT IL A SU TIRER DES LEÇONS QU'IL MET AUJOURD'HUI À PROFIT SUR GHOSTS OF MARS AVEC SA TOUTE NOUVELLE SOCIÉTÉ COST FX. COST SIGNIFIANT TARIF, VOUS COMPRENDREZ QUE LANCE EST EN OUTRE OBNUBILÉ PAR L'IDÉE DE PROPOSER SES SERVICES À UN PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE.

Comment êtes-vous arrivé sur Ghosts of Mars ?
J'ai commencé à parler avec Sandy King et John Carpenter presque un an et demi avant que la production ne débute. Je travaillais au Santa Barbara Studios à l'époque. John et Sandy avaient beaucoup de problèmes avec leur projet, des problèmes de distribution, des problèmes avec le studio... Pendant cette longue période, j'ai fini par quitter Santa Barbara Studio pour devenir freelance. J'ai alors rappelé John et Sandy, ils m'ont donné ma chance et m'ont demandé un devis et une présentation de mes méthodes de travail... pour le lendemain ! Je me suis donc préparé en catastrophe, et je leur ai montré ce que nous avions fait avant. Mais je crois que ce qui les a vraiment convaincus, c'est que mon devis était deux fois moins élevé que celui d'ILM !

Ci-dessous : la splendide miniature du train construite par Ian Hunter d Hunter/Gratzner Industries.

Comment pouvez-vous proposer de tels tarifs ?
Entendons-nous bien : quand je dis que nous faisons des effets moins chers que nos concurrents, je ne veux pas dire moins chers en qualité, mais moins chers en personnel. Un des moyens pour parvenir à ce but, c'était de travailler par Internet. Nous envoyions tous les jours à John Carpenter la progression de nos effets en fichier Quicktime. Il était en contact direct avec la personne qui venait de réaliser le plan et faisait ses commentaires par le net, via une web cam. De plus, il pouvait directement inclure les plans sur son montage. En agissant de la sorte, plutôt que de sortir nos effets sur cassettes vidéo, puis les envoyer et attendre plusieurs jours les commentaires du réalisateur, nous avons fait énormément baisser les délais de fabrication et donc les coûts de production. Nous arrivions parfois à obtenir trois ou quatre versions du même effet en une seule journée. Ce qui est énorme. L'autre truc, c'est que j'ai débauché les meilleurs gars que je connaissais...

Justement, parlez-nous de ce que vous avez nommé le « Super TD »...
Super TD est un terme que j'ai inventé et qui signifie « Super Technical Director ». Sur un gros film, vous avez le superviseur des effets visuels, le producteur, le coordinateur de production, le superviseur artistique, l'animateur, le peintre, le spécialiste du tracking, et j'en passe. Ça fait une sacrée longue chaîne de gens. Or, nous avons fait quatre-vingt-douze plans sur **Ghosts of Mars**, ce qui de nos jours n'est pas énorme certes, mais nous avons fait ces plans avec très peu de gens. J'avais en gros, trois ou quatre Super TD, et ces mecs pouvaient tout faire : l'animation, le modeling, l'incrustation, les mattes paintings numériques. Tout ! En contrepartie, je les paie très cher. En plus, cette méthode a facilité le travail de John, parce qu'il s'adressait directement aux personnes responsables. Avec ma méthode de travail, il y avait beaucoup moins de risque qu'il ne perde ses

concepts de base au cours d'une trop longue période de développement.

De combien de temps disposiez-vous ?
Toute la conception du film a pris à peu près quatorze mois et nous avons dû avoir six ou sept mois de post-production pour les effets spéciaux visuels. Il faut voir aussi que pendant que John tournait, si je n'étais pas sur le plateau à ses côtés, je supervisais à Los Angeles le tournage devant fond vert des plans avec les maquettes (le train, le dirigeable) construites par Hunter/Gratzner1/.

Avez-vous travaillé à partir d'animatics2/ pour certaines de ces séquences ?
Oui, pour tous les plans avec le train en particulier. Or, ces plans faisaient intervenir des miniatures, ce qui signifiait également que nous devions filmer avec une motion control, une caméra pilotée par ordinateur. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai directement utilisé les infos que nous avions dans les animatics pour les transmettre aux plans de motion control. Le mouvement de caméra défini en préproduction correspondait donc exactement au mouvement réalisé pendant le tournage. Le résultat final est ainsi très proche de ce que nous avions décidé avec Carpenter.

Ci-dessous, de gauche à droite : Greg Nicotero, le N de KNB, sur le tournage avec, au bout de la perche, la fausse tête de Clea Duvall, qui sera plus tard manipulée par ordinateur par les équipes de CostFX / Un figurant prend l'air entre deux prises.

Ci-dessus, de gauche à droite : des techniciens de KNB préparent les têtes miniatures d'aliens pour une séquence onirique / Greg Nicotero maquille un des nombreux Ghosts de Mars.

Vous avez aussi collaboré avec KNB pour des effets spéciaux gores comme ces disques-lames de rasoir qui découpent les colons de façon aussi spectaculaire qu'efficace...
En réalité, les disques et le sang sont réalisés en synthèse 3D, mais le reste de l'effet est entièrement en 2D. Plutôt que de faire une tête des acteurs entièrement en 3D pour quelques images, ce qui aurait été extrêmement onéreux et difficile à réaliser, nous avons opté pour une série de morphings. L'acteur était d'abord filmé en mimant une décapitation. Nous filmions ensuite une prise sans l'acteur, pour avoir l'arrière-plan vierge de toute personne. Et enfin, nous filmions un plan avec une fausse tête qui tombait, en réalité une création de KNB suspendue à une perche. Nous effacions alors numériquement la tête de l'acteur en la remplaçant par l'arrière-plan. Nous manipulions ensuite l'image en 2D, en rajoutant du sang numérique sur les plans, pour parvenir à la fausse tête de KNB. On passe donc d'un plan avec l'acteur, à un plan de mannequin de façon invisible.

Comment avez-vous choisi les compagnies auxquelles vous avez délégué certains pans des effets spéciaux ?
En général, ce sont des gens avec lesquels j'avais déjà eu l'occasion de collaborer. Il y a au moins quarante ou cinquante compagnies différentes à Los Angeles. Mon job consiste à choisir celles qui offrent le meilleur rapport qualité/prix pour tel ou tel effet. L'industrie des effets spéciaux a beaucoup évolué ces dernières années. Il n'y a plus que de très grosses compagnies, ou de toutes petites compagnies. Le juste milieu a presque totalement disparu, puisque même des gens comme Rythm & Hues3/ sont en train de rejoindre le peloton de tête des grosses sociétés. Or, chacune de ces petites sociétés a des aptitudes diverses. Comme en plus les prix des logiciels baissent et comme les expériences s'accumulent, on peut avoir accès à des gens très valables pour des prix très compétitifs. C'est comme ça que l'on économise de l'argent. Et ma méthode fonctionne : je continue à recevoir des coups de fil de personnes qui veulent travailler avec nous. Ces gens-là en ont marre de dépenser trop d'argent à ILM, Digital Domain ou Sony Picture Imageworks. Parce qu'il faut savoir que ces sociétés vous font un devis pour la globalité du projet. Dans l'ensemble des plans truqués, ils réalisent certes des choses très difficiles à faire. Mais en réalité, ils font leur beurre sur des plans extrêmement simples. C'est comme ça qu'ils font tant d'argent. Chez eux, les effets spéciaux basiques coûtent parfois huit ou dix fois leur prix réel !

Que ce soient Bruce Nicholson, Rob Bottin ou Dick Smith, tout le monde parle de John Carpenter comme d'un perfectionniste quasi maladif.
Oui, sur certains points je suis de leur avis. Mais à vrai dire, je l'ai surtout trouvé hyper efficace. Quand nous tournions dans le désert, nous avons dû faire face un paquet de problèmes pendant les six ou sept semaines de prises de vue. C'était très dur, parce que nous tournions toutes les nuits et il pleuvait systématiquement. Je me souviens de ces dizaines de personnes maquillées qui s'asseyaient en attendant que la pluie s'arrête. Et moi j'étais là, au milieu de tout ce bazar, pour préparer les futurs plans truqués. J'étais donc toujours à quémander un peu plus de temps, comme n'importe quel superviseur, pour réunir les infos qui me permettent ensuite de truquer les plans en post-production. Or avec John Carpenter, vous ne pouvez pas tergiverser, il faut être le plus efficace possible. Après une prise, il me demandait si j'avais ce que je voulais, et hop, il passait à la prise suivante. Il ne se couvrait jamais. Ça, c'est assez effrayant !

Et malgré ces difficultés, vous semblez conserver un excellent souvenir de votre travail avec John Carpenter ?
Je crois que son secret, c'est qu'il a très peu d'ego, qu'il est très ouvert aux idées des autres, et qu'il vous abordera toujours avec beaucoup de respect. Il est l'exact opposé de ces réalisateurs qui viennent d'arriver dans le boulot, et qui imposent toujours leurs trucs : ils doivent avoir ci et ça, et il n'y a aucun dialogue possible. Du coup, toute l'équipe les regarde s'exciter, en se demandant quel est ce couillon qui s'énerve devant eux. Alors que chez John Carpenter, vous sentez vraiment l'expérience, la sagesse. Et tout le monde est prêt à travailler très dur pour lui.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

1/Auteurs des maquettes de **Pitch Black**, **Alien IV**, **Men In Black**, **La Fin des temps**. Hunter/Gratzner Industries sont actuellement les meilleurs maquettistes d'Hollywood.
2/Story-board réalisé en image de synthèse
3/De **Babe au Seigneur des anneaux** en passant par **Comme chiens et chats**, Rythm & Hues est effectivement l'une des sociétés les plus prometteuses d'Hollywood.

BATTLE ROYALE
DE KINJI FUKASAKU

VIRGIN KILLERS

ADAPTATION DU ROMAN ÉPONYME, **BATTLE ROYALE** EST UN PROJET DÉMENT QUE MÊME LES CRITÈRES NIPPONS DE DÉVIANCES, AU DEMEURANT PLUTÔT CORSÉS, SONT IMPUISSANTS À CLASSIFIER. FILMANT AVEC ÉLÉGANCE L'EXPLOSION D'UN GIGANTESQUE CHAPELET DE TABOUS, KINJI FUKASAKU AVOUE SANS COMPLEXE ÊTRE FIER DE SON FORFAIT : LE BRÛLOT CINÉMATOGRAPHIQUE LE PLUS VIOLEMMENT CYNIQUE DE CES DERNIÈRES ANNÉES.

Chaque année, une des 43.000 classes de 3ème de l'archipel a la chance d'être désignée pour participer à la loi Battle Royale. Les élèves sélectionnés acquièrent le droit d'être emprisonnés sur une île où ils devront se massacrer jusqu'au dernier. Le nom officiel du jeu est : Loi de réforme de l'éducation pour le nouveau siècle. Il est dirigé et organisé par l'Agence de défense nationale et la Commission de sécurité publique avec le soutien des Forces d'autodéfense. Cette loi a été promulguée pour tenter d'enrayer le déclin du pays, mater l'insoumission des collégiens, former quelques adultes méritant de survivre et servir d'exemple aux autres…

L'écriture du scénario de **Battle Royale** débute au mois de janvier 2000, le casting ayant déjà commencé en octobre 1999. À l'époque, l'objectif de Kenta Fukasaku (producteur, co-scénariste et accessoirement fils de Kinji) est de recruter quarante-deux acteurs parmi 8.000 candidats. Les comédiens élus doivent posséder trois qualités : de la résistance, un joli minois et la volonté nécessaire pour résister à Fukasaku père, un cinéaste charismatique et bien barré ayant consacré son œuvre au « genre », dont il transgressa plusieurs fois les limites. Lorsqu'il dresse le portrait de son géniteur, Kenta Fukasaku décrit avec une tendresse bien aiguisée une Tatie Danielle en plus musclée. *« Le vieux est insatiable. À son âge il ne dort presque plus. Un vrai zombi. Aussi, il force toute l'équipe à travailler jusqu'à des heures indues, car il adore discuter. C'est de la torture. C'est ainsi qu'il m'a convaincu de lui laisser réaliser **Battle Royale**, d'après un livre dont je souhaitais acheter les droits pour le porter moi-même sur grand écran. Au départ, je pensais qu'il n'était pas sérieux. Quand j'ai compris qu'il ne plaisantait pas, j'ai sincèrement cru qu'il était devenu fou. Faire un film montrant quarante-deux collégiens qui s'entre-tuent, franchement, pour un septuagénaire, ce n'est pas raisonnable. On risquait de se moquer de lui. C'est comme lors de la fête que l'on a organisée. Comme nous étions tous bourrés, nous nous jetions dans la piscine à intervalle régulier. Mon père l'a fait aussi. J'avais honte et je me suis dit : « Bah, s'il casse sa pipe ce n'est pas bien grave, le tournage est presque fini ». Travailler avec le vieux n'est pas une sinécure. Je me rappelle certaines séquences d'écriture qui se sont prolongées jusqu'au petit matin dans des restaurants mal famés. Parfois, il se levait, brandissait une cuillère pleine de chantilly et haranguait la foule incrédule : « Je veux que la violence tienne le rôle principal de mon film. L'épilogue doit se dérouler en pleine journée au carrefour de Shibuya. Il s'agira d'une séquence de fusillade au pistolet-mitrailleur opposant les survivants aux membres du gouvernement ». N'importe quoi… Tous les jours, dans la voiture nous menant sur le plateau, nous nous engueulions au sujet du script. Pour se venger, il a inséré une scène où l'un des héros retrouve le cadavre de son père, qui s'est suicidé. Inscrit sur un bout de papier toilette, l'homme lègue à son fils l'héritage suivant : « Courage Shuya ». Après ça, l'équipe me regardait bizarrement, croyant que j'infligeais à mon père de mauvais traitements. C'était plutôt le contraire… Il désirait que les spectateurs perçoivent le film par le biais du regard du prof interprété par Kitano. Moi, je souhaitais que le public adopte le point de vue des étudiants. J'espère que le conflit qui éclata hors champ pour que nous parvenions à un compromis est perceptible à l'écran. »*

Violente, fasciste, extrême... La loi Battle Royale ne fait pas de cadeau !

LE PÉRIL JEUNE

L'humour froid employé par Kenta Fukasaku pour parler de son père est l'exact reflet du film qu'il a cosigné. **Battle Royale** est le fruit d'une symbiose parfaite, bien qu'improbable, entre un mythique metteur en scène de soixante et onze ans (qui a entre autres standardisé les règles du « yakuza-eiga », le film de yakuza) et ses quarante-deux jeunes acteurs. Cocasse paradoxe, le film conte l'histoire d'une tragédie provoquée par les déficits du langage et de la communication. Bien sûr, l'objet de cet article n'est pas de dresser le bilan socio-politique du Japon moderne. Cependant, pour apprécier pleinement les qualités du film de Fukasaku, une mise au point s'impose.

Dans l'archipel, les adultes voient avec effroi une minorité de la jeunesse « péter les plombs ». Le gouvernement a donc récemment abaissé l'âge de la responsabilité légale de seize à quatorze ans. Désemparés, les parents n'ont

Beat Takeshi dans le rôle du professeur Kitano : l'acteur prend un malin plaisir à incarner ce personnage tordu...

Des mises à mort particulières : tous les coups sont permis !

pas protesté, car le nombre de crimes perpétrés par des adolescents/1 ainsi que les délits commis par la gent féminine ont doublé en 1999. Parallèlement, une autre frange de la population, souvent des étudiants, se réfugie dans le mutisme. Stressés, suicidaires, les fils de l'empire du soleil levant s'isolent du monde, interrompant volontairement leur vie sociale. S'inscrivant dans ce contexte précis, voulant rendre compte de ces deux phénomènes complexes, **Battle Royale** montre des meurtriers en puissance devenant de plus en plus violents. Ces adolescents naufragés sont à la fois les victimes et les bourreaux d'un pays cultivant l'hypocrisie jusqu'à l'asphyxie.

Depuis une cinquantaine d'années, le Japon a encaissé d'importantes mutations, portées par un désir de redressement, puis par une expansion dont chacun constatait les bénéfices. Aujourd'hui, la récession a enrayé cette force motrice. L'égoïsme individuel a engendré une compétition darwinienne qui, au moment où l'économie patine, favorise l'accentuation des inégalités et entame la cohésion de la communauté. Comme en atteste impudiquement Fukasaku, le monde des adultes, avec son cortège de scandales et de démissions, n'est plus un modèle pour les adolescents nippons. Les lycéens des deux sexes qui se « prostituent » ne font rien d'autre que participer au cynisme ambiant. Leurs dérives sont l'illustration des contradictions naissant de la dissension entre, d'un côté, le système éducatif fondé sur la concurrence et le sacrifice et, de l'autre, l'omnipotence de l'argent et l'indifférence envers les individus chavirant du navire nippon. Cette situation est exposée dans **Battle Royale** avec une crudité pouvant choquer, mais possédant le talent d'éviter toute confusion. Dans **Starship Troopers**, Paul Verhoeven exhibe des « boy-scouts américains » dont le manque d'éducation et de conviction limite l'horizon au bout du nez. Dans **Battle Royale**, Fukasaku filme des adolescents nippons s'exterminant entre eux car, au Japon, la vie est un concours que seuls les plus forts sont autorisés à réussir (l'existence des minorités silencieuses est une longue suite d'humiliations). Dénonçant l'attentisme criminel de l'État, le cinéaste fustige également l'apathie de toutes les jeunes générations japonaises qui, depuis un demi-siècle, refusent de se révolter. En fait, Fukasaku condamne à mort les enfants de l'archipel pour les contraindre à sortir de leur léthargie. Alors qu'en Orient les vertus cardinales sont l'endurance et la soumission à l'autorité hiérarchique, Fukasaku prône la détermination et l'insurrection.

LA RÈGLE DU JEU

La société japonaise contemporaine est un gigantesque parc d'attraction qui, tel Disneyland, tente désespérément d'empêcher le chaland d'apercevoir les vilains mécanismes tout rouillés qui, en coulisse, permettent à l'édifice de fonctionner. Ironique forcené, Fukasaku a caricaturé la supercherie dans **Battle Royale** en transformant son film en un manège désenchanté qui, à chaque tour, dévoile sous le travestissement d'une métaphore des aberrations gouvernant la vie sociale au Japon. Parfois, le trait est tellement gros que l'on croirait assister à un show télévisé de Takeshi Kitano. Heureuse « coïncidence », puisque le comédien se retrouvait dans **Battle Royale** pour la première fois aux ordres du bon génie qui, en refusant de réaliser **Violent Cop**, métamorphosa l'agitateur public en cinéaste « respectable ». « *Je pensais naïvement que M. Fukasaku travaillait à l'instinct alors qu'il accorde une très grande importance aux détails* », raconte Beat Takeshi. « *J'imaginais qu'il était un spécialiste de la caméra portée et du mouvement épileptique. En fait, il est très précis. Il surveille tout ce qui apparaît dans le cadre. Pour* ***Battle Royale****, il était très sensible à l'alternance entre mouvement et immobilité. Cependant, il souhaite conserver un rythme rapide. D'habitude, je laisse une petite seconde entre les répliques. Quand il s'en est aperçu, M. Fukasaku m'a*

Ando (Kazuo Kiriyama), le plus violent des élèves coincés sur l'île...

Une course contre la montre pour deux amoureux qui veulent s'en sortir.

Les étudiants viennent de prendre connaissance de la situation : bientôt la panique...

demandé d'arrêter de traîner. Il est plus âgé que moi, mais aussi plus dynamique et plus efficace. Son énergie physique est impressionnante. Il bouge tout le temps. Il est perfectionniste alors que moi je me contente souvent d'une seule prise... Je suis persuadé qu'il se drogue ! Autrefois, la violence était un mode de communication. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un châtiment corporel. Quand on frappe quelqu'un, il faut s'attendre à être cogné en retour. C'est ça la violence. La logique est la même pour l'amour. Quand on aime, il faut parfois renoncer à sa propre existence. »

Le paradoxe et l'essence de **Battle Royale** consistent en ceci : la dimension politique est le lieu permanent de référence, elle ne cesse de scintiller sur les mots et les images, tout en demeurant étrangement absente. Quand on veut la saisir, l'appréhender dans une perception forte, elle disparaît, telle une bulle de savon ou un fantôme jamais effrayant car n'ayant plus de place dans notre économie affective. Cette situation est le corollaire de la décision de Fukasaku de conformer l'esthétique de la « real TV » (caméra près des corps, gestion du cadre évoquant l'enfermement) aux réalités du grand écran. Se faisant, il a consciemment pris le risque de réduire l'impact de son récit. Mais, comme en atteste le climax interminable, parodie de toutes les mauvaises Sitcom, son choix lui permet surtout de se moquer de la bêtise des médias (ceux de son pays notamment) et de celle des spectateurs favorisant leur dictature.

Chorégraphie impeccable, **Battle Royale** est un espace balayé par le regard du voyeur. Qu'il en soit mort de rire, scandalisé, gavé de colère, d'admiration, de honte ou de surprise, le spectateur est à ce point rendu prisonnier de l'image par Fukasaku qu'il risque fort d'être incapable de s'en distancier pour effectuer un mouvement critique ou amorcer une réflexion. Dans ce cas, la projection terminée, il aura l'impression d'avoir contemplé une chatoyante poubelle... Il aurait pourtant suffi qu'il en soulève le couvercle pour, tremblant, y reconnaître le reflet de nos propres vies.

Bertrand ROUGIER

1/ Cent dix-sept cas recensés, soit un chiffre alarmant pour les Japonais mais relativement normal en comparaison des statistiques de la plupart des pays industrialisés.

USA. 2001. RÉAL.: KINJI FUKASAKU. SCÉN.: KENTA FUKASAKU, D'APRÈS LE ROMAN DE KOSHUN TAKAMI. DIR. PHOT.: KATSUMI YANAGISHIMA. MUS.: MASAMICHI AMANO. PROD.: AKIO KAMATANI, TETSU KAYAMA, MASUMI OKADA ET MASAO SATO POUR BATTLE ROYALE COMITTEE ET TOEI. INT.: TATSUYA FUJIWARA, AKI MAEDA, TARO YAMAMOTO, MASANOBU ANDO, KOU SHIBASAKI, CHIAKI KURIYAMA... DUR.: 1 H 54. DIST.: SND. SORTIE LE 21 NOVEMBRE 2001.

ENTRETIEN AVEC KINJI FUKASAKU

RÉALISATEUR DE BATTLE ROYALE

À SOIXANTE ET ONZE ANS, KINJI FUKASAKU S'IMPOSE TOUJOURS COMME L'UN DES CINÉASTES LES PLUS VIRULENTS ET LES PLUS INSOUMIS DE L'ARCHIPEL. SE SERVANT DU CINÉMA COMME D'UNE ARME, IL UTILISE LA VIOLENCE POUR VÉHICULER DES IDÉES À LA LIMITE DE LA SUBVERSION ET FILMER LA BEAUTÉ DES CORPS EN MOUVEMENT. UN PROGRAMME POUR LE MOINS ALLÉCHANT...

Quand avez-vous découvert le roman* Battle Royale *?

Battle Royale est à l'origine un livre qui a concouru pour le prix du meilleur roman fantastique nippon. Mais, alors que le roman de Takemi Kôshun était parvenu en final, les membres du jury n'ont pas osé lui décerner la récompense suprême. Ils ont déclaré plus tard que l'œuvre représentait un danger en raison de ses thèses insurrectionnelles et de la violence qu'il véhiculait. Dans le milieu de l'édition, cette affaire a eu énormément d'impact, beaucoup de journaux l'ont relatée. Un livre à

la réputation underground, un scandale, un esprit de révolte... *Battle Royale* commençait à sérieusement m'intéresser. Un soir, mon fils Kenta a ramené l'ouvrage à la maison. Sur le bandeau qui entourait le livre, il était écrit : « *Quarante-deux collégiens s'entre-tuent* ». Cette accroche m'a intrigué. J'ai alors lu *Battle Royale*. Le sujet et la potentialité du matériau m'ont passionné.

Comme le dirait votre fils, à votre âge, tout cela est-il bien sérieux ?

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne jamais écouter Kenta. Il m'a causé beaucoup de soucis avant et pendant le tournage. Il a même été question qu'il réalise le film. Il discutait âprement chaque ligne du scénario que nous avons co-écrit. Il croyait m'avoir à l'usure le garnement, mais j'ai encore la peau dure !

Avez-vous travaillé l'adaptation du roman avec son auteur, Takemi Kôshun ?

Au départ, j'ai approché une société de production cinématographique pour leur proposer d'acheter les droits du livre. Ensuite, j'ai demandé à mon fils, dont le vrai métier est producteur, d'écrire le scénario. Mais comme il faisait n'importe quoi, j'ai décidé de l'aider un peu. J'ai évidemment pensé que l'opinion de Takemi Kôshun nous serait extrêmement précieuse. Et à partir de ce moment-là, il y a eu beaucoup de discussions entre nous trois.

La critique japonaise a reproché à votre film d'exhiber une violence graphique de type « jeu vidéo ». Qu'en pensez-vous ?

Cette réflexion prouve que l'on peut être japonais, journaliste et idiot. **Battle Royale** n'entretient aucun rapport ni avec l'industrie, ni avec les univers développés dans les jeux vidéo. **Battle Royale** met en scène sous forme de métaphore différents aspects d'une société rongée par les inégalités, l'impuissance, la honte et l'injustice. Ce cocktail détonnant engendre des débordements de violence inouïs, mais qui ne sont pas sans rapport avec des événements et des comportements bien réels. Je réalise un long-métrage dont le sujet est la violence. Donc, je filme cette violence. C'est tout. Je ne désire ni effrayer la censure, ni faire plaisir aux « gamers », ni emprunter des références aux mondes virtuels alors que mon récit traite, même si c'est sous forme déguisée, du monde concret.

Dans votre œuvre, vous avez d'ailleurs souvent souligné les aberrations du système politique et social nippon.

Même si dans **Battle Royale** c'est un peu différent, la violence est le thème central de nombreux films que j'ai réalisés. Ce n'est bien sûr pas fortuit, mais au contraire totalement réfléchi et volontaire. J'ai décidé d'être réalisateur en 1945, juste après la Seconde Guerre mondiale. Je suis né en 1930, c'est-à-dire au début du conflit qui a opposé le Japon et la Chine. Depuis ma naissance jusqu'à mon quinzième anniversaire, je n'ai connu que la guerre. J'ai pensé que le cinéma était le lieu idéal pour en souligner les aberrations grâce à l'image et au son. Au moment du retour précaire à la paix, j'ai donc décidé de montrer les contradictions de la société japonaise.

Je crois qu'il existe deux versions du film. C'est à cause de la censure ?

Dès le stade de l'écriture du scénario, il y a toujours eu des négociations sur **Battle Royale**. J'ai défendu certaines scènes contre la production, la censure et même mon propre fils, en montrant qu'elles étaient indispensables par rapport à mes objectifs. Finalement, sur la version que j'ai montée, il n'y a pas eu de scènes censurées.

Pourtant, vous avez éliminé les scènes sur l'enfance de Mitsuko Soma, que sa mère prostitue de force ?

Comme vous l'avez dit, il existe deux versions du film, une longue et une courte. Celle que vous avez vue est la courte. Les explications sur le passé de Mitsuko sont contenues dans la longue. J'ai ôté quelques passages que je jugeais trop explicatifs de la version que vous connaissez. Je suis entièrement satisfait de ce montage.

A-t-il été difficile de tourner des scènes de combats chorégraphiés avec tous ces jeunes acteurs pas forcément expérimentés ?

Aucun des jeunes acteurs n'avait auparavant tourné dans un film d'action. J'ai travaillé six mois avec eux pour leur expliquer ce que je voulais. On a bossé en lisant le scénario, puis en plaçant les comédiens dans des situations physiques inconfortables, par exemple en les faisant tomber ou se cogner contre un mur alors qu'ils devaient continuer à réciter leur texte.

Peut-on dire que chaque ado du film représente en partie ce que vous étiez à quinze ans ?

C'est plus compliqué que ça. Je ne sais pas quelle est la situation en France mais actuellement, au Japon, il y a de plus en plus de jeunes délinquants. Le système éducatif est arrivé au point de rupture et les relations entre adultes et enfants sont vraiment de plus en plus difficiles. Les sacrifices des premiers ne portent pas leurs fruits, l'avenir des salarymen n'est plus assuré en dépit d'une loyauté aveugle envers le système et, du coup, les jeunes générations commencent à refuser de se laisser embrigader. Mon intérêt pour ce problème social ne date pas d'hier. Je n'ai pas fait la guerre, mais quand j'avais quinze, j'allais à l'école tout en travaillant dans une usine d'armement. J'ai donc vécu de près ce qui s'est passé à cette époque et je comprenais déjà profondément les incongruités de notre société. Les jeunes qui sont dans mon film ont eux aussi quinze ans. Même si j'ai vieilli et que l'époque a changé, je désirais communiquer à travers **Battle Royale** la façon dont je vois les hérésies engendrées par la société. Nous en avons d'ailleurs énormément discuté avec mes jeunes acteurs.

Sur un plateau il paraît que vous avez un tic : vous clignez très rapidement des yeux pour visualiser une scène.

Ce n'est pas un tic, mais un truc. Comme le cinéma est un média qui bouge et se capte image par image, j'ai pris l'habitude d'agir ainsi car cela me permet de juger si l'acteur en train de jouer est, oui ou non, dans le bon tempo.

À soixante et onze ans et autant de films, où puisez-vous cette incroyable énergie qui vous permet de toujours passer au long-métrage suivant ?

C'est naturel. Je suis très réceptif à tout ce qui se passe autour de moi, à ce que je vois à la télévision, dans les journaux. Ma vie personnelle me sert de source d'inspiration. Au cours de ma carrière, j'ai toujours parlé du chaos et j'ai aussi projeté dans mes œuvres énormément de souvenirs personnels. Je ne sais pas si c'est suffisant, mais c'est ce que je sais faire, c'est viscéral.

N'avez-vous pas l'impression que votre film et* Starship Troopers *ont beaucoup de points communs ?

Paul Verhoeven est en effet l'un de mes réalisateurs préférés. Son talent est unique, surtout si on le met en perspective à l'intérieur du système hollywoodien. Je crois sincèrement que nous avons la même manière de travailler et, en quelque sorte, de nous battre. J'aime énormément la manière dont Paul Verhoeven réalise des films en les construisant à la manière de contes. **Starship Troopers** est l'un de mes films favoris. Il est vrai que certains thèmes de nos deux œuvres sont semblables. Peut-être faudrait-il que nous nous rencontrions, nous aurions sans doute de passionnantes discussions...

Vous sentez-vous prêt à enchaîner sur une séquelle de* Battle Royale *?

J'ai déjà dit beaucoup de choses dans le premier film. Mais j'ai vraiment envie d'en remettre une couche. Cependant, je ne veux pas que cela se fasse dans de mauvaises conditions. J'attends un scénario finalisé, rien n'est encore concret, la préproduction en est à ses balbutiements.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

« Au Japon, il y a de plus en plus de jeunes délinquants. Le système éducatif est arrivé au point de rupture et les relations entre adultes et enfants sont vraiment de plus en plus difficiles. Les jeunes générations commencent à refuser de se laisser embrigader. »

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven.

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini.

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato.

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker.

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma».

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**vendredi 13**, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire, grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**.

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* : la grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**.

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**.

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files*** / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Eté Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**.

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trou lle»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kaï*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / Dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

IMPACT

1 **Commando** / dossier **Rocky 4** / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la ***Cannon***...

3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 **Jack Burton** / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier **Emmanuelle**...

16 Spécial **Rambo 3** (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** /**Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier ***Amicalement Vôtre***...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD/ciné»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / **Le Grand Tournoi** / **Rock** / **Twister** / **Fargo**.

64 **Mission Impossible** le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 ***X-Files*** / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 ***X-Files*** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / **Spawn** TV...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster . index des n°1 à 79...

81 Dossier ***Buffy*** / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**.

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / ***Les Sopranos*** / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / ***The Practice***...

84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / ***Buffy*** & ***Angel***...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / ***Sydney Fox***...

87 **X-Men** / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / ***X-Files*** / ***Dark Angel*** / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies), à

D.I.P., anciens numéros Mad Movies,
18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 16.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135

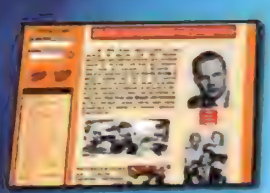
IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90

Pour être informé avant plutôt qu'après...

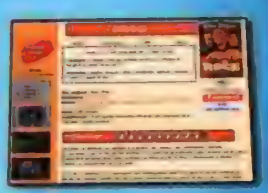
DVDRAMA.COM

Le Premier Quotidien du DVD

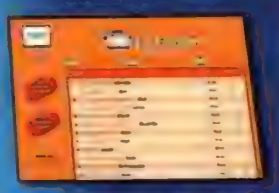
Toute l'actualité du DVD



Des news et previews tous les jours



Plus de 100 tests DVD par mois



Le forum du DVD

Les affaires du DVD tous les bons plans

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD en temps réel

Une équipe de 15 journalistes - 100 nouveaux tests de DVD par mois - Des forums de discussions, d'achats et de ventes - Des concours...

http://www.dvdrama.com

Madgazine

DVD VIDÉO TÉLÉ MUSIQUE LIVRE MANGA JEU VIDÉO

Superman prend son envol en DVD !

sommaire

#56 DVD zone 2
Superman revient dans une édition à la hauteur de ses exploits pendant que les impressionnants DVD de **La Menace fantôme** et **Hannibal** tentent de réhausser la valeur des films. Et aussi : *Les Simpsons* asticotent nos zygomatiques ; Kitano manipule nos glandes lacrymales ; **Sexy Beast** joue avec nos nerfs ; Jim Sheridan nous remue les tripes ; Howard Hawks régale nos pupilles.

#61 DVD zone 1
Le meilleur de deux genres en un film (**Heathers**) et en une série (*Hammer House of Horror*).

#62 DVD inédits
L'inventaire habituel des inédits : du gore qui tache, du kitsch qui éblouit, de l'ennuyeux qui endort... Reste **Heaven**, un petit coin de paradis.

#66 TÉLÉ MANIAC
Une famille de croque-morts pleine de vie (*Six Feet Under*), et une rentrée américaine pleine de mutants (*Mutant X*, *Smallville*...).

#68 ANIMÉ NATION
Pour se préparer au choc **Avalon**, rien ne vaut la découverte de **Blood the Last Vampire**, un anime somptueux produit par Mamoru Oshii.

#70 PLAY MAD
Au programme : Mars plus rouge que jamais avec **Red Faction** et un chambara délirant du nom de **7 Blades**.

#72 MÉLOMAD
John Carpenter s'associe avec Anthrax pour la BO très « heavy » de **Ghosts of Mars**.

#73 SANG D'ENCRE
Pourquoi Brian Aldiss, Nicolas d'Estiennes d'Orves et Steven Spielberg vont envahir les rayons de votre bibliothèque.

Superman 1 & 2

SUPERMAN REVIENT DANS UNE SPECTACULAIRE ÉDITION À DOUBLE TRANCHANT QUI OFFRE UN REGARD ACIDULÉ POUVANT TERNIR QUELQUE PEU LE SOUVENIR LAISSÉ PAR LE FILM. UNE MANIÈRE DE PROUVER QUE L'ŒUVRE DE RICHARD DONNER S'ADRESSE TOUJOURS AUX ENFANTS QUI ONT GRANDI EN LE REGARDANT EN BOUCLE...

Pour la génération qui a découvert enchantée le **Superman** de Richard Donner durant son enfance, la vision de ce DVD risque de s'imposer comme un dur retour à la réalité. Sous un packaging d'allure discrète (l'éditeur ne semble cependant pas avoir compris que les acheteurs potentiels ont dépassé la puberté. Pour preuve: le sticker indiquant la mention Super-DVD/Super-bonus) se cache en fait une édition phénoménale en DVD-18 (double couche/double face) qui présente d'un côté le film dans la version toujours désirée par son réalisateur, et de l'autre une masse d'images d'archives et un splendide documentaire dévoilant la torture subie par Donner pour réaliser son rêve d'enfance. Remasterisation oblige, le costume de Supes a retrouvé son bleu d'origine, et ce director's cut le rend plus invincible que jamais, notamment dans une séquence rajoutée où ce dernier traverse l'antre du machiavélique Lex Luthor sous un feu nourri, et ce sans même sourciller (photo 1)! Aujourd'hui encore, il est impressionnant de constater à quel point Donner a traité son sujet avec un sérieux inébranlable. De la genèse du personnage, à sa première apparition publique avec le sauvetage d'un hélicoptère en plein Metropolis (photo 2), de son amour pour Lois Lane à l'un des plans les plus évocateurs de l'imagerie comics au cinéma, Richard Donner ne lâche pas prise. Le succès du film ne peut que lui être imputé, ainsi qu'à Tom Mankiewicz, son scénariste officieux. Sans son parti pris réaliste (voir parfois sombre), d'autres heureuses transpositions papier/celluloïd auraient-elles vu le jour? La question reste en suspens, mais le spectacle est un émerveillement total. « *Vous croirez qu'un homme puisse voler* » promettait l'accroche publicitaire qui continue, encore aujourd'hui, de dire vrai. Petite maldonne: la vf a été refaite (scènes supplémentaires obligent), et ceux qui désirent replonger dans un trip d'enfance nostalgique risquent de bien faire la gueule.

À ceux-là, nous conseillerons donc de ne pas retourner le disque. Le documentaire sur le développement du film y ouvre les festivités. Présenté par Marc McClure, l'interprète de Jimmy Olsen dans le film, ce documentaire est découpé en trois parties. La première évoque les problèmes d'adaptation. Les producteurs Alexander et Ilya Saldkind, prenant le concept par le mauvais bout, avaient ainsi décidé de s'offrir des noms avant même de penser à la bonne marche du projet. C'est le scénariste/romancier Mario Puzo (**Le Parrain**) qui a mis en œuvre un script suffisamment riche pour monter deux films jumeaux tournés dans le même temps. Cette tentative périlleuse est donc lancée, mais uniquement lorsque Marlon Brando accepte d'incarner Jor-El, le père de Superman, contre la somme record de 3,7 millions de dollars pour deux semaines de tournage. Les imposantes réécritures de scénario assurées par Robert Benton, David et Leslie Newman n'engendrent pourtant qu'un script campy que le candidat à la réalisation, Richard Donner, rejette en bloc. Reprenant le poste attribué à Guy Hamilton qui, pour des raisons fiscales, ne peut assurer le tournage en Angleterre, Donner amène Tom Mankiewicz sur le projet et le pousse à revoir le concept à la hausse, l'engageant dans la pente heureuse du romantisme et de l'americana. Le premier choc de cette édition est perçu lorsque l'interprète de Superman himself s'exprime sur son travail. Paralysé par un accident de cheval survenu en 1995, Christopher Reeve parle aussi de son handicap. L'opposition images du film/propos recueillis laisse un goût amer. Celui qui a fait rêver des millions de gosses à travers le monde est aujourd'hui condamné à rester cloué dans un fauteuil roulant. Sale coup du destin...

Les deuxième et troisième parties du documentaire concernent le tournage et les effets spéciaux. Rendu responsable par les producteurs du dépassement financier et du retard pris sur le tournage (alors qu'on ne lui a dressé ni budget, ni planning), Donner tourne les deux parties du film dans le désordre pendant un an, avant de s'octroyer une autre année pour faire des essais sur les effets de vol. Après moult méthodes insatisfaisantes, la solution est trouvée mais Donner sera débouté de la séquelle lors de la sortie du premier volet. Le docile Richard Lester prendra le relais et retournera 70 % du film, sans Marlon Brando ni Gene Hackman cependant qui refusent de revenir par solidarité pour leur réalisateur. Un bout d'essai pour le rôle de Lois Lane (photo 3) laisse même entrevoir ce qu'aurait dû être le **Superman 2** de Donner: Lois tire à blanc sur Clark Kent pour le forcer à dévoiler sa double identité. Cette scène écrite par Mankiewicz évoque un autre problème trouble, puisque le scénariste se voit refuser le crédit mérité pour la mention plus vague de consultant créatif. Bref, une telle production aux proportions épiques et douloureuses n'augurait rien de bon, et pourtant le film reste magique et réussi. Faut-il alors croire que le DVD permettra aux spectateurs de réaliser que **Superman** est également un conte adulte? C'est probablement l'effet souhaité par les concepteurs de cette édition et autant dire qu'ils ont réussi leur coup. Superman lives!

S.M.

ÉDITEUR: WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 1.0 (VO ET VF) POUR **SUPERMAN 2**. SUPPLÉMENTS POUR **SUPERMAN** (VOST): COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - VERSION LONGUE - SCÈNES COUPÉES - MUSIQUE ISOLÉE - 3 DOCUMENTAIRES - SCREEN TESTS - FILMOGRAPHIES - BANDE-ANNONCE ET TV SPOT - BONUS MUSICAUX. SUPPLÉMENTS POUR **SUPERMAN 2**: BANDE-ANNONCE.

Photo 1 : Supes à la cool malgré les attaques de Lex Luthor.

Photo 2 : Une première apparition remarquée...

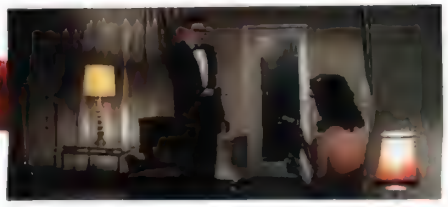


*Photo 3 : Un bout d'essai pour **Superman** 2.*

Au nom du père + The boxer

Sortie simultanée et retardataire pour ces deux films réalisés par Jim Sheridan, le seul cinéaste hollywoodien (de souche irlandaise par ailleurs) capable de traiter des conflits irlandais, sujet dense et épineux, sans faire pouffer le public (qui se souvient encore d'**Ennemis rapprochés**?). Que ce soit au travers des tares d'un système judiciaire corrompu, ou via la rédemption d'un ancien combattant de l'IRA, Sheridan parvient à livrer des longs métrages justes, poignants et évocateurs. Si **Au nom du père** ne bénéficie d'aucun supplément majeur, malgré son statut d'œuvre forte (Ours d'or à Berlin), **The Boxer** (un bide sans appel) reprend la totalité de l'édition zone 1, vieille de plus de trois ans. Le film étant parfaitement maîtrisé et Jim Sheridan apparaissant, dans son commentaire audio, plus sage que ses œuvres, rien ne transparaît franchement sur l'énorme difficulté de monter des projets aussi audacieux dans le lisse climat hollywoodien des années quatre-vingt-dix. Même le documentaire se paye une facture de making-of classique aux propos limites promo. Sans compter les malheureux petits problèmes de compression qui touchent les deux produits. À n'en pas douter, ces deux films méritent meilleur traitement...

S.M.

ÉDITEUR: UNIVERSAL. TRANSFERT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): FILMOGRAPHIES - NOTES DE PRODUCTION (POUR **AU NOM DU PÈRE**)/ DEUX COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - FIN ALTERNATIVE - MAKING-OF (POUR **THE BOXER**).

Coffret Simpsons saison 1

Photo 1 : Des Simpsons mal dégrossis...

Comment expliquer le succès prolongé des ***Simpsons***, la plus célèbre des familles cathodiques américaines? Sitcom animée bien plus intelligente et cinématographique que la moyenne, cette création de Matt Groening (un saint homme) se passe de rires enregistrés, fonctionne sur les meilleurs principes rythmiques de la comédie hollywoodienne et n'hésite jamais à recourir à la parodie pour appuyer son propos ou tout simplement offrir un gag efficace. Cassant le moule du cartoon imposé par ***Les Pierrafeu***, une série vieille de vingt ans à l'époque, la première saison des ***Simpsons*** posait déjà solidement les bases d'un univers qui perdure depuis maintenant douze ans. Et ce n'est pas près de s'arrêter, puisque l'on annonce enfin une adaptation en long-métrage (toujours animé). Quoi qu'il en soit, la Fox a eu la bonne idée d'introduire sa série sur le marché du DVD en respectant l'ordre de diffusion. Pas de best-of, pas de boxon dans les parutions, c'est l'intégrale de cette première saison qui nous est offerte aujourd'hui dans un coffret indispensable au moindre fan de base (a.k.a nous!). Treize épisodes donc, répartis sur trois disques, dont la plupart sont devenus des classiques (les épisodes, pas les disques!). On retiendra surtout **Simpsonothérapie** (et sa fameuse séance d'électrochocs), **Terreur à la récré** (Bart refait **Full Metal Jacket** avec les autres garnements de son école), **Marge perd la boule** (Marge apprend le bowling et tombe dans les bras d'un séducteur), **Ste Lisa Blues** (Lisa cherche une réponse à ses questions existentielles via la musique), **Une Soirée d'enfer** (la baby-sitter des enfants est une dangereuse psychopathe), **L'Espion qui venait de chez moi** (Bart part en voyage scolaire en France, chez les César et Ugolin de **Jean de Florette**!). Comme si cela ne suffisait pas déjà à notre bonheur, chaque épisode est agrémenté d'un commentaire audio et le troisième disque regorge de suppléments. L'un des plus intéressants reste la toute première apparition de la famille durant les pauses du Tracey Ullman Show (photo 1). Malgré le trait grossier et l'humour pataud, les ***Simpsons*** auront suffisamment fait impression pour mériter leur propre série quatre ans plus tard. Autre supplément frugal mais essentiel, la conception artistique présente la multitude de phases par lesquelles sont passés les dessinateurs pour élaborer les personnages récurrents. Enfin, une featurette retrace une mini historique des débuts de la série et du travail effectué par Matt Groening et le producteur James L. Brooks jusqu'aux retombées publiques et la récupération de Bart durant les slogans pro et anti-guerre du golfe! Arrivé à ce niveau, le succès des ***Simpsons*** ne s'explique plus, il se savoure avec ce coffret unique dont le seul défaut mineur serait une compression légèrement floue. On attend la suite avec impatience!

S.M.

ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): COMMENTAIRE AUDIO - BÊTISIER - ANIMATION PAR ORDINATEUR - EXTRAITS INTERNATIONAUX - CONCEPTION ARTISTIQUE - PREMIER ÉPISODE - SCRIPTS.

NEWS

● **Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain** a fait l'objet d'une belle édition spéciale en double DVD avec un commentaire audio de Jean-Pierre Jeunet, des bêtisiers, des séquences coupées et le court-métrage **Foutaises** dans lequel le réalisateur a puisé pas mal d'idées pour son film. Il serait fort de se priver, puisque c'est lui qui l'a réalisé! Sortie le 19 décembre pour l'édition packaging spécial grands-mères (avec affiche dédicacée et CD en prime) et le 9 janvier pour l'édition simple contenant tout de même les suppléments précités.

● Gaumont Columbia sortait au DTS et passait pour l'un des seuls éditeurs à le supporter pour diverses raisons, à savoir **Desperado**, **Bienvenue à Gattaca**, **Godzilla**, **Le Cinquième élément** et **Johnny Mnemonic**. Aucun supplément inédit pour ces versions qui atterriront dans les bacs le 22 janvier 2002. C'est la vitesse qui vous fait vomir?

● Ça sent mauvais et ça se voit dans le prochain numéro: la collection **Dr Delire** est parmi nous avec **The Killer** (avec le version longue disponible), **Zu, les guerriers de la montagne magique** (commentaire des meilleures séquences par Tsui Hark himself), **Black Mask** (avec des interviews de Jacques Gamblin et **Le Chinois se déchaîne** (avec pas grand chose, mais c'est déjà bien). À tous les coups, vous allez acheter tout ça sans savoir pourquoi!

● Ah, ah! **Les Nerfs à vif** de Martin Scorsese sont entre dans une belle période bien pleine comme un œuf. Du coup, son ancien agent Jack Lee Thompson en profite pour prendre l'air aussi. Mais ne vous inquiétez pas, Gaumont Columbia nous réservent d'autres surprises, puisque le petit Delire ne souffle qu'il faut absolument signaler la sortie en collector au même moment (mais ensemble) des **Quatre filles du Dr March**. Ça y est, tout est dit, qui ne bouge plus qui meurt, il n'existera le Soupo.

● Comme l'FBI n'est plus là pour faire passer le message, on a fait passer la sortie chez Sony Music de **La Pêche au gros - destinations sauvages** en deux volumes parus début septembre. Oui, le mal est réparé.

Star wars épisode 1 : la menace fantôme

Il est impressionnant de constater à quel point George Lucas se moque de son public. Alors que ce dernier désire ardemment une trilogie originale en DVD, il leur lance en pâture un petit **Épisode 1**. La baffe ultime pour quiconque accepte de redescendre sur terre. Néanmoins remplie à foison, cette édition de « *La plus grosse déception de tous les temps* » (dixit ma petite sœur) ne propose en tout et pour tout que deux vrais morceaux de choix : le documentaire sur la réalisation du film (intitulé « Le commencement ») et une poignée de scènes coupées que Lucas a décidé de fignoler en termes d'effets spéciaux pour en réintégrer quelques-unes dans le film (il est heureux de constater qu'il n'a pas organisé une sortie ciné pour l'occasion). Bien que le documentaire ne nous apprenne rien que nous ne sachions déjà, on constatera qu'Ewan McGregor s'est effectivement bien ennuyé sur le plateau du film, que le cinéaste n'en démord pas et considère Jar-Jar comme étant « *Le cœur du film* », ou enfin que certains des bambins qui ont auditionné pour le rôle d'Anakin jouaient bien plus mal que le petit Jake Lloyd. Ceci dit, le point d'orgue de ce documentaire reste la vidéo des premiers tests de Jar-Jar sous forme de marionnette (photo 1) à la Flat-Eric de la pub Levi's. Un grand moment de rigolade, bien que l'on se demande si le personnage n'aurait pas mieux fonctionné de la sorte. La star des scènes du film, la Pod Race, a droit à un traitement de faveur sur cette édition puisqu'elle est diffusée dans son intégralité. De la présentation des participants aux sales tours du bidulchuet Sebulba (photo 2), en passant par les ennuis mécaniques du petit Anakin, elle reste égale à elle-même mais ne sauve pas le film de la médiocrité. Le reste des séquences ajoutées s'avère aussi futile, que ce soit celle de la chute d'eau (où nos héros risquent la noyade) ou encore celle où Anakin se bagarre avec Greedo enfant (avec clin d'œil sur la première trilogie à l'appui). Allez, pour vous consoler, on vous passe la photo 3, avec un Jar-Jar acclamé par une foule en délire. Comme quoi tout ca, c'est vraiment que du cinéma !

S.M.

Photo 1 : Test de Jar-Jar (rires)

Photo 2 : Le lance-flammes de Sebulba

Photo 3 : Jar-Jar remercie son public en synthèse.

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - DOCUMENTAIRE SUR LES SCÈNES INÉDITES - DOUZE DOCUMENTS INTERNET - CINQ FEATURETTES GÉNÉRALES - ANIMATIONS ET GALERIES PHOTOS - BANDES-ANNONCES ET TV SPOTS - CLIP MUSICAL.

Interview John Shenk
(réalisateur du documentaire **Le Commencement**)

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?
Je suis un réalisateur de documentaire et ma société est basée à San Francisco. Nous travaillons notamment pour la télévision. Je suis arrivé sur le projet à la fin 1996. George Lucas voulait alors créer une librairie de documents vidéo sur le processus de réalisation d'**Épisode I**. Très vite, mon équipe et moi avons commencé à tout filmer.

Condenser des mois entiers de travail en une heure de documentaire nécessite des choix drastiques. Lucasfilm a-t-il exercé une forme de censure sur votre travail ?
Tout d'abord, Lucas pensait qu'il serait possible d'utiliser le matériel tourné dans un but purement éducatif ou promotionnel. Ce n'est qu'avec l'avènement du DVD, qui n'en était qu'à ses balbutiements lors du tournage d'**Épisode I**, que nous avons décidé de faire ce documentaire. Rien n'était planifié d'avance. En ce qui concerne la censure, j'ai eu le droit de filmer ce que je voulais. J'avais accès à tous les plateaux. En tant que documentaliste, je recherche surtout les émotions humaines, subtiles. Des séquences comme celle où Ewan McGregor explose de joie lorsqu'il apprend sa participation au film me plaisent beaucoup par exemple. Lucasfilm a bien évidemment gardé le final cut mais il n'y a pas eu de censure à proprement parler puisqu'il n'y a jamais eu d'engueulades sur le plateau ou d'autres choses de la sorte.

Dans votre film, George Lucas répète sans cesse que Jar Jar est le cœur du film. Il y croit vraiment ?
Humm... Je ne peux pas me mettre à la place de George mais il me semble qu'il avait besoin de tirer la saga vers de nouveaux horizons, et il avait donc besoin d'un personnage comique, proche du slapstick, car il n'y en a pas du tout dans les épisodes précédents. Il pensait que les enfants adoreraient cette approche et il est, d'après ce que j'ai cru comprendre, très satisfait du résultat. Mais je ne peux pas vous dire à quel point il considère Jar Jar comme un élément essentiel du film.

Et après tout ce temps passé sur le tournage, avez-vous aimé* La Menace fantôme *?
Oh oui ! J'ai découvert le film dans un montage non terminé et je dois dire que j'ai été impressionné par l'intégration des effets spéciaux. Pour moi, c'est de la peinture digitale et j'ai trouvé ça très beau.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

Sexy beast

Dans **Sexy Beast**, on en apprend de bien bonnes sur le grand banditisme londonien: le cador des coffres-forts est un psychopathe urinant sur les tapis de bain et arborant le masque de Ben **Gandhi** Kingsley, le commanditaire élabore ses plans au cours de partouzes où il se fait prendre le derrière par de riches banquiers, et un homme-lapin armé de uzzis (voir photo) vient hanter les rêves d'un voleur retraité se faisant griller les burnes sous le soleil espagnol… Le premier film du talentueux clippeur Jonathan Glazer (pour Massive Attack et Radiohead notamment) aurait pu s'inscrire dans la lignée des polars post-**Reservoir Dogs** et des produits sous-tarantinesques polluant le genre depuis dix ans. Heureusement, il n'en est rien. Financé par la chaîne britannique Channel Four, écrit par deux anonymes qui ne devraient pas le rester longtemps (Louis Mellis et Favid Scinto), **Sexy Beast** a par contre tout du polar post-**Jackie Brown**, lorsque Tarantino abandonna la surenchère « pulp » pour un peu plus de sentiments. Avec sa violence contenue et sa tension sexuelle émanant de chaque scène, **Sexy Beast** se termine évidemment dans un bain de sang, mais le film ne fait pas l'économie d'une déclaration d'amour: celle d'un bad guy à une ancienne conquête, mais celle aussi d'un cinéaste à un genre qui en a bien besoin.

V.G.

Le terrifiant lapin chasseur de Sexy Beast.

ÉDITEUR: STUDIO CANAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST): MAKING OF - SCÈNES CENSURÉES - FILMOGRAPHIES - BANDES-ANNONCES.

Collection Hitchcock

On le sait, Hitchcock est probablement le cinéaste le plus disséqué de toute l'histoire du cinéma. Si des perles cinématographiques comme **Les Oiseaux** et **Pas de printemps pour Marnie** n'ont pas subi le même traitement d'analyse chirurgicale que **Vertigo** ou **Psychose**, elles demeurent cependant des pièces maîtresses de l'œuvre de Hitch. Et à l'heure où un mini-débat sur l'utilisation de l'outil DVD fait des siennes dans les écoles de cinéma du monde entier, il est désormais possible de revenir à loisir sur ces titres pour en tirer ses propres conclusions, ou même les redécouvrir sous un œil nouveau. Ainsi, l'édition des **Oiseaux** propose les story-boards des séquences abandonnées ou de la fin alternative, comme une ultime manière d'abandonner la pseudo-symbolique perpétrée parfois à tort et à travers pour se concentrer sur les cadres et le découpage, terrain de jeu le plus couru du cinéaste. Aussi, une question simple brûle les lèvres des cinéphiles: pourquoi les éditions zone 2 de ces titres sont-elles recadrées en PAN & SCAN, alors qu'il existe des copies au format (et en anamorphique qui plus est) chez nos amis d'outre-atlantique? Franchement, y'a de quoi se mettre en boule! On espère que l'éditeur va songer à rectifier le tir… On est dans le pays de la cinéphilie oui ou merde?

S.M.

ÉDITEUR: UNIVERSAL. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS: MAKING OF - GALERIE DE PHOTOS (POUR **MARNIE**) - ESSAIS DE TIPPI HEDREN - STORY-BOARDS DES SCÈNES SUPPRIMÉES ET DE LA FIN ALTERNATIVE (POUR **LES OISEAUX**).

dvd rapido...

THE WATCHER

Le pire de la production hollywoodienne dans un transfert 16/9-DTS de toute beauté! **The Watcher** est un délire prétentieux, élevé par un clippeur qui se prend pour Stanley Kubrick, rien de moins. Les amateurs du réalisateur barbu en seront pour leurs frais avec ce polar qui réunit Keanu Reeves avec son double menton des beaux jours et James Spader, respectivement dans le rôle d'un serial killer et du policier qui le traque sans relâche. Bien mou, bien gras et surtout bien débile. **The Watcher** ne plaira pas aux détracteurs de Kubrick non plus. Et dire que pendant ce temps-là, c'est l'hilarant **Battlefield Earth** qui se ramasse l'Oscar du plus mauvais film de l'année. Y'a des balles qui se perdent! (TF1 Video)

L'OMBRE DU VAMPIRE

L'Ombre du vampire est un film incroyable! En une petite heure trente, le réalisateur E. Elias Merhige tente de nous faire croire que le cinéaste Friedrich Wilhelm Murnau (**Nosferatu** et **L'Aurore**, on le rappelle) ne planifiait pas ses tournages, que l'acteur Max Shreck n'était autre qu'un vrai vampire et que leur collaboration a laissé un bon nombre de cadavres sur le plateau! Donc, si on résume bien, **Nosferatu** ne serait qu'un petit film d'horreur bas du front issu de l'imagination d'un incapable (dont la réputation de perfectionniste, au passage, renvoie Kubrick cueillir des cerises!) qui a transformé son œuvre en snuff movie. N'importe quoi! À noter qu'aucun des suppléments annoncés sur la jaquette ne figure sur le pressage. Bref, un film qui fonctionne comme l'exact opposé d'**Ed Wood**, à savoir le regard d'un nain sur le travail d'un géant. (Studio Canal)

AMOURS CHIENNES

Trois histoires poignantes s'entremêlent lors d'un accident de voiture dans le Mexico contemporain et il n'en faut pas plus au réalisateur local Alejandro Gonzalez Inarritu pour dresser les grandes lignes d'un manifeste urbain implacable. C'est donc au travers de cet urbanisme bien réel que se tisse la toile de la fiction de genre: névroses insaisissables, gangs de rues, combats de chiens, braquages foireux, vengeance froide mais aussi, comme l'indique le titre, une multitude d'histoires d'amour violentes. Le DVD restitue à merveille le parti pris filmique faussement neutre et gratifie le film d'un making-of pas franchement évocateur. Une belle occasion de (re) découvrir cette petite perle loin du mini délire critique à côté de la plaque qui l'a accompagné lors de sa sortie en salles. (Studio Canal)

COUPS POUR COUPS

Jean-Claude Van Damme traque une salete de serial-killer increvable jusque dans la prison sacrément folklo (toute bleue ou toute rouge, selon le bon vouloir d'un chef op amoureux des gloireuses eighties) où il l'a envoyé à coups de grand écart tatanesque. Autant dire que ce petit salopiot répondant au doux nom de Marchand de sable, en montre de toutes les couleurs à notre Replicant préféré, et ce jusque dans un sous-texte homo qui nous pousse à vous conseiller de ne pas contondre cette édition (franchement pas top ceci dit) avec son remake porno-gay: **Couilles pour couilles** (titre véridique, sinon c'est pas drôle). Une bande-annonce et un 16/9 parkinsonien ne sauvent pas la mise. (MGM)

LA DERNIÈRE MARCHE

Il existe bien une réflexion sur la peine de mort dans **La Dernière marche**, second film réalisé par l'acteur Tim Robbins. Mais l'essentiel de sa réussite tient dans sa propension à nous tirer des larmes non teintes sans trop jouer sur la fibre bondieusarde du livre de Sœur Helen Prejean. Heureusement que le commentaire audio (non sous-titré) du réalisateur ne s'attarde pas sur les formidables performances de Sean Penn et Susan Sarandon pour nous expliquer ce tour de force magistral. En prime, le DVD offre une bien belle copie pour un bien beau film. Achat indispensable! (MGM)

COLORS

Dans l'Amérique bien yuppie des années quatre-vingt, **Colors** a fait l'effet d'une bombe. Gros pied de nez aux buddy-movies triomphants de l'époque (*Miami Vice* et la série des **Arme Fatale**) le film n'aurait certainement pas été le même s'il n'avait pas été réalisé par Dennis Hopper. Malheureusement, comme toutes les œuvres majeures de ce dernier (**Easy Rider**), **Colors** ne résiste pas à l'épreuve du temps et passe plus aujourd'hui pour un petit polar urbain marqué par son époque que pour un brûlot social engagé. Quoi qu'il en soit, le film reste parfaitement visible aujourd'hui et témoigne du premier soubresaut d'une vague de gang-movies qui va frapper le cinéma des années quatre-vingt-dix. (MGM)

Hannibal

Un mauvais film engendre-t-il automatiquement une mauvaise édition ? Avouons que la question s'est bel et bien posée à l'annonce du contenu de cette édition spéciale d'**Hannibal**. Dans sa pressante envie de choquer le bourgeois, Ridley Scott foire lamentablement chacune de ses tentatives malsaines en appuyant bien fort de ses doigts gras sur le bouton « shocker » de sa machine à effets. N'empêche que la démocratisation du DVD a permis à une équipe performante de travailler bien en amont, à même le tournage, sur la conception de cette spectaculaire édition. Il est ainsi fascinant de constater l'impressionnant travail mis en place sur le film, surtout compte tenu du résultat à l'écran. Les deux meilleurs exemples en sont le long making of et l'analyse des séquences en multi-angle. Dans le premier, les intentions émises par Ridley Scott ne se répercutent pas dans le film (l'effet est plus probant à l'écoute de son commentaire audio) tandis que dans le second, le spectateur constatera la mise en place précise (notamment en termes d'espace) du gunfight via quatre caméras qui fourniront les prises de vue hâchées par un montage bordelo-épileptique. À quand une analyse de la sorte dans un DVD PM ? De la demi-heure (mon dieu !) de scènes coupées et commentées, on retiendra deux séquences en particulier, clairement symptomatiques de la chose. Tout d'abord la visite de Clarice dans l'ancien hôpital désaffecté où était enfermé Lecter dans **Le Silence des agneaux**. Son éclairage post-**Seven** et le fait qu'un décor majeur du premier film n'existe plus (photo 1), démontrent bien que la dynamique propre à Jonathan Demme a été abandonnée. L'autre séquence voit Lecter en marcel (!), lécher le volant de la voiture de Clarice d'un coup de langue évocateur (photo 2). On vous laisse deviner la symbolique. Ah la, la, la ! Sacré Ridley va…

S.M.

ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - ANALYSE DE SÉQUENCES EN MULTI-ANGLE - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - FIN ALTERNATIVE - PHOTOS ET AFFICHES - BANDES-ANNONCES ET TV SPOTS.

Hannibal *: Clarice dans l'antre de la bête.*

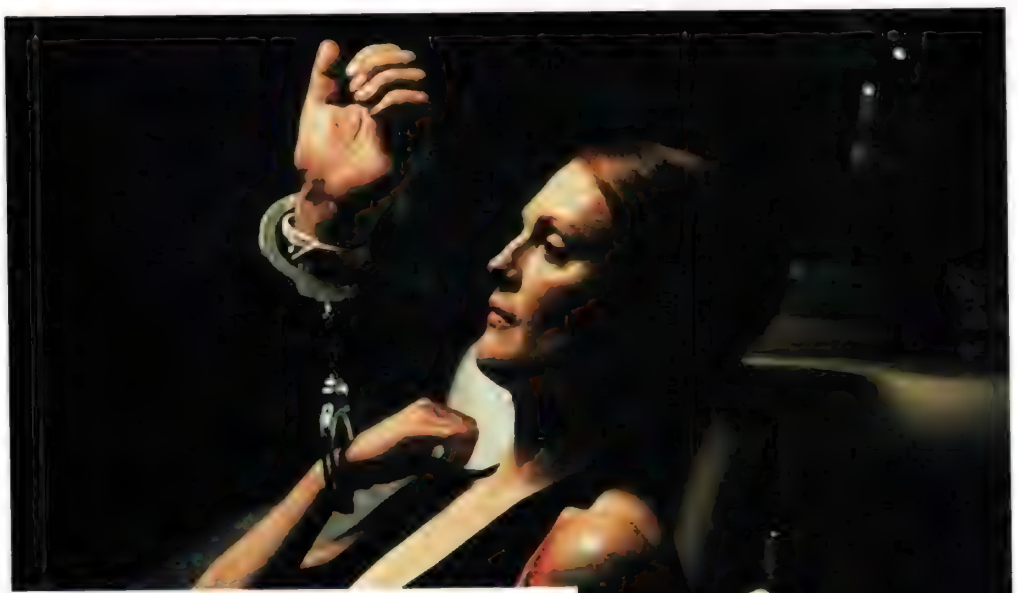


Photo 1 : Ambiance à la ***Seven****...*

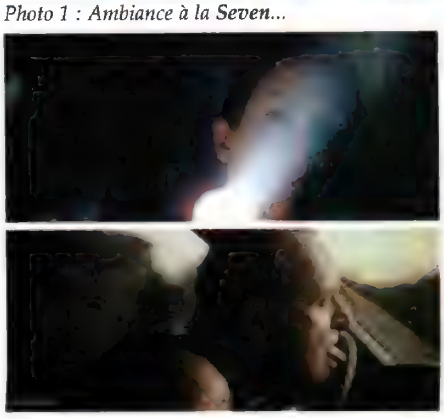


Photo 2 : Hannibal fou du volant !

Aniki mon frère

La jaquette met en avant une citation de Takeshi Kitano sacrément évocatrice : « *Je veux que les scènes violentes fassent vraiment mal* ». Derrière cet argument promo imparable, se cache non pas le véritable intérêt du film, mais plutôt son cœur, sa raison d'être. Reprenant à nouveau son habituel personnage de yakuza borderline, Kitano dresse le portrait d'un homme qui s'exile aux États-Unis pour orchestrer sa mort lente et inévitable. Dans un pur élan suicidaire (constante obsession du réalisateur), ce yakuza provoquera de multiples gangs et entraînera son équipe dans une guerre sans merci. La violence dans **Aniki mon frère** n'est donc pas qu'une coquetterie de cinéaste provocateur, mais également le mode d'expression le plus efficace du principal protagoniste. Ce cas de figure est tellement important pour le cinéaste qu'il est d'ailleurs le seul à aborder le sujet dans le making of et les interviews que propose cette édition. Les autres membres de l'équipe (notamment le producteur Jeremy Thomas) évoquent surtout le fait de faire travailler Kitano aux États-Unis en lui assurant le final cut. Détail amusant, la bande promo US s'attarde plus sur les gunfights en tentant de faire passer Aniki pour un simple actioner. Transfert lumineux et sans défauts.

S.M.

ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - BANDE-PROMO US - INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES.

Rio bravo

Un bar, un pilier, un tableau, des cornes de taureau et trois silhouettes. Il n'en faut pas plus au père Hawkes pour nous imposer, en moins de quarante secondes de film, des caractères, des interactions et des icônes immortelles. Concrètement, chaque vision de ce classique parmi les classiques nous rappelle les raisons pour lesquelles Carpenter est un tel Dieu à nos yeux, l'un des seuls à perpétuer cette foi absolue dans l'objet filmique et dans ses capacités à produire du mythe brut, sans complaisance, frime ou faux-semblant. On a tellement écrit sur **Rio Bravo** qu'on imaginait le film poussiéreux et institutionnalisé. Cette copie étonnamment claire, qui replace les caches de la version salle, vient nous expliciter indirectement les dires de Big Daddy John quand il clame fièrement : « *Je fais des films pour le long terme* ». **Ghosts of Mars** aura-t-il la même classe dans 40 ans ?

R.D.

ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE.

NEWS

Hammer house of horror

Si la Hammer a cessé de faire des films d'horreur en 1976 après le désastreux **Une fille pour le diable**, elle ne disparaît pas pour autant. En 1980, elle se tourne alors vers la télévision pour ***Hammer House of Horror***, une série brassant les thèmes qui lui sont chers : sorcellerie, vaudou, cannibalisme, maison hantée, loups-garous et satanisme. En fait, ***Hammer House of Horror*** est la deuxième véritable incursion de la firme british dans le monde de la série télé, après ***Journey to the Unknown***, une coproduction américaine datant de la fin des années 60. C'est l'intégralité de la série qui est contenue dans cet hideux box vert, soit quatre DVD contenant les treize segments de l'anthologie. Si ces épisodes sont hélas d'un intérêt très inégal, allant du mauvais plagiat de ***Twilight Zone*** à des sommets de cruauté encore inexplorés par la firme, la série tire sa plus grande force de son désir profond de ne pas brader son héritage cinématographique sur l'autel du « prime time » et d'utiliser au mieux les cinquante-deux minutes imposées pour instaurer une véritable ambiance de film d'épouvante. Il est vite évident que l'angle abordé est celui choisi par la Hammer depuis le début des seventies pour essayer de reconquérir un public alors blasé : à savoir plus de sexe et plus de sang (tout ce qu'il faut pour faire une bonne production télé en fait). Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la série est plutôt prompte à sortir le gore maison à la moindre occasion, n'hésitant jamais à repeindre de sang de gentilles petites filles et leurs mamans lors d'un goûter d'anniversaire (voir photo). Sympa la télé quand c'est la Hammer qui fait les programmes ! Le ton général de la série est d'ailleurs plus sombre que la plupart des films de la firme, les happy end où le mal est vaincu se faisant assez rares.
Les habitués de la Hammer, on les retrouve plus souvent derrière la caméra que devant : le compositeur James Bernard, le scénariste John Elder, ainsi que les réalisateurs Peter Sykes (**Une fille pour le Diable**), Alan Gibson (**Dracula 1973**) ou Peter Sasdy (**Comtesse Dracula**) qui, s'ils ne comptent pas parmi les meilleurs, garantissent néanmoins la présence de la patte de la société anglaise. Devant la caméra, on croise à l'occasion de bonnes têtes, comme celle de Denholm Elliott (un habitué du fantastique britannique, mais aussi Marcus Brody dans les **Indiana Jones**), un tout jeunot Pierce Brosnan (qui reste le temps de prendre un coup de couteau) et, même, Simon MacCorkindale (***Manimal*** en personne). Mais si une prestation se détache, c'est bien entendu celle de Peter Cushing qui fait une apparition terrifiante en nostalgique des camps de concentration dans le meilleur épisode.
D'un point de vue technique, ces DVD s'avèrent être très propres, mais les bonus sont maigres puisque seuls quelques textes sur l'histoire de la Hammer Films et une poignée de photos de production de la série répondent à l'appel. On se fera une raison en gardant à l'esprit que l'absence de bonus ne saurait amoindrir le plaisir que procure la vision de ces treize heures à tous les nostalgiques du fantastique « made in Britain ».

Manuel COLOMBIER

ÉDITEUR: A&E. TRANFERT 1.33 (4/3) SON 1.0 (VO NON SOUS TITRÉE). SUPPLÉMENTS : HISTORIQUE DE LA HAMMER - FILMO DE LA HAMMER - PHOTOS DE PRODUCTION.

Du gore en prime time : merci la Hammer !

Heathers (FNAC IMPORT)

Dans le fabuleux documentaire présenté sur cette édition, le scénariste Daniel Waters (**Batman le défi**, **Hudson Hawk**) précise qu'en toute prétention, il destinait son script à Stanley Kubrick en espérant que ce dernier en tirerait le plus grand teen-movie jamais fait. C'est pourtant Michael Lehmann qui se verra confier la tâche d'adapter ce pavé digne d'une saga, qu'il condensera en une heure quarante bien remplie. Offrant ainsi une alternative au cynisme radical du scénariste génial, le réalisateur du futur **Hudson Hawk** embellit son **Heathers** (**Fatal Games** chez nous) d'une touche d'humanité. Opposant sans cesse les concepts de popularité imposée et de rébellion vaine, **Heathers** sera le premier film à traiter de l'adolescence comme des pires années d'une vie, sans pour autant oublier de rire de cette période difficile. Deux séquences majeures pour le prouver : dans la première, le sociopathe J.-D. (Christian Slater) se fait respecter dans le campus par la manière forte, tandis que dans la seconde, Veronica (Winona Ryder) s'auto-flagelle pour se punir d'un acte criminel. Le film y va de plus belle lorsque J.-D. s'allume ensuite une clope sur la plaie encore chaude de la jeune femme (voir photo). Cette dernière séquence trouvera d'ailleurs un écho à la fois hilarant et déroutant lors d'un final apocalyptique. Toujours à la limite de la caricature grossière et de la bouffonnerie assumée, **Heathers** est un film miracle. Assurément, le plus grand teen-movie jamais fait.

S.M.

J.D. s'allume une clope «à la cool»...

ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - SCRIPT DE LA FIN ORIGINALE - BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES.

Heaven

On n'avait plus de nouvelles de Scott Reynolds depuis l'atypique **The Ugly**, son film de serial killer analytique surprenant et novateur. On avait même peur d'avoir crié au petit génie trop vite et que le personnage se soit grillé les ailes sur ce premier essai bien trop riche pour être honnête. On avait tort. Le manque d'actualité du réalisateur ne provenait en fait que d'un manque de communication de la part de la firme Miramax/Dimension qui s'est chargée de bazarder la nouvelle œuvre de Reynolds dans un circuit limité de salles (une seule en fait pour l'Amérique du Nord!), préférant réserver le strass et les paillettes à des « vrais » films de genre tels que **Scream 3** ou **Dracula 2001**. Forcément, **Heaven** débarque chez nous par la petite porte, directement en vidéo, alors qu'il méritait au strict minimum une sortie salles technique. Le moindre effort pour lui assurer à long terme le statut qu'il mérite!

Heaven : une danseuse qui joue les cassandres...

Affinant de manière subtile la dynamique de **The Ugly**, Scott Reynolds nous conte l'histoire de Robert Marling (Martin Donovan) dont le couple bat de l'aile. En effet, sa femme Jennifer (Joanna Going) lui demande le divorce et ne le laisse plus s'approcher de leur enfant. Sur les conseils du Dr Melrose (Patrick Malahyde), son amant, elle lui réclame même une forte pension alors que le père éploré est fauché. Noyant son chagrin dans le jeu, Robert fréquente le go-go bar de son ami Stanner (Richard Schiff) et, un soir de gain, sauve la danseuse hermaphrodite Heaven (Danny Edwards) d'une tentative de viol. En retour, celle-ci lui prédit une forte rentrée d'argent et une étrange amitié va se nouer entre les deux âmes en peine. Mais c'est compter sans la jalousie de Stanner, dont les activités illégales vont faire basculer tout ce petit monde dans un univers de violence inexorable.

En morcelant la narration d'une histoire complexe, le réalisateur ne choisit certes pas la facilité, mais s'en tire avec les honneurs. Qu'il filme un accident de voiture en plan séquence et vu de l'intérieur même du véhicule (effet saisissant) ou qu'il suive la silhouette décalée de son loser de héros dans les ruelles crasses de la ville, Scott Reynolds n'est guidé que par une chose : le désespoir qui anime ses personnages. Dans le contexte cinématographique actuel, son parti pris est gonflé. Surtout que, capable de dynamiser n'importe quelle séquence par la seule force de sa caméra, le cinéaste n'hésite pas à dépasser le point de rupture légalement admis aujourd'hui pour secouer le spectateur. Il magnifie donc l'état d'esprit de son film et procure à **Heaven** une puissance tragique devenue bien trop rare dans le cinéma actuel. Au terme d'un gunfight final aussi nécessaire que tétanisant, il offre les clés de son film à son public hagard. On attend d'autant plus le prochain film de Reynolds (voir notules) en espérant le découvrir en salles, probablement l'endroit où l'on pourra mieux le savourer. Ne vous faîtes pas berner, **Heaven** mérite bien mieux que l'image de sous-**Crying Game** que la jaquette tente de nous vendre. Il s'agit d'une perle cinématographique qui va éclater les limites de votre petit écran. C'est une promesse

*Ambiance désespérée, le lot commun d'**Heaven**.*

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 1999. RÉAL. : SCOTT REYNOLDS. INT. : MARTIN DONOVAN, JOANNA GOING, PATRICK MALAHIDE, DANNY EDWARDS, RICHARD SCHIFF... DIST. : TF1 VIDÉO. DISPONIBLE EN VIDÉO UNIQUEMENT.

Black Past

Fans de cinéma ultra-gore, brûlez vos terres, quittez vos familles et ralliez-vous à la bannière Uncut Movies, l'éditeur fou qui vous offre ce mois-ci le plus beau des présents pour récompenser votre loyauté envers le genre. Réalisé en 1989 par Olaf Ittenbach (**Premutos**, **Burning Moon**), **Black Past** n'est pas un film mais une boucherie.
Thommy (Olaf Ittenbach himself) est un jeune glandu vivant avec son père et ses deux sœurs qui le tyrannisent gentiment. Ses seuls centres d'intérêts sont la bière, sa copine Petra (Andrea Arbter) et regarder des vidéos avec ses potes. Tout son petit univers va être rapidement chamboulé par la découverte d'un miroir dans le grenier de la maison familiale. Unique compagnon de cellule d'un ado enfermé par son père qui le croyait possédé par les démons, le miroir transforme celui qui s'en approche en meurtrier sanguinaire. La première victime est Petra qui, sous le contrôle de forces obscures, se jettera volontairement sous les roues d'une voiture. Épleuré, Thommy tombe peu à peu dans la folie, harcelé par le spectre de sa bien aimée et par de multiples visions cauchemardesques. Sous l'emprise du miroir, il devient rapidement un démon écorché vif, qui n'a plus qu'une seule idée en tête: décimer l'intégralité du casting.

La première scène (une fillette se prend un hachoir en pleine tête) est très représentative du film et prouve qu'Olaf Ittenbach est un iconoclaste prêt à toutes les atrocités pour vous faire courir aux toilettes. Et le bonhomme a de sacrées idées pour faire passer de vie à trépas son prochain: corps tranché dans la longueur à la tronçonneuse, décapitation à la scie circulaire, langue coupée au rasoir, pénis cloué sur une planche, autopsie au couteau électrique… En bon fan du genre, Ittenbach n'oublie pas ses aînés et n'hésite pas à leur rendre hommage dans de nombreuses scènes: une séance de rasage qui finit façon **The Big Shave** (un court-métrage de Scorsese montrant un homme se raser de très près), un œil coupé au rasoir qui renvoie au **Chien andalou** de Bunuel, et un démembrement digne d'**Evil Dead**. Le point de non-retour est atteint avec un bébé décapité et brûlé vif dans son landau. Pas étonnant, donc, que le film ait rencontré de multiples problèmes de censure en Allemagne. Alors si vous aimez le vrai cinéma gore, ruez-vous sur la cassette et rangez-la sans honte dans votre collection.
En bonus, la bande-annonce de **Premutos**, d'**Angel of Death** (un croisement de **Baise-moi** et de **Zombie**) et de **Redneck Zombies**, une production Troma qui prétend renvoyer **Zombie** au niveau de **Marry Poppins**. Enjoy!

ALLEMAGNE. 1989. RÉAL.: OLAF ITTENBACH. INT.: OLAF ITTENBACH, ANDREA ARBTER, ANDRÉ STRYL... VOSTF. SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES. DIST : UNCUT MOVIES.
DISPONIBLE EN VIDEO UNIQUEMENT

Du gore, du gore et encore du gore. Merci Uncut !

Witchouse

Sorcellerie et teenagers : c'est du propre !

Directement inspiré d'**Evil Dead** et de la trilogie **Night of the Demons**, **Witchouse** s'impose comme une belle réussite pour l'increvable David De Coteau, malgré un postulat de départ peu original mais excitant.
Elizabeth (Ashley Mckinney), jeune femme énigmatique (elle fronce souvent les sourcils), invite ses amis de fac à venir passer une soirée dans la maison de sa tante Lilith Lefait (et de son fils ça… Bon, laissez tomber). La soirée commence mal pour deux d'entre eux qui, arrivés avant les autres, se font décapiter par une mystérieuse ombre. Ce qui semblait commencer comme une banale soirée, se révèle rapidement être une messe noire organisée par Elizabeth pour ramener à la vie Morgan Lefait, sa sorcière de tante, brûlée vive sur un bûcher par un jury populaire cinq siècles auparavant.
Écrit par Matthew Jason Walsh (scénariste de nombreux titres estampillés Full Moon dont **Head of the Family** et **Retro Puppet Master**), le script n'a rien de particulier et est entièrement balisé. La bonne surprise vient des personnages, rapidement attachants à l'image de cette jeune hard-rockeuse qui n'hésite pas à mettre son poing en pleine tête de la sorcière, ou encore de ce fumeur de joints qui ne comprend pas grand chose à la situation, pensant qu'il s'agit là d'une fête d'Halloween alors qu'on est en plein mois de Mai. Mais le meilleur du film n'est pas là. Ce qui fait la qualité de **Witchouse** c'est son générique de début, très inspiré par les tableaux symbolistes de la fin du XIXème siècle: des corps déchirés s'enchevêtrent les uns dans les autres sur fond de signes cabalistiques et de musique tribale. Une authentique réussite! Ces courts instants de folie visuelle seront repris dans deux flashes-backs hallucinants dépeignant la douleur des martyrs sous l'inquisition. Le malaise et la peur, complètement absents du reste du film, se font alors ressentir. Rien que pour cela, **Witchouse** est un film à voir.

USA. 1999. RÉAL.: DAVID DE COTEAU. INT.: ASHLEY MC KINNEY, RYAN SCOTT, MONICA SERENE... TRANSFERT : 4/3. SON: 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS: BANDE-ANNONCE - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST.: WARNER.
DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO

Une vieille sorcière qui pue ! Merci ***Witchouse*** *!*

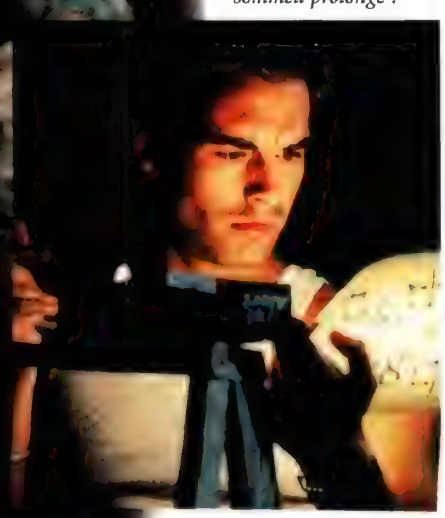
Shriek

Ne pas confondre avec l'ogre vert de chez DreamWorks: ce **Shriek**-là n'est pas pour les enfants. Clark (Tanya Dempsey, prochainement dans **Witchouse 3: Demon Fire**) est une étudiante sans le sou qui cherche désespérément un logement. Son salut, elle le trouve en Zak (Jammie **Final Stab** Gannon) qui lui propose de venir s'installer dans son squat, un hôpital désaffecté. Clark accepte sans hésiter, et rejoint donc un petit groupe d'étudiants aux personnalités opposées, de l'homo refoulé à la jeune communiste révolutionnaire. Son arrivée coïncide étrangement avec l'apparition de signes cabalistiques sur les murs de l'hôpital. Le groupe ne tarde pas à apprendre par David (Parry Shen), un expert en sciences occultes, que ces signes annoncent l'arrivée du Shriek, un démon engendré par les anciens dieux et réclamant cinq sacrifices en son nom. La nuit promet d'être longue pour Clark et ses amis, surtout que l'un d'eux est l'invocateur du Shriek.

Réalisé par David De Coteau (sous un de ses nombreux pseudos), ce petit film d'horreur puissamment inspiré des écrits de Lovecraft (le mythe de Chtullu en particulier) affiche quelques bonnes idées au compteur comme le design du Shriek (sa tête résulte de la fusion de deux crânes) ou encore les nombreux plans de démons passant furtivement entre les lattes d'un plancher. Avec sa courte durée (1h10) et ses meurtres pas très saignants (les victimes ont le visage griffé, c'est pas du Fulci quoi), **Shriek** s'apparente finalement à un bon épisode des ***Contes de la crypte***.

USA.1997. RÉAL.: VICTORIA SLOAN (DAVID DE COTEAU). INT.: TANYA DEMPSEY, JAMMIE GANNON, PARRY SHEN... TRANSFERT: 4/3. SON : 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST.: WARNER. DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO.

Shriek, un démon forcément jaloux de la belle gueule de bellâtre qui l'a sorti de son sommeil prolongé !



Prophecy 3

Réalisé par Patrick Lussier (**Dracula 2001**) et produit par Miramax et Joël Soisson (producteur du prochain **Hellraiser : Hellseeker**), **Prophecy 3** commence quelques années après la fin du deuxième épisode.

Devenu mortel, l'ange Gabriel (Christopher Walken) va devoir reprendre du service suite au meurtre de Danyael (Dave **Children of the corn 5** Buzzota), un jeune évangéliste annonçant à qui veut l'entendre la mort de Dieu. Assassiné par Zealot (Brad Dourif), un fanatique travaillant pour le compte de l'ange Zophael (Vincent Spano), Danyael est rapidement ressuscité et devient le nouvel enjeu de la guerre que se livrent les anges depuis la création. Il est en effet un Néphalyme (une créature biblique moitié ange, moitié humaine) ayant le pouvoir de détruire Pyriel, l'ange du génocide revenu sur Terre pour anéantir définitivement la plus belle des créations divine : l'Homme.

Ce pourrait être (vam)pire pour l'ange Zophael !

Un climax câblé. Merci Hong Kong !

Ce troisième épisode s'avère être le meilleur de la série. Patrick Lussier prend son temps pour filmer son récit, mais parvient à créer une véritable ambiance de fin du monde, notamment lors de visions macabres de l'ange Pyriel trônant au sommet de gigantesques charniers d'êtres humains. La deuxième partie du film se transforme en road movie où l'on peut admirer le talent de Christopher Walken, drôle et sarcastique au volant de sa voiture. Le climax, très réussi (combat façon Hong Kong avec des armes à la *Soul Calibur*) vient achever la trilogie en beauté. En attendant le prochain épisode...

PROPHECY 3, THE ASCENT. USA. 2000. RÉAL.: PATRICK LUSSIER. INT.: CHRISTOPHER WALKEN, VINCENT SPANO, DAVE BUZZOTA, BRAD DOURIF... TRANSFERT : 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON : 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - LIEN INTERNET. DIST.: TF1 VIDÉO. DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO.

Will, un père qui cherche à faire éclater la vérité...

Les Démons du passé

Suite au décès tragique de sa femme dans un incendie, Will Reid (Treat **Un Cri dans l'océan** Williams) se bat tous les jours pour ne pas sombrer dans la dépression. Au cours de cette période trouble, il commence à soupçonner son fils Seth (Johnatan Jackson) d'être le tueur en série qui terrorise la région. En proie à une paranoïa grandissante, Will essaye tant bien que mal de faire éclater la vérité avec Tina (Linda **Terminator** Hamilton) sa plus fidèle collaboratrice qui tente, selon Seth, de prendre la place restée vacante au foyer.
Écrit et réalisé en DV par Wayne Powers, scénariste du **Peur bleue** de Renny Harlin et de **Mortelle Saint Valentin**, **Les Démons du passé** est un banal petit thriller sans aucune surprise au dénouement établi d'avance. Son seul intérêt, c'est Treat Williams qui, comme le bon vin, prend de la valeur en vieillissant. Que ce soit en ex-taulard scato (**Dernières heures à Denver**) ou bien en baroudeur des mers (**Un Cri dans l'océan**), il est toujours impeccable. Crédible et attachant en veuf esseulé, il porte le film sur ses épaules et en rend la vision beaucoup moins pénible.

SKELETONS IN THE CLOSET. USA. 2000. RÉAL.: WAYNE POWERS. INT.: TREAT WILLIAMS, LINDA HAMILTON, JOHNATAN JACKSON... DIST.: TF1 VIDEO. DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VIDÉO.

Seth, un enfant troublé qui prend la pose !

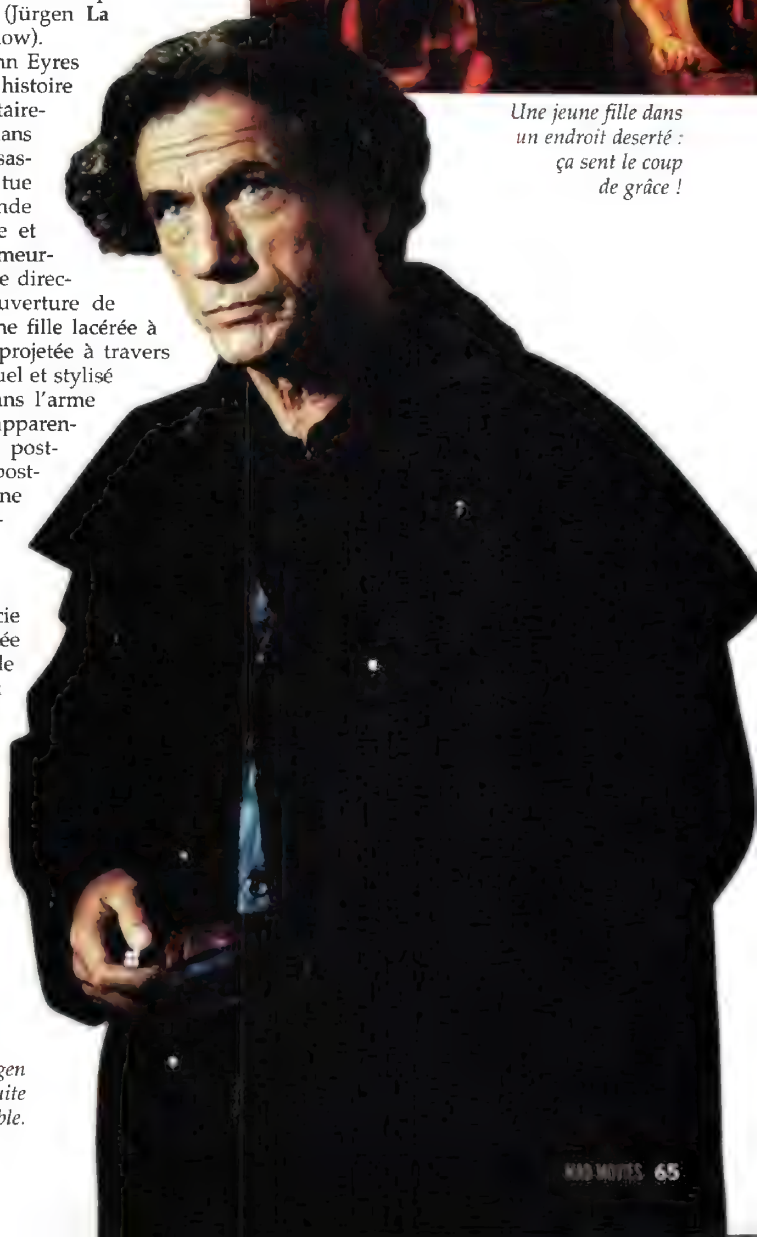
Ripper Letter From Hell

Difficile, aujourd'hui, de faire un slasher qui sorte de la routine. Que ce soit au cinéma (**Mortelle Saint Valentin**) ou à la location (**Le Clown de l'horreur**), le genre popularisé par **Halloween** et **Vendredi 13** a du mal à trouver des successeurs valables, à la fois pas trop stupides et gore. Réalisé par John Eyres (**Octopus**), **Ripper** n'est peut-être pas un chef-d'œuvre, mais se laisse regarder avec un certain plaisir. Seule survivante d'un massacre dont on n'a jamais retrouvé le coupable, Molly Keller (A.J. Cook) soigne ses angoisses en suivant les cours de Marshall Kane (Bruce **Warlock 3** Payne), ancien profiler pour le FBI et professeur de criminologie à la fac. Les cours de Kane ont principalement pour thème Jack L'Éventreur, et sa véritable identité, jamais révélée au grand public. Un mystérieux copycat commence alors à décimer méthodiquement les nouveaux amis de Molly, plaçant ses coups de lame aux mêmes endroits sur ses victimes que Jack L'Éventreur sur les prostituées de Whitechapel. Des meurtres qui pourraient être étroitement liés au passé de Molly, surveillée de très près par le détective Keho (Jürgen **La Forteresse noire** Prochnow).
L'intérêt du film de John Eyres ne réside pas dans cette histoire un peu banale et volontairement compliquée, mais dans les agissements de l'assassin qui, il est vrai, ne tue pas énormément de monde mais le fait avec classe et sauvagerie. Le premier meurtre du film nous renvoie directement à la scène d'ouverture de **Suspiria** avec cette jeune fille lacérée à coups de poignard, et projetée à travers une fenêtre: inventif, cruel et stylisé (la femme se reflète dans l'arme du tueur), le meurtre s'apparente alors plus au giallo post-Argento qu'au slasher post-Craven. Plutôt une bonne nouvelle. Les autres meurtres sont du même tonneau: bras coincé dans un moteur de voiture, décapitations à la scie circulaire, femme crucifiée et éventrée, autopsie de sujet vivant... Que du tout bon pour un film bien meilleur que la plupart des productions d'horreur qui sortent en salle aujourd'hui.

CANADA. 2001. RÉAL.: JOHN EYRES. INT.: A.J. COOK, BRUCE PAYNE, JÜRGEN PROCHNOW... DISTRIBUTION : MZ FILMS. DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VIDÉO.

Découverte d'une victime : glauque !

Une jeune fille dans un endroit deserté : ça sent le coup de grâce !



Le détective Keho (Jurgen Prochnow), à la poursuite d'un serial killer redoutable.

➜ par Benjamin Rozovas

Six feet under

CADAVRES, PUANTEUR, PUTRÉFACTION... BIENVENUE CHEZ FISHER & SONS, SERVICE FUNÉRAIRE OÙ LES VIVANTS SONT ENCORE PLUS GIVRÉS QUE LES MORTS. UNE VÉRITABLE FAMILLE ADDAMS POUR LES ANNÉES 2000.

Le genre fantastique, et c'est sa force plurielle, a une consistance élastique qui lui permet d'adopter bien des textures différentes. Il y a le basculement littéral, immédiat, vers une autre sphère de réalité, avec visions surnaturelles et tout l'attirail. Et il y a le décalage infime, prescient, quand la vraie vie flirte avec l'ésotérisme. Pour une fois, donc, vous nous excuserez, mais il ne sera pas question de monstres gluants ni de flux d'énergie cosmique dans les lignes qui vont suivre. Tout juste pourra-t-on côtoyer des cadavres en phase de décomposition, et encore il n'est pas sûr qu'ils n'aient déjà été nettoyés, embaumés, pomponnés, bref rendus fin prêts à affronter le regard des vivants dans leur rutilant cercueil à 9.000 dollars.

Rendre les morts présentables, c'est le travail des Fisher depuis plusieurs générations: profiter jusqu'au dernier cents de votre malheur, évidemment dans le plus profond respect du chagrin qui vous assaille et dans celui de la personne allongée en contrebas avec un petit air absent. N'y voyez là aucun cynisme de leur part, c'est juste un job et ils s'en acquittent avec un certain devoir. Du moins jusqu'à ce matin de Noël où Nathaniel Fisher, proprio de l'affaire et patriarche délétère (sublime Richard Jenkins, l'un des meilleurs seconds rôles du cinéma américain vu notamment dans les films des Farrelly), percute un bus de plein fouet au volant du corbillard familial. La mort, la vraie, proche et inattendue, frappe à la porte des Fisher; c'est sûrement la dernière chose à laquelle ils auraient pensé. Et la grande faucheuse ne tarde pas à accomplir ce qu'elle est censée accomplir, à savoir révéler les insécurités et les dysfonctionnements des membres restants de la famille, et mettre à jour les vérités émotionnelles des uns et des autres. À commencer par Nate Jr (Peter Krause, vedette de la sitcom ***Sports Night***), le fils aîné et déshérité des Fisher, qui a choisi de fuir le métier d'embaumeur jusqu'à Seattle, et qui était revenu pour fêter Noël en famille. L'annonce sur son portable de la mort de son père lui fait d'autant plus d'effet qu'il venait, à peine une minute avant, de s'accoupler dans le débarras de l'aéroport avec Brenda (Rachel Griffiths), une fille charmante mais un peu nymphomane rencontrée dans l'avion. Contrairement à son frère, David (Michael C. Hall) a sacrifié ses rêves et ses envies à la bonne marche de Fisher & Sons, et la dose d'amertume accumulée au fil des années n'est rien comparée à la frustration qu'il ressent à devoir taire son homosexualité. Maman Fisher (Frances Conroy) a elle aussi un « secret honteux » et, profitant de la dévorante culpabilité que déclenche en elle la mort de son mari, annonce à ses enfants qu'elle a longtemps trompé leur père avec un garçon-coiffeur. « *Une pute* », comme le formule sans détours la jeune et gironde Claire (Lauren Ambrose, surfeuse rousse dans **Psycho Beach Party**), défoncée au crack au moment de l'identification du corps à la morgue, mais d'ordinaire beaucoup plus sage même si elle n'en est pas moins paumée.

LES PISSENLITS PAR LA RACINE

Les événements relatés ici constituant le pilote de cinquante-cinq minutes qui ouvre la série, ce joli petit monde n'est pas tout à fait prêt de comprendre le sens de la vie - et encore moins de la mort. À ce stade, seuls les apparitions fantomatiques de Nathaniel Senior et les douze épisodes restants de la première saison décideront de l'avenir de Fisher & Sons et de la santé mentale de ses dirigeants.

D'ores et déjà reconduit aux États-Unis pour une seconde saison, ***Six Feet Under*** (« Six pieds sous terre » en VF, mais vous l'aviez deviné) est une création du scénariste et dramaturge Alan Ball, oscarisé l'an dernier pour le script de **American Beauty** (dont l'histoire, déjà, était racontée depuis sa tombe par le personnage principal). La série est née d'une conversation entre Ball et une attachée de production de la chaîne câblée HBO

Entre le cimetière et la morgue, la famille Fisher ne respire pas la joie de vivre...

(insurpassable label de qualité en matière de télévision) alors qu'il vivait une expérience douloureuse en tant que producteur de la sitcom (nulle) ***Oh Grow Up!***. Elle lui fit part d'un « pitch » de série télé alors en développement chez HBO, à propos d'une famille étrange qui tient une maison funéraire. Bloqué par ses obligations envers ABC (qui diffusait ***Oh Grow Up!***), Ball tourna les talons mais trouva l'idée si bonne qu'il entreprit, sans rien dire à personne, d'écrire sa propre version de l'énoncé: « *Je suis allé voir HBO et leur ai dit: « Vous savez cette histoire de maison funéraire? Eh bien je l'ai écrite. » Ils ont aimé et m'ont confié trente millions de dollars pour une livraison de treize épisodes. Avec cette série, je voulais faire de la télé pour les gens qui n'aiment pas la télé, raconter la vie de ces gens potentiellement morbides et poser sur eux un regard, cynique, sombre et absurde. Les services funéraires représentent maintenant une industrie de marché alors qu'ils étaient auparavant une forme de transition tribale et spirituelle. Notre culture a tendance à nier la Mort.* ***Six Feet Under*** *sort la Mort du placard.* » La série séduit immédiatement, en fait dès le miracle du générique, l'un des plus beaux qu'on ait vu, suspendu entre la vie et la mort à la cadence d'une rumba funèbre écrite par Thomas Newman. Intoxiquant. Le rythme est infernal et l'on suit la patiente vivisection de cette famille américaine en riant très fort. Les acteurs y sont pour beaucoup, mais ce sont surtout les petites conventions, du genre de ces fausses pubs pour produits cosmétiques post-mortem (seulement dans le pilote) ou de ces prologues systématiquement ouverts à une mort atroce (un futur client des Fisher), qui font perler l'humour noir.

PIÈCES RAPPORTÉES

Paradoxalement, le seul reproche qu'on pourrait faire à ***Six Feet Under*** (mais il est de taille), c'est d'être une série de haut standing estampillée HBO. Comme si le studio-Frankenstein avait assemblé de toutes pièces un package trois étoiles (auteur de prestige, sujet tabou, cinématographie fluide digne d'un film des frères Coen) et créé ainsi de la « Must-See TV » pour chaîne payante. Le résultat, brillant mais assez peu homogène, a finalement les mêmes défauts qu'**American Beauty** dans cette volonté de dresser avec détachement un panorama vicié de la banlieue: la série navigue à vue sans qu'on sache vraiment où Alan Ball veut en venir, d'autant que les personnages agissent parfois à l'inverse du contexte qui a été créé pour eux. ***Six Feet Under*** tient absolument à concourir sur le même terrain que ***Les Soprano*** (également sur HBO, également penchée sur les angoisses d'une famille « pas comme les autres », également réalisé avec l'ampleur d'un film cinéma), mais le projet de son créateur David Chase a ce petit quelque chose d'organique qui fait que tout ce qui survient à l'écran (scènes de mafia ou de ménage) s'imbrique virtuellement dans une vision du monde unique. Avec ***Six Feet Under***, on a l'impression de courir après la vision de Alan Ball, ramassant ici et là des bouts du puzzle sans jamais pouvoir le reconstituer. Mais comme c'est produit dans les règles de l'art, on reste branché. Dans l'espoir que tout ça mène (vite) quelque part.

Six Feet Under, sur Canal Jimmy

RENTRÉE U.S. (Part One)

QUELLES SONT LES NOUVELLES SÉRIES À SURVEILLER? QUI SERONT LES *BUFFY*, *X-FILES* ET *STAR TREK* DE DEMAIN? SI VOUS VOULEZ TOUT SAVOIR ET TOUT COMPRENDRE, UNE SEULE SOLUTION : LIRE CE QUI SUIT.

Clark Kent (Tom Welling), futur Superman de ***Smallville***

SMALLVILLE

Fierté de la chaîne WB, qui n'a pas hésité à en faire l'attraction principale de sa vitrine 2001 (parmi plein d'autres shows « ados »), ***Smallville*** est le gros événement de la rentrée télé aux États-Unis. ***Smallville*** est une « histoire de Superman » certes, mais aussi un teen drama ascétique, qu'on annonce âpre et bouleversant, loin des roucoulements bavards à la ***Dawson***. Ce sont les quinze minutes « paysannes » du **Superman** de Richard Donner (les meilleures) qui devraient être développées ici et aménagées en un long récit d'apprentissage. L'arrivée de Kal-El dans le champ de maïs des Kent, les conséquences du crash sur la population (le jeune Lex Luthor y laissera des cheveux), Clark découvrant ses pouvoirs et sombrant dans un abyme de solitude, l'amour de la belle Lana Lang, qui devra accepter la mort de ses parents dans l'explosion du météore... Que les fans se rassurent: même s'il est clairement établi que la série ne posera pas un pied dans le domaine réservé à Superman, certains éléments de la mythologie répondront bien sûr présents, dont le « S » rouge tatoué sur la poitrine du Visiteur dès son arrivée, et les terribles effets que la kryptonite a sur lui. Riche en possibilités, ***Smallville*** est déjà précédé d'une excellente rumeur. Si le show venait à continuer après les treize épisodes déjà tournés (ce qui ne fait maintenant aucun doute), les producteurs ont prévu d'injecter plus « de scènes d'arts martiaux étranges » (ce qui préfigure une technique de combat toute « kryptonienne ») et d'inviter des acteurs vus dans de précédentes adaptations de Superman à faire une apparition. C'est TF1 qui devrait diffuser chez nous ces chroniques du Kansas.

Lex Luthor (Michael Rosenbaum)

SPECIAL UNIT 2

Fait rarissime dans le monde de la production télé, ***Special Unit 2*** s'est payé le luxe d'une première saison « zéro », comme on pourrait parler du premier numéro « test » d'un magazine. La chaîne UPN n'y croyait pas vraiment et il aura fallu l'assiduité sans cesse grandissante du jeune public pour qu'elle se décide à confier aux producteurs un budget digne de ce nom. En résulte une série digne de ce nom, dont la vraie première saison a débuté le 3 octobre dernier sur UPN. Croisement magmatique entre ***NYPD Blues*** (pour la description attentive du travail de police), **Men in Black** (pour l'humour et le côté parade de monstres) et **Matrix** (pour l'action en apesanteur), ***Special Unit 2*** suit le combat d'une brigade de flics contre de vilaines bêtes infiltrées dans les rues de Chicago. Bien sûr, c'est très drôle, dans le plus pur style ***Buffy*** (les sources d'inspiration ne manquent pas, on est d'accord) mais aussi très beau puisque Patrick Tatopoulos (**Stargate**, **Dark City**) est au design. Zieutez-moi ce monstre Destop sur la photo pas loin: il est drôle et en plus, il est beau.

Un monstre vert de rage...

MUTANT X

Un rip-off de **X-Men** tout ce qu'il y a de contrebandier. Le Professeur X

Adam et ses mutants

Shalumar Fox (Victoria Pratt), mutante de charme

s'appelle ici Adam; il est le leader d'une moite meute de mutants (dites-le vite) trafiqués par ce satané gouvernement, lequel aimerait bien tous les utiliser pour faire la guerre. Mais Adam a d'autres plans, comme jouer les vieux beaux entourés de mutants top-models dans son labo ultrasecret. Il y a un mec capable d'altérer la densité de son corps, une gonzesse avec un ADN moitié humain moitié animal qui grimpe au rideau, un bonhomme électrique qui envoie des décharges... et beaucoup d'autres ratés de la nature. Adam est joué par John Shea, qui s'y connaît en trucs pas normaux puisqu'il était Lex Luthor dans ***Lois et Clark***. Et voilà comment on boucle une boucle. Prenez note et rendez-vous le mois prochain.

A suivre...

→ par Bertrand ROUGIER

Blood

LA SORTIE FRANÇAISE, LE 5 DÉCEMBRE EN ÉDITION COLLECTOR DE *BLOOD, THE LAST VAMPIRE* NOUS A PERMIS D'INTERVIEWER MAMORU OSHII. JETEZ-NOUS LA PREMIÈRE PIERRE...

Pion de la CIA, Saya, une chasseuse de démons, évolue au sein d'un univers hybride empruntant au giallo, à *Resident Evil*, **Vampire Hunter D** et **Apocalyspe Now**. Une base militaire américaine en Asie étant, en pleine guerre, la cible des prédateurs nocturnes, cette jeune fille reçoit l'ordre de quitter les bancs de la Faculté pour aller décapiter des abominations à grands coups d'épée...
Employant la technique du rotoscope à un niveau encore jamais égalé (certaines images sont plus réelles que les meilleurs plans de **Final Fantasy**), **Blood** atteint des sommets en termes d'animation et de célérité. Toutefois, le film est handicapé par sa durée de cinquante minutes. Succession de scènes virtuoses, **Blood** ne parvient donc pas à atteindre tous ses objectifs en raison d'ellipses narratives trop nombreuses. Instigateur du projet, Mamoru Oshii était évidemment conscient que **Blood**, à l'origine un film de fin d'études, risquait de ne pas être à la hauteur de ses ambitions. Homme d'affaire compétent et artiste suffisamment honnête pour refuser de frustrer le public en terme de récit, il proposa au studio I.G. de décliner le concept sur divers supports (jeux vidéo, mangas, jeu de rôles, romans). Le métrage n'est donc qu'une pièce d'un puzzle que nous, pauvres français, ne découvrirons jamais dans sa globalité.

Interview Mamoru Oshii

Quand et comment est né Blood ?
Je m'occupais de **GRM** (*projet désormais interrompu - ndr*), lorsque le directeur de I.G. Production, Mr Ishikawa, m'a proposé de donner des cours aux nouvelles recrues du studio. Son intention était de former des gens susceptibles de créer des concepts de films, de séries et de jeux vidéo. D'emblée, j'ai souhaité que le cours soit d'un niveau élevé. J'ai donc demandé à mes étudiants l'impossible : me proposer un projet complet, dessins, script et possibilités de financement à l'appui, chaque semaine. Il fallait être capable de finaliser un concept en une soirée. Les flemmards qui tentaient de présenter plusieurs fois la même idée, étaient saqués. La polyvalence est primordiale pour un cinéaste. Les meilleurs films sont ceux qui découlent de la vision d'un ou deux hommes. D'autre part, je désirais également enseigner à mes étudiants l'importance de la communication. Au cinéma, en coulisse comme sur l'écran, il s'agit d'user de tous les artifices, de toutes les ressources dont on dispose pour convaincre. Embobiner le PDG fait aussi partie des règles du jeu... Parallèlement à mes cours, j'avais mon propre travail à effectuer et mon énergie s'est lentement épuisée. Je me suis donc moi-même laissé embobiné par les projets de M. Kamiyama, **Last Vampire**, et de M. Fujisaku, **Le Conte du clair de lune**. Nous avons mélangé les deux récits pour obtenir **Blood**.

Quand Hiroyuki Kitakubo s'est-il joint au projet ?
Je pensais qu'un débutant ne parviendrait pas à réaliser **Blood**. Or, la technique de mise en scène de Kitakubo est exemplaire. En ce qui concerne le dessin, le nom de Katsuya Terada (*le jeu vidéo* Ghost in the Shell - *ndr*) m'est venu assez tôt à l'esprit. Choisir un designer est une étape cruciale. Il est l'âme d'un film animé. Une fois les premiers croquis ébauchés, le moral d'une équipe monte en flèche et les énergies se focalisent dans une même direction.

Après l'engagement de Kitakubo et Terada, pourquoi avoir interrompu votre collaboration ?
Nous avions convenu que je m'occuperais de **Blood** jusqu'à l'achèvement du scénario mais, après avoir rejeté le premier manuscrit et avoir commencé l'écriture du second, je suis parti. Au départ tout est allé très vite. Mais avec la professionnalisation du film et l'arrivé de Kitakubo, les phases de développement ont longtemps stagné. Hiroyuki m'avait affirmé qu'il maîtrisait parfaitement la situation. En fait, rien n'était moins sûr *(rires)*. La structure du scénario était encore lâche et le story-board mal découpé. Cependant, je n'avais plus le temps d'intervenir, ni l'envie.

Votre réaction a été mitigée quand vous avez découvert le film-pilote ?
Pire, j'étais consterné. Le pilote fut achevé un an et demi après mon départ. Je pensais découvrir un court-métrage de six à sept minutes. À la vision d'un teaser de quatre-vingt-dix secondes multipliant les défis techniques et les partis pris esthétiques risqués je fus atterré. J'ai tout de suite su qu'il n'était plus question de réaliser un film d'une heure trente. Trente à cinquante minutes devenaient la durée maximale du métrage en fonction de la générosité de M. Ishikawa et du dépassement qu'il accorderait pour les délais. À l'époque, j'ai discrètement plaidé la cause du team de Kitakubo. J'ai dit à Ishikawa qu'il fallait renvoyer le réalisateur sur le champ ou bien lui accorder une totale liberté, sachant que dans ce cas, **Blood** allait se transformer en spectacle expérimental. Ishikawa accepta l'idée de produire un film de catalogue, une sorte de très longue bande-annonce.

Aborder le thème du vampire a-t-il été une entrave ?
Ces légendes sont heureusement très riches en termes visuels et narratifs. Nous avons rapidement choisi un traitement moderne via le Viêt-Nam. Nous avons également décidé de ne pas tenir compte de l'aspect romantique du mythe pour nous intéresser à son aspect sanguin, qui correspond à la puissance et à l'instinct. Kitakubo est parvenu à rendre parfaitement compte de ce parti pris. Cependant, j'aurais per-

sonnellement aimé que l'histoire déploie ces ramifications horrifiques et politiques. De cette frustration est née l'idée du « médiamix », c'est-à-dire prolonger le film sur différents supports pour conférer à cet univers une dimension suffisamment ample pour être séduisante. Alors que je n'en avais nullement l'intention, je me suis finalement investi dans l'écriture de mon second roman, qui peut-être considéré comme le script de **Blood** que j'aurais souhaité réaliser.

Le personnage de Saya, dont le physique est ingrat, fait figure d'aberration au panthéon des héroïnes de celluloïd ?

L'un des défis de **Blood** était d'échapper aux canons esthétiques du monde de l'animation. Le personnage de Saya participe évidemment à ce plan. Nous voulions lui conférer une réelle profondeur, la complexité et le détachement d'un mathusalem âgé de plusieurs centaines d'années. Nous avons donc puisé notre inspiration dans les comics book et les jeux de rôle, non pas dans les mangas. Lorsque j'ai montré **Blood** à une grande figure du cinéma américain, qui possède dans son salon le tableau d'un gros bateau qui coule entouré de nombreuses petites statuettes dorées, il m'a demandé pourquoi Saya était toujours en colère. Je lui ai répondu que comme nous elle était perfectionniste, consciente de ses responsabilités et de ses objectifs sans jamais être certaine de les atteindre. Il m'a alors répondu en rigolant : *« Décidément, j'aime beaucoup ce genre de filles. Elles vivent la rage au cœur, n'admettent ni leurs propres faiblesses ni celles des autres. C'est une philosophie qui me plaît, il faudrait la développer… »*

Blood (**Blood: The Last Vampire** - 2000) de Hiroyuki Kitakubo, sortira en DVD zone 2 chez Pathé en décembre prochain. Plus de détails techniques dans notre prochain numéro.

NEWS

- **Goshu le violoncelliste**, film d'Isao Takahata, sort en France au cinéma le 5 décembre. Encore un peu de patience...

- Les derniers épisodes de ***Sherlock Holmes*** (série sur laquelle travaillèrent une partie de la future équipe de Ghibli) et la totale d'***Ulysse 31*** sortent actuellement en DVD zone 2

- Le Forum des Images prépare la seconde édition du festival Nouvelles Images du Japon, qui se tiendra à Paris du 15 au 23 décembre 2001. On vous en reparle dès le mois prochain !

- Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll**, **La Cité interdite**) aurait annulé tous ses engagements pour travailler sur un film décrit comme : *« Le long-métrage d'heroïc fantasy ultime »*. OK, Peter Jackson a réalisé **Le Seigneur des anneaux**... Mais quand même, ça donne envie.

- En attendant le DVD zone 2, dont la sortie vient enfin d'être annoncée, **Princesse Mononoké** va prochainement sur les grands écrans français le 24 octobre prochain. Pour en savoir plus, rendez-vous à notre passionnante critique du Mad Movies n°121. *(note du rédac'chef : si, traîtres, vous allez y aller, première punition : pensez à souscrire un Fan Club)*

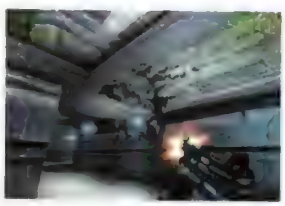
→ par Jean-Sébastien DÉCANT

Red Faction

PS2. THQ

La cinématique d'introduction de **Red Faction** évoque immédiatement **Total Recall** : un gouvernement intolérant, la planète rouge, des mines remplies de gigantesques foreuses, beaucoup de violence graphique et une partition musicale guerrière parsemée de résonances eighties. Un homme se rend donc en congé sur Mars et se retrouve exploité par l'organisation dirigeant la colonie. Mineur malgré lui, notre héros va prendre les armes, bien décidé à éliminer la vermine et à se barrer de cette planète. S'ensuit une course-poursuite ultra violente à travers le complexe des colons…

La Playstation 2 est définitivement la console des jeux de tirs à la première personne. Après **Timesplitters**, **Quake**, **Unreal** et avant **Deus Ex** et **Half Life**, voici **Red Faction** qui sort simultanément sur PC et PS2. Un événement concordant avec la fusion de plus en plus massive du marché micro et console, qui tend à prouver que nous allons bénéficier sur console de plus en plus de softs destinés à un public adulte. Mais les deux grands problèmes des jeux de salon restent toujours l'absence de disque dur et la nécessité d'adapter l'interface « clavier/souris » au pad. Quant aux jeux de tirs sur PC, ils n'ont longtemps été amusants qu'à plusieurs en réseau. Seul **Perfect Dark**, une exclusivité N64, avait su retranscrire les sensations de contrôle propres au PC tout en y ajoutant un gameplay typiquement console. Le jeu était divisé en missions aux objectifs variés, renouvelant à chaque fois le principe primaire propre au genre (« *Tuez les tous !* »). Et cartouche oblige, il n'y avait pas de chargement venant interrompre une fusillade. Depuis, les jeux de tirs à la première personne ont évolué, en partie grâce à **Half Life** et ses succédanés, introduisant des événements en temps réel se déroulant tout autour du joueur. **Red Faction** prolonge cette volonté de donner vie à l'environnement en proposant une aventure scénarisée se déliant au fur et à mesure de la progression. Certains éléments s'apparentent à des attractions de train fantôme (tiens, un homme en feu traverse l'écran !), d'autres guident le joueur ou créent des challenges. Comme ce moment où il s'agit d'infiltrer des bureaux sans se faire repérer, en laissant tout son attirail derrière soi et en marchant dans les couloirs avec la tête baissée, pour ne pas se faire remarquer. Autre interaction originale, il est possible de contrôler des véhicules sur terre, dans les airs ou sous l'eau. Mieux encore : si besoin est, on peut percer un mur à coups de roquettes pour faire une entrée remarquée dans une pièce. Et tout cela s'effectue sans le moindre problème grâce à une maniabilité parfaitement adaptée aux restrictions de la manette. L'aventure n'étant pas scindée en chapitres ou en niveaux il est possible, comme sur PC, de sauvegarder à tout moment. **Red Faction** est donc un modèle du genre qui ne souffre que d'un défaut vraiment irritant : les temps de chargement PS2 sont absolument abominables. Du coup, passer d'une zone à une autre est un calvaire, idem en ce qui concerne le chargement d'une partie sauvegardée. Ce qui peut s'avérer insupportable lorsqu'il s'agit de franchir un passage corsé.



Red Faction : une planète Mars, et ça repart !

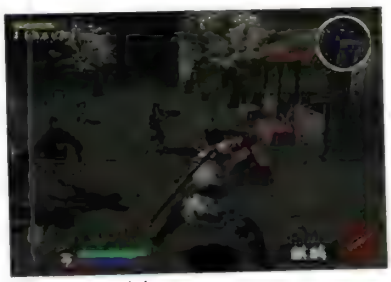
Dark Cloud

PS2. SONY COMPUTER

Les **Gran Turismo** y sont évidemment pour beaucoup, mais un soft comme **Dark Cloud** peut très certainement contribuer à imposer l'éditeur de jeux Sony au sein du cercle très fermé des grands éditeurs mondiaux. Car les développeurs ont réussi à rendre accessible un dérivé de RPG à la japonaise, jusqu'ici réservé aux fans hardcore. Il s'agit des fameux jeux de rôles à donjons aléatoires qui ont vu le jour sur SuperNintendo, et dont le but premier consiste à casser du monstre, prendre constamment en compte la santé du personnage, et récolter un maximum d'objets pour ensuite remonter à la surface et construire son village. **Dark Cloud** innove en proposant un fabuleux environnement 3D dans un genre presque exclusivement réalisé en 2D austère jusqu'ici. Le mode de jeu est également bien plus varié qu'à l'habitude puisqu'il est possible d'utiliser des personnages secondaires qui ont chacun des capacités complétant celles du héros, et qu'il existe différents donjons à visiter et plusieurs villages à reconstruire.

7 Blades PS2. KONAMI

7 Blades est un drôle de beat them up 3D en costumes. Vous y incarnez le leader d'un trio de chasseurs de primes bien décidé à mettre un terme aux exactions d'une secte occulte. S'ensuit une série de niveaux s'inspirant des lieux typiques du genre (la taverne, le pont, la grand rue, le bord de mer…) dans lesquels il s'agit de décimer des armées entières de ninjas et de paysans. Konami s'était déjà attaqué de manière originale au Japon féodal avec sa série de jeux d'action comiques **Goemon**. Ici, l'éditeur ne fait que suivre la mode du jeu de baston médiéval. **7 Blades** fait à la fois penser à **Dynasty Warriors 2** pour ses massacres et ses coups spéciaux, à **Tenchu** pour ses décors et à **Berserk** pour le mode de jeu. Reste l'excellente trouvaille qui permet de jongler entre les sept fameuses lames du héros, ainsi que la possibilité, une fois le jeu terminé, d'incarner sa compagne experte en arme à feu. Un petit soft sympathique qui prend des allures de concept novateur si on se penche sur l'homme ayant déterminé l'ambiance générale et réalisé les cinématiques (pour une fois en vost) qui fourmillent d'hommages au cinéma populaire japonais. Non pas que ces scènes soient renversantes d'un point de vue technique, mais on sent derrière l'imagerie de **7 Blades** la volonté de fusionner le jeu vidéo avec les dimensions épiques de certains morceaux de bravoure du chambara. Les décors y sont évocateurs, quelques adversaires semblent échappés d'une pièce de théâtre No et certains détails du gameplay (comme le changement d'armes) sont la marque de fabrique d'un esprit bouillonnant. L'artisan de cette réussite, c'est Kaizo Hayashi, le réalisateur du film de sabre à caractère fantastique le plus déjanté de l'histoire du cinéma : **Zipang**. Mélange de jeu conventionnel et d'idées de cinéma farfelu, **7 Blades** est donc la continuation informatisée de cet Ovni qu'Hayashi réalisa en 1992. Un film (disponible en DVD import anglais) dans lequel il compactait en 1h45 une succession de morceaux de bravoure hystériques dignes, justement, d'un jeu vidéo !



Attente stratégique...

... attaque foudroyante...

... et coup spécial délirant !

PlayStation.2

CONCOURS

GAGNEZ L'UN DES 30 JEUX RED FACTION (PLAYSTATION 2 ET PC) OFFERTS PAR THQ

LE CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI, LES 30 PREMIERS À NOUS RENVOYER CE COUPON RECEVRONT LE JEU RED FACTION.

MAD MOVIES
CONCOURS RED FACTION
17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE

CHOIX : PS2 ■ PC ■

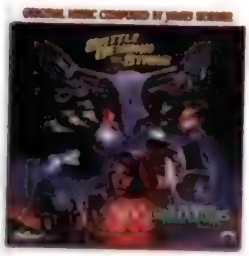
→ par Rakik Djoumi

Cats and Dogs

John Debney (Varèse Sarabande)

Avec dans les pattes une carrière télévisuelle star-trekophile et un Van Damme (**Mort subite**), Debney se positionnait clairement comme un nouvel actioneer symphoniste (on en manque!). Atterri un peu par hasard sur **L'Île aux pirates**, il livra d'ailleurs de quoi satisfaire les appétits bourrins de nombreux bofomaniaques. Mais sa connaissance encyclopédique de l'histoire de la BOF, ainsi que ses souvenirs passés (son père travaillait chez Disney) allaient en décider autrement, et Debney est aujourd'hui devenu l'incontournable des comédies à vocation semi-parodique (**Menteur menteur**, **Kuzco**, **Spy Kids**, **Beautés empoisonnées**...) capable de rassembler à peu près n'importe quel genre de scoring, de le condenser, d'en extraire les clés musicales et de jouer avec elles sans pour autant enfoncer son auditeur dans la démonstration pataude. **Cats and Dogs** emprunte ainsi sans sourciller à **Mission Impossible**, aux films de guerre « anti-jaunes » des 40's, au swashbuckler et bien évidemment au cartoon à la Carl Stalling, le tout exécuté sans la moindre faute de goût. (33 MN 52)

Battle Beyond the Stars / Humanoïds from the Deep



James Horner
(GNP / Import FNAC)

La raison principale de la sortie tardive de ces deux scores est due à James Horner lui-même, qui s'est toujours assez violemment opposé à leur édition. Pour les collectionneurs qui possèdent et admirent ces pièces depuis belle lurette, le refus du compositeur est sans équivoque. Découvert (comme 50 % des talents hollywoodiens) par le producteur Roger Corman, Horner avait livré sur ces deux films assez de thèmes, d'idées inédites, d'expérimentations et d'ingéniosité pour nourrir toute une carrière. Et il ne s'en priva pas une fois parvenu au panthéon hollywoodien, puisant sans relâche dans ses propres sources pour alimenter son prestige. Ne vous étonnez donc pas de retrouver sur cet album le love thème de **Krull**, les cavalcades spatiales de **Star Trek 2** et **3**, les coups de bourre de **Retour vers l'enfer**, les percussions métalliques acharnées d'**Aliens**, les dissonances de **La Foire des ténèbres**, les ambiances de **Wolfen**... Ces deux scores ont beau compter parmi les toutes premières affectations d'Horner, ils font office rétrospectivement d'excellent best-of (et à ce propos, vous a-t-on dit que le directeur d'effets spéciaux de ces deux films s'appelait James Cameron ?). (76 MN 34)

Ghosts of Mars

John Carpenter & Anthrax
(Varèse Sarabande)

Ni Ennio Morricone, ni Shirley Walker ne sont jamais parvenus à s'immiscer dans le dialogue entrepris il y a vingt-cinq ans entre John Carpenter le monteur et John Carpenter le musicien. Le pauvre Morricone en avait même été réduit, sur **The Thing**, à faire plus figure de prête-nom que d'illustrateur. Arrivé à ce point, dire de la musique de **Ghosts of Mars** qu'elle colle parfaitement au film est une redondance. Comme à l'accoutumée, elle opère une espèce de lever de rideau, d'effet annonciateur du cœur, de l'esprit, de la signature du film, et défie le sens critique (mais certainement pas les pieds du spectateur, qui marquent le rythme aux génériques de début et de fin). Pourtant, John s'est entiché cette fois-ci de la collaboration du groupe Anthrax, un choix qui répond évidemment au look véritablement metal de son bad-guy, tout en s'essayant timidement à l'inspiration techno. Galvanisé par son acteur Ice Cube, il s'est même offert au passage le logiciel Pro-Tools, et y découvre, tel un gamin, des fonctions spatialisantes et réverbérantes tellement usitées autrefois qu'on ne les entend finalement plus nulle part. Pas à la page pour un sou mais d'une intégrité à toute épreuve, la musique de Big John est à l'image de son art. (42 MN 59)

Robin and Marian
The Last Valley
The Lion in Winter

John Barry (SilvaScreen / Import FNAC)

Si la carrière du John Barry des années 60 est sur-représentée dans l'industrie musicale (des **James Bond** à ***Amicalement vôtre*** en passant par tous ses hits stringbeat), la décennie suivante est un désert aride pour les amateurs de l'élégant british, quand bien même son talent y a explosé. Silva répare en partie cette injustice en réenregistrant trois œuvres clés de cette période.

Robin and Marian (alias **La Rose et la flèche**) est une partition inédite, si l'on excepte les compulsifs millionnaires qui se sont offert le vinyle édité exclusivement pour certains exploitants américains. L'étrange film de Richard Lester, variation gérontophile et émouvante du mythe de Robin des Bois, devait à l'origine être confié à Michel Legrand, déjà responsable pour le réalisateur d'un triste **Trois Mousquetaires**; et c'est le producteur qui imposa finalement le nom de Barry, espérant capitaliser sur un love thème aussi mélo que vendeur. En lieu et place, Barry se fendit d'un portrait délicat de ces deux légendes vieillissantes, avec mélo certes mais aussi toute la retenue des instruments à vent. À tel point qu'il fallut le recours d'un tiers (Richard Shores, ici représenté), pour évoquer un minimum d'action trépidante. Sans trop le savoir, Barry posait certaines bases mélodiques qui allaient lui assurer de furieux succès dans la décennie suivante (**Quelque part dans le temps**, **Out of Africa**, **Danse avec les loups**).

The Last Valley (**La Vallée perdue**) est sans conteste l'un des chefs-d'œuvre du compositeur, une ode croisée aux vertus de la paix et de la guerre, portée par des chœurs multiples, éthérés ou abyssaux, inspirés ou diaboliques. Littéralement boosté par un film aux ambitions inédites, Barry y déploie un sens du prodigieux qui laisse sur le carreau tous ses collègues musiciens. Hélas, l'onéreux film d'aventures guerrières de James Clavell, avec ses caractères ambivalents et ses scènes de boucherie sans nom, allait s'avérer un tel échec financier que toute exploitation discographique s'en verrait condamnée. Cette intégrale réenregistrée fait donc figure d'événement et remplace partiellement les divers pressages officieux qui ont fait surface dans le marché de collectionneurs frustrés par cette injustice.

Lion in Winter (**Le Lion en hiver**) offrit à John Barry, à l'époque catalogué dans la pop, l'occasion de se plonger dans un travail d'historien-archiviste méticuleux, et de confronter son style moderne et autodidacte à la profonde piété de la musique médiévale. Le résultat valut à son auteur un Oscar immédiat et respectueux, entérinant sa partition comme un des symboles cinématographiques du sentiment religieux. Jerry Goldsmith ne s'y trompera pas, lorsqu'il se basera en partie sur le stupéfiant « Regis, Regum, Rectissimi » du père Barry pour accoucher des tétanisants « Versus Christus, Avé Satani » de sa trilogie de **La Malédiction**. **Lion in Winter** est suivi d'une suite de quatorze minutes de **Mary, Queen of Scots**, déjà disponible par ailleurs.

(**ROBIN AND MARIAN** : 45 MN 08 - **THE LAST VALLEY** : 57 MN 03 - **THE LION IN WINTER** : 54 MN 32)

→ par Arnaud BORDAS

Steven Spielberg

JULIEN DUPUY, LAURE GONTIER, WILFRIED BENON - ÉDITIONS DARK STAR - 255 P - 250 F.

Ni hagiographique ni polémique, cette plongée originale dans l'œuvre du Wonder Boy a le mérite de nous dévoiler l'auteur d'**E.T.** sous un nouveau jour: Spielberg artiste ambigu? Cela en fera sourire plus d'un parmi ceux qui ont décidé pour l'éternité de ne voir en lui qu'un faiseur infantile et manichéen. Mais force est de reconnaître, comme le montrent les auteurs, qu'il y a là une volonté et un destin peu communs dans l'histoire du cinéma. Lorsqu'on referme le bouquin, les qualificatifs se bousculent pour définir le parcours étonnant d'un cinéaste hors norme: Julien Dupuy (par ailleurs éminent secrétaire de rédaction d'une des plus grandes revues de cinéma de l'histoire) écrit dans l'introduction de l'ouvrage

que Spielberg est « *parfois franchement mauvais et fréquemment génial, intègre et intéressé, malin et maladroit, calculateur et spontané* ». On le voit, on est bien loin ici d'une certaine tendance universitaire qui, bien souvent, ne peut s'empêcher d'aborder un auteur sans le déifier ou le dénigrer. On dit souvent que l'amour est une idéalisation de l'autre. Mais ce sentiment n'est bien souvent que passager, l'amour véritable consistant finalement à connaître l'autre jusque dans ses failles sans pour autant cesser de l'aimer. Tout cela pour dire que, si l'attachement profond des auteurs à Spielby ne fait aucun doute, le réalisateur n'est jamais pour autant envisagé comme un artiste dont chaque œuvre paraîtrait sur la scène du monde telle une évidence divine. Délaissant les clichés, les trois auteurs cherchent avant tout à tracer un portrait du metteur en scène en professionnel habité par le doute, en continuelle recherche d'autre chose que ce qu'il a déjà acquis. Certes, on peut diverger sur l'interprétation de tel ou tel film, mais à l'arrivée, l'originalité du propos et la richesse de l'iconographie font de ce livre un bel objet qui ne dépareillera pas dans la bibliothèque de tout bon fan du metteur en scène.

Le sourire des enfants morts

NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES - ÉDITIONS MANITOBA/LES BELLES LETTRES, COLLECTION LE GRAND CABINET NOIR - 183 P. - 85 F.

Notre homme s'appelle Nicolas d'Estienne d'Orves. Il a vingt-sept ans. Passionné d'opéra et critique au Figaro littéraire, rien a priori ne le prédestinait à venir traîner ses guêtres dans les marécages de la littérature fantastique. Pourtant, ce recueil de nouvelles au titre morbide révèle un véritable auteur ainsi qu'un univers étrange, déviant, où se croisent les ombres de Marcel Aymé, Serge Brussolo (l'auteur est un fan) et même David Cronenberg. D'entrée, le ton est donné avec une effroyable histoire d'auto-cannibalisme. La suite est à l'avenant, où D'Estienne d'Orves, sans jamais se départir d'une ironie grinçante et d'un art consommé de la narration brève, décline le thème de la folie au moyen de personnages carrément inimaginables: une bigote qui pense être la réincarnation de Noé, un président de la république virant serial-killer (ça, ça reste encore dans le domaine du possible), le calvaire d'une femme enceinte qui, à la suite d'une insémination artificielle, sent grandir en elle quelque chose d'innommable, un éditeur moribond recevant par la poste un manuscrit racontant l'histoire d'un éditeur moribond qui reçoit un manuscrit racontant vous savez quoi... On retiendra particulièrement la nouvelle-titre, un court roman où plane le fantôme de Jean Ray: l'histoire d'un journaliste désœuvré et père de famille apathique qui trouve chez un bouquiniste un curieux ouvrage qui va le lancer dans un jeu de piste étourdissant à travers Paris, à la recherche d'une série de peintures maudites aux vertus hypnotiques. Belle réflexion sur le pouvoir parfois destructeur de certaines œuvres d'art, doublée d'un portrait au vitriol des milieux journalistico-publicitaires, ce voyage au bout de la folie porte assurément la marque d'un auteur à suivre de très près.

Les Supertoys durent tout l'été

BRIAN ALDISS - ÉDITIONS MÉTAILIÉ - 220 P - 118 F.

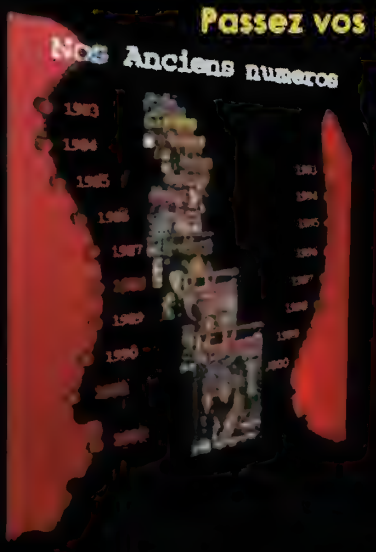
Actualité oblige, les éditions Métailié ressortent la nouvelle **Les Supertoys durent tout l'été** de Brian Aldiss (anciennement éditée par chez nous dans la défunte collection « Présence du futur » chez Denoël), qui avait tapé dans l'œil de Kubrick à sa parution en 1969. Sous-titré **Intelligence Artificielle**, dans le but d'attirer les non-initiés, le volume contient donc la nouvelle suscitée (le début du film de Spielberg en fait), ainsi que ses deux suites écrites plus récemment: **Les Supertoys quand arrive l'hiver** et **Les Supertoys les autres saisons**. Le tout forme une petite trilogie où, au travers de trois saynètes, Aldiss développe le concept d'une science-fiction minimaliste, proche du quotidien, sans monde extra-terrestre ni bataille galactique. Il s'agit avant tout d'« *un drame intense de l'amour et de l'intelligence* » comme le dit l'auteur, une vision désenchantée du futur, où la virtualité n'est plus que le vernis trompeur d'un monde déshumanisé. Dans ce contexte vient s'inscrire la quête d'un enfant artificiel à la recherche de son identité et de l'amour de ses proches. Fable morale et délicate, où pointe une ironie amère, la trilogie des **Supertoys** représente donc un agréable contrepoint à la SF kolossale que l'on trouve plus habituellement dans des bouquins comme la saga des **Fondations** d'Asimov ou celle d'**Helliconia** du même Aldiss. Les dix-huit autres nouvelles composent un ensemble assez disparate, où la science-fiction n'est parfois qu'un prétexte, voire un élément discret du décor. Aldiss s'y amuse à revisiter quelques grands classiques: **La Genèse** dans **La Vieille mythologie**, **La Tempête** de Shakespeare dans **Rien dans la vie n'est jamais suffisant**, le mythe d'Orphée dans **La Société secrète**... Certaines histoires sont de magnifiques petits tableaux pleins de poésie, aux résonances métaphysiques ou philosophiques (comme le superbe **Steppenpferd**), d'autres utilisent la SF pour stigmatiser avec humour certains traits de notre société comme le politiquement correct dans **Le Bouton pause**, le capitalisme dans **III** ou même la malbouffe dans **Le Bœuf**. Bref, à boire et à manger dans cette compile hétéroclite mais néanmoins digne de la réputation de son auteur. En bonus, pour les kubrickophiles, une intéressante préface d'Aldiss himself, où l'écrivain raconte son expérience auprès de l'ermite barbu.

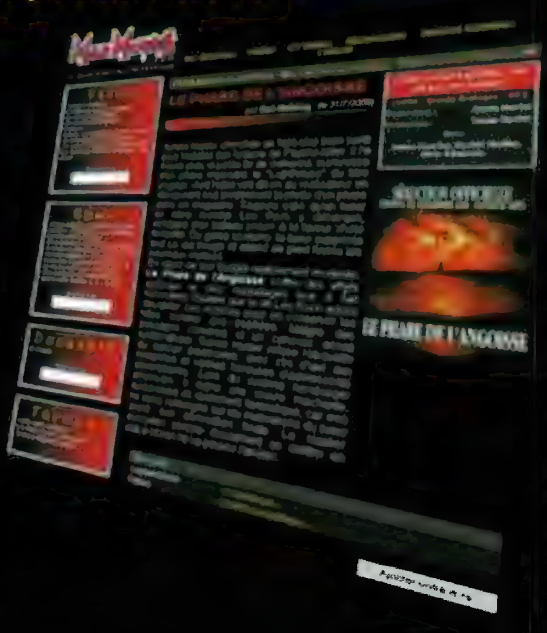
Ciné fantastique MAD MOVIES

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums





L'ACTUALITÉ DU CINÉMA QUI DÉBOURRE !

CIMPACT

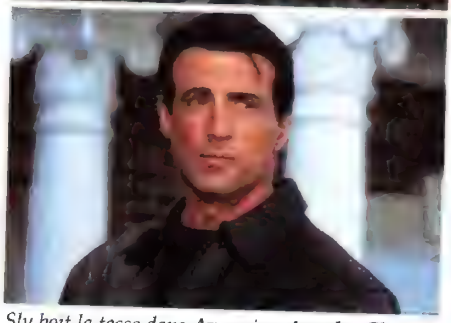
› **CHEVALIER**
Le grand tournoi de **BRIAN HELGELAND**

› **THE BARBER**
Les frères **COEN** rasent de près

› **L'ÉTRANGE FESTIVAL**
ASIE majeure

AVENGING ANGELO

Enchaînant bide sur bide, la superstar Sylvester Stallone ne se démonte pas et continue sur sa nouvelle lancée qui lui permet de rester dans le cinéma d'action sans pour autant incarner les viandeux qui ont fait sa gloire durant sa jeunesse cinématographique. Dans **Avenging Angelo**, il incarne le garde du corps d'une jeune femme qui apprend qu'elle est la fille du mafieux Angelo. Lorsque ce dernier se fait abattre, elle décide de retrouver l'assassin et demande à son garde du corps, secrètement amoureux d'elle, de lui venir en aide.
Ce n'est plus Franchise (**Get Carter**, **Driven**) qui produit ce film réalisé par le vétéran Martyn Burke, mais c'est tout comme puisque c'est l'impayable Elie Samaha qui tient les rênes du projet via sa nouvelle boîte nommée Dante Entertainment. Dans le rôle d'Angelo, on retrouve Anthony Quinn, mort peu après la fin du tournage le 4 juin dernier et auquel le film est bien évidemment dédié. C'est Madeleine Stowe qui incarne sa fille à l'écran, tandis qu'on annonce Andy Garcia et Harry Van Gorkum (**60 Secondes chrono**) en guise de seconds couteaux. Quoi qu'il en soit, ce film représente la dernière chance pour notre ami Sly de prouver qu'il possède encore une aura charismatique auprès du public. Non pas qu'on en vienne à douter, mais bon… Tourné aux USA et en Italie entre le mois d'avril et juin dernier, **Avenging Angelo** doit sortir au printemps prochain. On souhaite bon courage à notre étalon italien préféré pour remonter la pente, tant sur le plan artistique que professionnel.



*Sly boit la tasse dans **Avenging Angelo**. Gloups !*

*Robert Redford retourne en taule dans **The Last Castle**. Maso va !*

THE LAST CASTLE

Robert Redford doit être un peu maso dans l'âme pour décider de retourner en prison, vingt ans après le daté **Brubaker**. Dans le rôle du Général Irwin, un brillant stratège militaire qui passe en cour martiale, Redford s'offre une nouvelle prestation d'agitateur, l'un de ses emplois préférés durant les années 70. En effet, il décide ici de s'en prendre aux institutions pénitentiaires personnifiées par le Général Winter, un homme dont le respect pour la carrière passée du militaire va s'amenuiser au fur et à mesure de ses diverses tentatives d'évasion. Le jour où Irwin tente de pousser ses compagnons de cellule, la guerre est déclarée entre les deux hommes.
Avec James Gandolfini dans le rôle de Winter, **The Last Castle** risque fort de tourner à la performance d'acteur, élément essentiel pour la major DreamWorks qui compte bien voir son poulain concourir à la prochaine cérémonie des Oscars. Le cinéaste Rod Lurie se charge donc de diriger cet affrontement titanesque et, comme pour son mauvais **Manipulations**, s'offre un casting d'enfer puisque Delroy Lindo (**Roméo doit mourir**) et Robin Wright Penn complètent la fiche artistique. À noter que la présence du scénariste Graham Yost (**Speed**, **Pluie d'enfer**) risque de pousser le projet vers les rives de l'action-packed et bien évidemment, ce n'est pas pour nous déplaire. La sortie initialement prévue en France pour le 26 décembre, a cependant été repoussée à une date encore indéterminée.

CHÉRIE B SPÉCIAL NU IMAGE

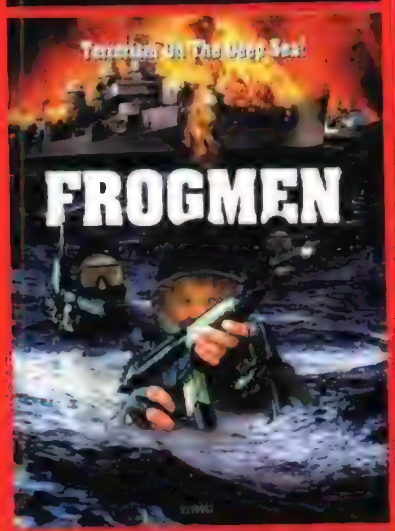
Allez, on plaide coupable ! À la rédac on aime bien les productions Nu Image parce que c'est toujours du nanardesque mené à bien de plus de 10e artistique (merci aux **Replicant**…). De la bande-son à l'univers en passant par le casting, on trouve toujours de quoi se marrer pour pas grand-chose. Bref, c'est quasiment toujours du bon cul. Sauf que le plus drôle chez Nu Image, ce ne sont pas les films, ce sont leurs affiches. On se souvient encore avec émotion de celle de **The Monk** avec Jean-Claude Van Damme jouant du violon. Magnifique ! Et on ne parle même pas de celle de leur dernier film en date, **Pluie d'enfer**, qui nous promet Christian Slater et Val Kilmer se serrant les coudes pour échapper aux nouvelles machinations Verne. Allez, on plaide coupable ! À la rédac on aime bien les productions Nu Image parce que c'est toujours du nanardesque mené à bien de plus de 10e artistique (merci aux **Replicant**…). De la bande-son à l'univers en passant par le casting, on trouve toujours de quoi se marrer pour pas grand-chose. Bref, c'est quasiment toujours du bon cul. Sauf que le plus drôle chez Nu Image, ce ne sont pas les films, ce sont leurs affiches. On se souvient encore avec émotion de celle de **The Monk** avec Jean-Claude Van Damme jouant du violon. Magnifique ! Et on ne parle même pas de celle de leur dernier film en date, **Pluie d'enfer**, qui nous promet Christian Slater et Val Kilmer se serrant les coudes pour échapper aux nouvelles machinations Verne.

EXPRESSIMO

● La mauvaise nouvelle du mois : Bruce Willis a déclaré officiellement qu'il n'y aura pas de **Die Hard 4**. Ainsi s'achève la saga du cinéma d'action la plus ludique de notre époque. Je m'en vais pleurer un coup…

● On en parlait le mois dernier sous forme de preview, mais la MGM a décidé de repousser la sortie du **Windtalkers** à l'été prochain. Motif invoqué : le film possède un fort potentiel de blockbuster estival. Hum… Tant que c'est pas pour le charcuter dans tous les sens, tout va bien.

● Et encore des nouvelles d'**Austin Powers 3 : Goldmember**. Il semblerait que, bien que Mini-me soit présent dans le script, l'acteur Verne Troyer ne reprenne pas le rôle qui l'a rendu célèbre. Un casting est donc lancé tandis que les stars font des pieds et des mains pour apparaître dans le film. La dernière en date : Pierce Brosnan interprètera, bien



WASABI

On en pensera ce qu'on veut mais, contrairement à la plupart de ses films, il semble bien que Luc Besson ait oublié d'être bête. Connaissant le niveau de popularité de Jean Reno au pays du soleil levant, il décide ainsi de situer le prochain véhicule de son acteur fétiche au Japon en espérant profiter d'un succès monstrueux à l'image de **Nikita** et **Leon.** Ainsi, Reno incarne le sympathique Hubert (cousin Hub' référence aux **Visiteurs** !), un flic un peu trop expéditif qui se retrouve suspendu pour avoir cassé la gueule du fils du préfet. Dans le même temps, il reçoit le coup de fil d'un notaire du Japon qui lui annonce la mort mystérieuse de Miko, la femme de sa vie. Ni une, ni deux, Hubert se rend à Tokyo pour enterrer son amour de jeunesse et se rend compte que cette dernière lui a légué une fille du genre turbulente. Les ennuis commencent et la comédie pouêt-pouêt aussi…
Rien ne manque dans cette nouvelle production Europa signée Gerard Krawczyk : entre la nymphette hystéro (Ryoko Hirosue, une pop-star locale) qui cherche les baffes, et le sidekick qui se doit de manger des torgnoles (Michel Muller), Jean Reno devra apporter une once de crédibilité à la chose. Nous, on espère surtout que Luc va arrêter le trip d'insultes à la «Niak/Ninjas» qui a fait le succès foudroyant de **Taxi 2**, mais rien n'est moins sûr. À noter d'ailleurs que le tournage de **Taxi 3** vient de commencer, mais on ne sait rien du script (paraît qu'il y a des poursuites en bagnoles). En attendant, **Wasabi** sort le 31 octobre et nous y reviendrons dans le prochain numéro.

Jean Reno sort son insigne à la populace japonaise dans ***Wasabi****, un film de « qualité Luc Besson ».*

Jouer les Mini-me d'**Austin Powers 2**, en l'écrasant le nain le plus diabolique de l'histoire du cinéma, plus encore que Herve Villechaize dans **L'Homme au pistolet d'or**, c'est dire ! Les scénaristes invoquent certainement la célèbre suspension d'incrédulité pour faire avaler leur concept, mais on ne peut pas dire qu'on n'a pas envie de voir ça ! Après ce coup de maître improbable, on passe à **Frogmen** de Franklin A. Valette, sous-titré **Operation Stormbringer**. En bon premier assistant sur la série des **Puppet Master** et autres **Bloodfist**, le Valette ne va certainement pas faire un film pour ces dames. Ce remake fauché de **Navy Seals** (un film déjà bien ringue) sent fort la grosse

enquête gratuite à l'horizon. On termine sur **Death Train**, dont on ne connaît pas encore le réalisateur (on n'en a vu qu'il se montrerait pour qu'on ne passe la K7 du **Pont de Cassandra**. Il va en avoir sacrément besoin pour cette histoire de virus mortel qui se balade dans un train lancé à grande vitesse. Le visuel annonce la fin du monde carrément, mais faut avouer qu'on n'a pas des masses vu que les designers ne sont pas foutus de respecter les diverses proportions (voir les persos sur le toit du train). À moins que Verne Troyer n'ait aussi signé pour cet actioner/catastrophe qui s'annonce effectivement assez cataclysmique. Qui vivra verra…

évidemment, un agent secret.

● Des nouvelles bien de chez nous : Jan Kounen a démenti la participation de Hugh Jackman à son **Blueberry**. Au moins, ça prouve que le projet reste encore d'actualité.

● Incroyable ! Oliver Stone a déclaré très sérieusement (et officiellement) qu'il souhaitait faire un film sur le terrorisme avec pour toile de fond les tragiques évènements du 11 septembre dernier. On lui souhaite bien du courage.

● C'est la guerre à Hollywood pour savoir qui va sortir le premier son projet sur **Alexandre le Grand**. Tandis que Ridley Scott travaille encore sur sa propre adaptation avec Anthony Hopkins dans le rôle-titre, Alfonso Arau (**Les Vendanges de feu**) vient de débloquer 15 millions de dollars pour commencer son film en mars prochain. Pas de casting annoncé.

BRIAN HELGELAND WILL ROCK YOU

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE CHEVALIER, RENCONTRE AVEC UN JEUNE AUTEUR BOURRÉ DE TALENT.

Franchement, qui se souvient encore des scripts de **Freddy 4**, **976-Evil** ou encore **Highway to Hell** ? Voici dix ans de cela, on n'aurait pas misé un kopeck sur la carrière de Brian Helgeland et il aura fallu toute la perspicacité d'un Joel Silver, grand découvreur de talents, pour nous faire réaliser notre méprise. En lui confiant une poignée d'épisodes des ***Contes de la crypte*** sur le compte de ses premières bafouilles dans le genre, le mogul producteur perpétue la tradition qui veut que beaucoup de grands noms aient débuté par le cinéma fantastique. Pourtant, comme on l'a remarqué, ce n'est pas en nous contant les aventures d'un croquemitaine salace ou d'un téléphone directement relié vers l'enfer que Brian Helgeland va se faire connaître. Si le grand gaillard quitte prématurément son emploi de pêcheur dans le Massachussets pour devenir scénariste à Hollywood, c'est dans l'idée de rendre hommage à un type de littérature qu'il affectionne particulièrement : le roman de gare. Joel Silver (encore lui) s'en rend bien compte et lui offre un cadeau empoisonné : **Assassins**. Malgré un fort potentiel, le script des frères Wachowski ne convient ni au réalisateur, Richard Donner, ni au producteur. Malgré la science du jeune auteur dans le domaine du polar, **Assassins** relève du casse-tête pour le scénariste tant le film oscille entre la tension intimiste et l'actioner lambda sans qu'il lui soit possible de faire le lien entre les deux tendances.

Qu'à cela ne tienne : la machine est lancée et Helgeland ne va pas tarder à frapper un grand coup. En charge de plusieurs scripts, il va être le premier à réussir à adapter un roman de James Ellroy en shooting script de qualité. La force de **L.A. Confidential**, on la connaît tous : une histoire qui se donne des allures de film-somme et qui permet de jongler avec les archétypes du polar pour en tirer le meilleur parti. Putain au grand cœur, policiers véreux et inspecteurs sociopathes adeptes de la bouteille, il n'en faut pas plus au scénariste pour empocher un Oscar de la meilleure adaptation fortement mérité. La même année, son crépusculaire **Postman**, basé sur le même fonctionnement séminal, sera considéré comme un gigantesque fiasco artistique par une tripotée de critiques. Allez comprendre… Sur les conseils de Richard Donner, pour lequel il triture un autre script (**Complots**, qui accuse les mêmes tares qu'**Assassins**), Brian Helgeland passe à la réalisation en fonctionnant toujours sur ses sacro-saints principes classiques. L'ombre au tableau sera la fâcheuse propension de la méga-star du film, Mel Gibson, à tourner autour de son fantasme de cinéma, à savoir mourir sur grand écran (obsession déjà prégnante dans **L'Arme Fatale 2**), sans pour autant le réaliser. Vous l'aurez compris, ce premier film, **Payback** devait finir sur le sacrifice de son héros, jusqu'à ce que le Mel se débine. Et pourtant, ce sera le succès de ce plaisir immédiat qui permettra à Helgeland d'imposer le formidable **Chevalier** dont il nous parle ici en long, en large et en travers. Voilà qui nous permettra de patienter jusqu'à **Blood Work** et **Mystic River**, deux scripts qu'il vient de signer pour la plus grande icône de son genre de prédilection : Clint Eastwood. En voilà donc un qui n'a pas fini de mettre des étincelles dans nos yeux !

*Brian Helgeland sur le tournage de **Chevalier**.*

William (Heath Ledger) et ses hommes : ils vont tenter de changer leur étoile.

Stéphane MOÏSSAKIS

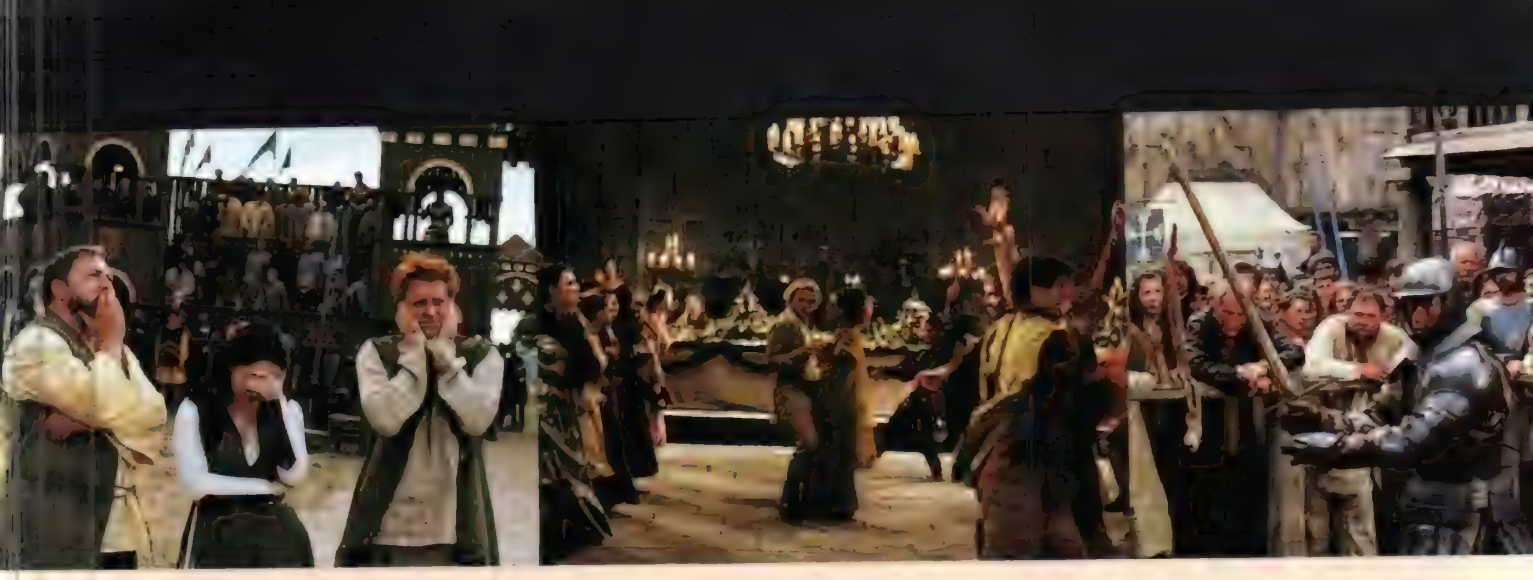
INTERVIEW

Qu'est-ce qui vous a poussé vers ce projet peu commun ?
Le besoin de changer. Je sortais d'une suite de films à sujet criminel, comme **Payback** et **L.A. Confidential**, et du coup je voulais faire un film qui soit, à l'inverse, une sorte de vision légère de l'existence, qui traite de la vie tout simplement. J'ai donc été poussé vers **Chevalier** principalement pour sa différence. J'aime bien me plonger dans des lectures inattendues, et j'avais lu un livre sur les joutes féodales il y a bien longtemps. Il y était clairement décrit que les joutes étaient un sport, au sens où on l'entend encore aujourd'hui, c'est-à-dire un spectacle populaire et compétitif. J'avais déjà trouvé à l'époque que ce sujet pourrait être à la base d'un univers très riche et visuel, donc tout à fait approprié au cinéma. Puis je me suis lancé dans d'autres projets et cette histoire de joutes est restée à mûrir dans mon esprit. C'est ainsi pour chaque projet ; je n'ai pas dès le départ une idée spécifique, une intuition extraordinaire où tous les éléments seraient déjà en place. Mais lorsque je me suis décidé à travailler clairement dessus, cela m'a pris environ six mois, recherches comprises. Ce film est donc passé par divers stades pour en arriver à ce qu'il est aujourd'hui.

Du point de vue dramatique, émotionnel, spectaculaire, le film fonctionne du feu de Dieu. Mais étant donné que vous avez pris le parti de l'anachronisme, c'est quasi miraculeux...
Déjà, je suis content que le film vous ait plu, car si ça n'avait pas été le cas, ces éléments anachroniques auraient été pour vous une véritable torture. Maintenant, cette crainte que peut avoir le spectateur avant d'entrer dans les salles n'est pas liée à l'Histoire elle-même mais à l'histoire du cinéma et de ses conventions. Un critique américain m'a dit qu'on ne pouvait pas mettre de la musique rock dans un film médiéval. Lorsque je lui ai demandé ce que je devais mettre à la place, il m'a dit : « *Une musique orchestrale* ». Je lui ai fait remarquer qu'aucun des instruments qui composent un orchestre symphonique n'existait au Moyen âge. Donc, ce à quoi s'attendent les spectateurs en allant voir un film médiéval tient à toute une tradition conçue, élevée, nourrie par les films. Ça n'a rien à voir avec l'anachronisme. Et il y a autre chose : généralement, les histoires qui sont contées au travers des films médiévaux tiennent en une phrase. Le Chevalier est en quête du Saint Graal, ou combat le dragon, ou part pour les Croisades, ou mène une révolte populaire, ou sauve la Princesse. Ce sont des films ambitieux, qui impliquent des données épiques, mais où l'histoire elle-même se résume à des concepts ultra-simplifiés. **Chevalier** s'intéresse lui à la petite histoire derrière la grande. Je pensais que plus le public serait amené à s'identifier à ces personnages, à être à l'aise en leur présence, plus il pourrait pénétrer dans des implications nuancées. De plus, je suis convaincu que les gens ne changent pas en profondeur. La technologie évolue, la société se modifie mais les gens demeurent. En l'an 1000 ou 2000, les gens travaillent, s'aiment, se détestent, ils boivent, font la fête, cherchent le pouvoir, l'amour ou l'honneur. À l'époque des tournois, j'ignore si le public sifflait ou faisait la hola, mais une chose est sûre : il ne restait pas immobile et rigide comme une miniature saxonne. Le clash phénoménal que produit la rencontre des deux lances crée une vive réaction humaine. À ces moments-là, le public devait devenir fou, et ces tournois étaient donc forcément très animés. Lorsque vous enfiliez votre costume ou votre robe en 1370, vous ne vous regardiez pas dans le miroir en vous étonnant de l'aspect daté de votre silhouette. Lorsque vous dansiez à la cour, ce n'était pas perçu comme des danses ennuyeuses à deux à l'heure. C'était une fête excitante. La musique qu'ils écoutaient avait sur eux l'effet qu'a pu avoir David Bowie sur ma génération. Ne jamais oublier que le passé a, un jour, été moderne.

Néanmoins, comment expliquer certaines conventions ? La musique postromantique de Miklos Rozsa, la coupe de cheveux et le maquillage « in » de Liz Taylor, n'ont jamais gêné les critiques ou les spectateurs d'Ivanhoé par exemple...
Parce que ce sont des conventions confortables, dont vous pouvez très vite faire abstraction, que vous connaissez avant même d'entrer dans la salle. Elles créent juste assez de distance pour le spectateur, sans pour autant le perdre dans un univers « lointain ». Dans le cas de **Chevalier**, vous devez prendre au moins quelques minutes pour penser à ces nouvelles conventions, les soupeser, pour enfin les accepter ou les rejeter. Le spectateur est paradoxal parce qu'il aime être surpris mais il souhaite toujours se sentir en sécurité. À ses yeux, ce qui est joli et séduisant c'est ce qu'il connaît déjà, avant qu'il ne découvre inévitablement autre chose et change d'avis.

Mais vous n'étiez pas effrayé des risques de rejet pur et simple ?
Non, pas vraiment. Si vous l'acceptez, tant mieux. Sinon, vous pouvez rentrer chez vous. Voilà à peu près ma manière de penser. Il y a tant de films disponibles, pour tant de goûts et de spectateurs différents, que je ne vois pas pourquoi je mentirais avec mon propre travail dans l'espoir d'attirer deux ou trois chalands de plus. En surface, **Chevalier** a l'allure d'un film pop et divertissant, ce qu'il est assurément, mais ça n'en fait définitivement pas un film pour



tout le monde. Et il est d'ailleurs intéressant de voir comment certaines personnes refusent les choses sans trop savoir pourquoi.

Vous avez certainement dû prendre modèle sur des films pré-existants ?
Forcément, même si la plupart du temps ces modèles agissent de façon inconsciente. On pourrait bien sûr citer **Braveheart**, qui est un film d'époque très fidèle aux lois du genre, mais qui a imposé une approche très viscérale, ce qui intensifie la promiscuité du spectateur avec le sujet. Donc il y avait un peu de cela, mais il y a également, et cela va probablement vous surprendre, beaucoup de réminiscences de **Luke la main froide**. Ce n'est pas tant par rapport au sujet du film, bien sûr, que le foisonnement des seconds rôles qui entourent le personnage principal et relancent constamment l'intérêt. J'ai beaucoup revu ce film en travaillant sur **Chevalier**.

N'étiez-vous pas tenté, dans votre approche moderniste, de constater le peu de différences sociales et politiques entre l'Angleterre féodale et l'actuelle Angleterre ?
Il est évident que l'endoctrinement des classes n'y a pas beaucoup changé de forme ou de méthode. On le perçoit, je pense, en toile de fond du film, et notamment à travers le questionnement de ce qu'est la « noblesse ». Est-ce un titre administratif ou un état humain ? Mais je crois que je m'intéresse plus à la politique telle qu'elle se joue entre les individus, qu'à la politique à l'échelle des sociétés.

Vous passez, sans difficulté, de la comédie au drame intimiste puis aux scènes épiques ou solennelles. Comment savoir si le public sera prêt à accepter ces transitions émotionnelles ?
Je crois que mon expérience de scénariste y est pour beaucoup. L'écriture vous apprend à doser ces éléments, mais il me serait difficile de vous dire comment cela se décide vraiment. Ça me semble être un procédé plutôt instinctif. Ce n'est certainement pas mathématique. Et je me fie complètement à mon instinct pour ces choses-là. Non pas que je ne me pose pas de questions. Je m'en pose sans arrêt. Mais je choisis généralement ce que mon instinct m'a ordonné au premier rapport.

Propos recueillis à Deauville par Rafik DJOUMI

William s'apprête à frapper lors d'un tournoi aussi impressionant que «funky» !

Rufus Sewell

CHEVALIER
Toile de joutes

Au premier abord, il semblerait que ce soit le parti pris de l'anachronisme qui ait poussé le talentueux Brian Helgeland à utiliser des classiques de la scène pop, rock et disco sur cette histoire qui se déroule au moyen-âge. Cette dernière nous narre les aventures du jeune écuyer William (Heath Ledger), qui prend la place de son défunt maître pour partir concourir dans plusieurs tournois et changer le cours de son destin. Dès les premières minutes du film, le concept du film est directement exposé, en utilisant la bande originale comme un élément intradiégétique, c'est-à-dire entendu et même chanté par les personnages. Mais en plus d'être talentueux, Brian Helgeland est aussi un type redoutablement intelligent : il sait pertinemment qu'il ne peut pas tenir la distance avec cette simple idée en tête. En intégrant une complexe histoire d'amour entre William et Jocelyn (Shannyn Sossamon), une demoiselle de source noble, le scénariste devenu cinéaste pousse donc **Chevalier** vers les rives du teen-movie, sous-genre comique souvent mal exploité et donc mal perçu. C'est là que se trouve le cœur du film…

Lorsque le cinéaste s'exclame dans nos pages que le spectateur doit adhérer à son principe sous peine d'être vite largué, il ne ment pas. Mais qu'on se rassure : il nous tend finalement le maximum de perches pour ne pas s'enfermer dans l'autisme dont souffrent la plupart des productions-ovnis (**Destination Graceland**, pour citer le dernier exemple en date). Étant lui-même le premier spectateur, Helgeland croit en son film. Il s'impose donc une mise en scène classique et nerveuse, mise en scène qui lui permet de passer d'une scène comique à un moment de bravoure pour ensuite basculer dans une séquence d'émotion et même mélanger le tout en même temps. Sous un résultat à la fois déroutant et proprement efficace, se cache donc un long métrage riche, exigeant, amusant, émouvant, tripant, engageant, chantant… Dans l'ordre, **Chevalier** est donc le meilleur teen-movie depuis **Heathers**, le meilleur film moyenâgeux depuis **Braveheart**, la meilleure comédie musicale depuis **Phantom of the Paradise**... Et bien que la complémentarité des genres soit dans le cas présent franchement nécessaire, **Chevalier** est loin de se limiter à ce mélange audacieux. C'est en fait une expérience unique qui exige un réel effort de la part du spectateur. À l'heure où la plupart des blockbusters n'exigent quant à eux que quelques pièces de notre porte-monnaie, il serait criminel de rater la belle invitation de Brian Helgeland. Définitivement, un grand cinéaste est né.

Stéphane MOÏSSAKIS

A KNIGHT'S TALE. USA. 2001. RÉAL ET SCÉN.: BRIAN HELGELAND. DIR. PHOT.: RICHARD GREATREX. MUS.: CARTER BURWELL. PROD.: TIM VAN RELLIM, TODD BLACK ET BRIAN HELGELAND POUR ESCAPE ARTISTS/FINESTKIND. INT.: HEATH LEDGER, MARK ADDY, RUFUS SEWELL, PAUL BETTANY, SHANNYN SOSSAMON, ALAN TUDYK, LAURA FRASER, BERENICE BEJO... DUR.: 2 H 12. DIST.: COLUMBIA PICTURES. SORTIE LE 14 NOVEMBRE 2001.

Ethan Hawke & Denzel Washington

TRAINING DAY
A mauvaise école

Des films de genre qui tentent de dresser une toile de fond socio-politique en forme de dénonciation, on en connaît un paquet. Les polars qui montrent du doigt, comme c'est le cas ici, la corruption policière sont donc une constante du cinéma hollywoodien. Impossible, ainsi, de ne pas penser à **Serpico** ou au **Prince de New York** lors du visionnage de **Training Day**. Il serait pourtant fort malvenu de comparer Antoine Fuqua à un Sidney Lumet, tant l'approche des cinéastes est radicalement différente.
Training Day se déroule en une seule journée, celle qui voit l'arrivée du bleu Jake Hoyt (Ethan Hawke, fade car mal dirigé) au département narcotique de Los Angeles. Son partenaire n'est autre que le légendaire Alonzo Harris (Denzel Washington, poseur car mal dirigé aussi), un cador en prise directe avec la rue. Un flic ripou également, comme va le découvrir Hoyt qui se refuse de fermer les yeux au péril de sa carrière, de sa vie et de celle de sa famille…
La perception de la menace urbaine recherchée par le scénariste David Hayer est tout d'abord mal rendue par la mise en scène en deux dimensions du réalisateur. Pourtant, quiconque connaît le travail d'Antoine Fuqua (**Un Tueur pour cible** et **Bait**) constatera ici une certaine amélioration du cinéaste. Il n'empêche : le manque de profondeur de champ, dû à son usage constant de longues focales, n'implique aucune oppression visuelle à un script pourtant chargé en séquences crues et donc éprouvantes. Ce n'est cependant pas le problème majeur de **Training Day**. Car en tentant un grand écart tout à fait concevable entre ses obsessions urbaines et le sous-genre qu'il traite, David Ayer s'impose une unité de temps qui va le pousser à l'utilisation d'une linéarité en porte-à-faux avec la crédibilité de son sujet. Tous les archétypes du film de rue sont donc concentrés dans un script beaucoup trop écrit, bouffi de pathos, et chaque élément, chaque scène, fera l'objet d'un rappel lors des séquences à venir. Un lien de cause à effet est ainsi invoqué lors des moments tendus, les désamorçant quasi-automatiquement au mieux, les faisant sombrer dans le ridicule au pire. Il ne s'agit donc pas ici de la grandeur et de la décadence d'un flic ripou. Il ne s'agit pas non plus du dépucelage d'un personnage naïf qui se révèle dans l'adversité. Et pourtant, **Training Day** traite bien de ces deux thèmes sans jamais parvenir à rétablir la balance entre fiction largement romancée et dénonciation crue. Un sujet bien vu dans le fond mais mal pensé dans le traitement. Dommage.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: ANTOINE FUQUA. SCÉN.: DAVID AYER. DIR. PHOT.: MAURO FIORE. MUS.: MARK MANCINA. PROD.: ROBERT F. NEWMYER, JEFFREY SILVER, SCOTT STRAUSS, DAVID WISNIEVITZ POUR NPV ENTERTAINMENT/OUTLAW PRODUCTIONS/VILLAGE ROADSHOW PRODUCTIONS. INT.: DENZEL WASHINGTON, ETHAN HAWKE, SCOTT GLENN, TOM BERENGER, CLIFF CURTIS, EVA MENDES, MACY GRAY, DR. DRE... DUR.: 2H01. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 7 NOVEMBRE 2001.

FRANK HERBERT
présente
DUNE
Le chef-d'œuvre de la science-fiction, enfin fidèlement adapté.
Près de 5 h d'images inédites pour restituer l'alchimie des romans, le souffle épique d'une œuvre visionnaire...
DUNE de Frank Herbert envoûte et fascine en double DVD collector.
cryo
Inclus une démo exclusive du jeu Frank Herbert's Dune jouable sur votre PC
DVD
DUNE

Justin Chambers

D'ARTAGNAN
L'étroit mousquetaire

Les adaptations américaines des *Trois Mousquetaires* sont innombrables et, chose curieuse étant donné la qualité du matériau original, rarement réussies. Les meilleures restent celles tournées par Rowland Lee en 1935 et par George Sidney avec Gene Kelly en 1948. Plus récemment, Richard Lester et Stephen Herek s'y sont essayés avec une verve certaine, mais des orientations pas toujours heureuses (parodie pour l'un, teenager pour l'autre). Après **Young Blades** sorti le mois dernier, voici que Peter Hyams, autrefois plutôt doué (**Outland**, **La Nuit des juges**) mais devenu très empoté (**Relic**, **La Fin des temps**), s'attelle à la tâche, clamant à qui veut l'entendre qu'il compte dépoussiérer le film à costumes en le traitant comme un western (ah ?).

Histoire de faire moderne et de profiter des succès de **Tigre et dragon** et de **Matrix**, il engage en outre un chorégraphe de combats cantonais, responsable des morceaux de bravoure de **The Blade** et des **Il était une fois en Chine** (dont il reprend ici le duel équilibriste sur des échelles instables). Seulement voilà : l'art du sabre chinois, ce n'est pas comme l'escrime, c'est nettement plus acrobatique. Et Hyams s'avère bien incapable de suivre les mouvements de ses cascadeurs qui voltigent et brettent avec fougue. En résulte une réalisation qui ne parvient ni à les cadrer ni à les éclairer, et qui à force de trop vouloir jouer sur la proximité transforme ses quelques plans larges (où on distingue un peu mieux ce qui se passe) en bouffées d'air frais malgré leur composition hasardeuse. Pour le reste, le film se plante dans les grandes largeurs, et ressemble à tout et à n'importe quoi mais sûrement pas à un western. Ce n'est pourtant pas faute de vouloir en mettre plein la vue : dans le rôle-titre, Justin Chambers s'agite dans tous les sens, allant jusqu'à singer Steven Seagal lorsqu'il latte ses ennemis en deux dixièmes de seconde à mains nues. La musique pétarade avec un enthousiasme aviné, Tim Roth cabotine comme dans **Rob Roy**… Mais rien n'y fait : on s'ennuie, principalement à cause d'un script confus, d'une flopée d'erreurs de casting et de l'absence de rythme, d'émotion et d'humour, ce qui est plutôt embarrassant vu qu'il s'agit tout de même d'éléments essentiels à tout bon film de cape et d'épée. Hyams tente de se rattraper dans le dernier quart d'heure avec UNE belle scène (l'armée des mousquetaires surgissant de la forêt sous une pluie battante en pleine nuit) et UN beau plan (une plongée sur le héros qui joue de la rapière en escaladant un donjon). Deux passages qui échappent à l'esthétique télé de ce qui a précédé mais qui ne sauvent en rien le métrage.

Une dernière chose : si D'Artagnan fait lors d'un combat le grand écart sur deux tonneaux, c'est parce qu'à l'origine, le projet était destiné à notre bien-aimé Jean-Claude Van Damme. Dommage qu'il n'ait pas revêtu la tunique.

Cédric DELELÉE

THE MUSKETEER. USA/GB/FR/LUX. 2001. RÉAL ET DIR. PHOT.: PETER HYAMS. SCÉN.: GENE QUINTANO D'APRÈS LES TROIS MOUSQUETAIRES D'ALEXANDRE DUMAS. MUS.: DAVID ARNOLD. PROD.: MOSHE DIAMANT ET MARK DAMON POUR MDP WORLDWIDE, CRYSTAL SKY ET SIGNATURE ENTERTAINMENT. INT.: JUSTIN CHAMBERS, TIM ROTH, MENA SUVARI, STEPHEN REA, CATHERINE DENEUVE, JEAN-PIERRE CASTALDI... DUR.: 1H45. DIST.: SND. SORTIE LE 7 NOVEMBRE 2001.

BLEU PROFOND
Le mal de mère

Bête de festival, **Bleu profond** a déjà été montré aux quatre coins du globe. Sept ans après **Suture**, Scott McGehee et David Siegel souhaitaient réaliser un second film plus mature, illustration de l'expérience accumulée pendant qu'ils travaillaient sur trois longs-métrages maudits, condamnés à végéter pour l'éternité à l'état de projet.

Ayant découvert l'homosexualité de son fils Beau (Jonathan Tucker), Margaret Hall (Tilda Swinton) épie ses déplacements. Lorsqu'elle constate qu'il s'est amouraché du patron d'une boîte gay, une crapule au sourire enjôleur, son sang ne fait qu'un tour. Désirant éviter à son enfant une vie dissolue, elle tente vainement de mettre un terme à sa liaison avec l'intriguant Darby Reese (Josh Lucas). Suite à un rendez-vous galant nocturne qui dégénère, Darby se tue accidentellement à l'insu de Beau. Le lendemain matin, Margaret retrouve le corps inanimé, échoué sur la jetée. Pour protéger son enfant, elle décide maladroitement de dissimuler le cadavre. Évidemment, la police est incompétente, contrairement à un maître chanteur, Alek Spera (Goran Visnjic) qui, cassette vidéo de sodomie à l'appui, réclame 50.000 dollars à l'infortunée mère de famille.

Tilda Swinton

Doté d'une interprétation et d'une photographie supérieures à celles qui sont de mises dans ce type de production, **Bleu profond** pèche par orgueil. Dans cette libre adaptation du roman d'Elizabeth Sanxay Holding (*The Black Wall*), qui ressemble parfois (mais il faut le dire vite) au très beau **Intuitions** de Sam Raimi, McGehee et Siegel se perdent en tentant d'élever trop haut le niveau de leurs ambitions. Voulant raconter quatre histoires en une (c'est possible, mais difficile), jamais ils ne parviennent à convaincre sur le plan narratif. Pourtant, la descente aux enfers de cette mère dont le charisme et l'abnégation transforment un démon (Darby Reese) en séraphin aurait pu glacer le sang. Malheureusement, à l'exception d'une scène (la rédemption du brigand dont les sentiments s'éveillent au moment où il se rend prisonnier volontaire de l'univers de Margaret), le reste du métrage n'est qu'ellipses et exploration de poncifs. McGehee et Siegel semblent en effet se satisfaire d'une ébauche grossière des thèmes dont ils traitent. Homosexualité, famille nucléaire, polar, faillite personnelle et sentimentale… autant de sujets abordés avec un laxisme crispant. **Bleu profond** navigue donc dans un non-lieu de cinéma : le mélo camouflé en thriller et confiné à l'intérieur du carcan domestique. En bref : une série B gériatrique.

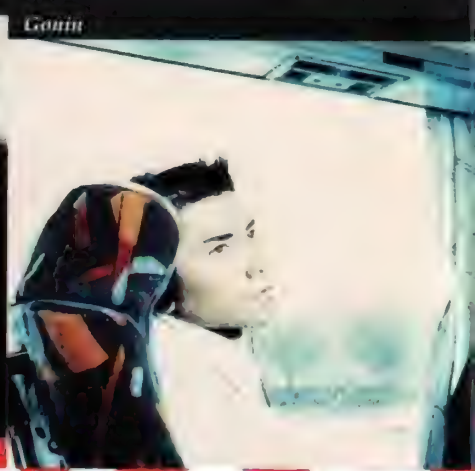
Bertrand ROUGIER

USA. 2001. RÉAL.: SCOTT MCGEHEE ET DAVID SIEGEL. SCÉN.: SCOTT MCGEHEE ET DAVID SIEGEL D'APRÈS LE ROMAN D'ELISABETH SANXAY HOLDING. DIR. PHOT.: GILES NUTTGENS. MUS.: PETER NASHEL. PROD.: LAURA GREENLEE, EILEEN JONES, MINDY MARIN, SCOTT MCGEHEE, ROBERT H. NATHAN, DAVID SIEGEL POUR 15 FILMS. INT.: TILDA SWINTON, GORAN VISNJIC, JONATHAN TUCKER, PETER DONAT, RAYMOND J. BARRY... DUR.: 1H40. DIST.: ARP. SORTIE LE 7 NOVEMBRE 2001.

SUR MES LÈVRES
Droit au cœur

UN ANNEAU POUR
LES GOUVERNER TOUS...
...UNE SEULE ADRESSE POUR LE TROUVER :
PAGE 15 DU NOUVEAU CATALOGUE CINESTORE
400 PAGES DE CINÉ, SÉRIES, CARTOONS,
PLUS DE 4000 DVD ZONE 2, LES MEILLEURS LIVRES
SUR LE CINÉMA, LES PLUS BELLES MUSIQUES DE FILMS,
LE PLUS GRAND CHOIX DE PRODUITS DÉRIVÉS.
Retrouvez tout le catalogue Cinéstore sur www.cinestore.com
Ciné store .com
Joigner votre règlement et renvoyer ce coupon sous enveloppe affranchie au tarif en vigueur à : CINESTORE - 5 RUE MESSONIER 75017 - PARIS
OUI je désire recevoir le nouveau catalogue Cinestore, je joins mon règlement à l'ordre de Cinestore pour la somme totale de 30 Francs (port gratuit).
par chèque bancaire ou postal
Je règle par carte bancaire
J'inscris mon numéro de CB
expire à fin
Signature obligatoire
NOM, Prénom :
MM11
Adresse :
Code Postal :
Ville :
Pays :
Tel :

A Night in Nude


Gouin

L'ETRANGE

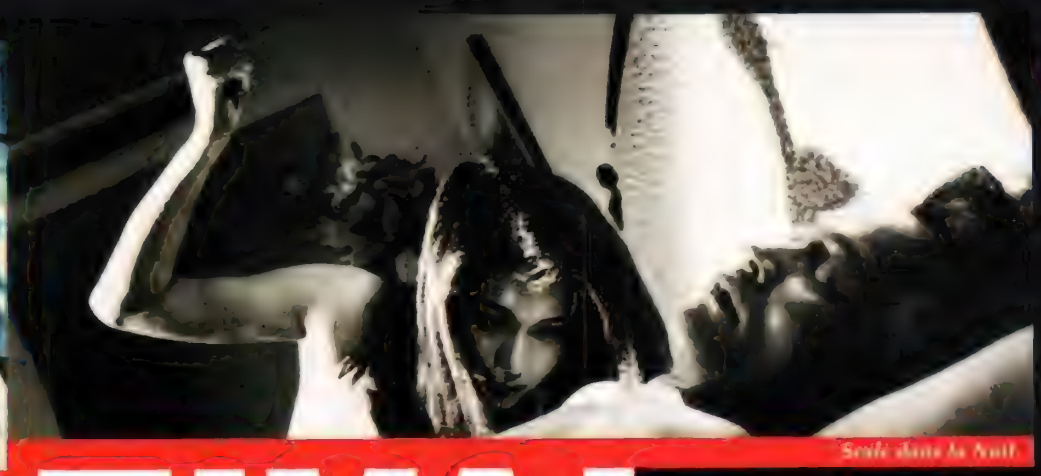
POUR SA NEUVIÈME ÉDITION, LA MANIFESTATION CINÉMATOGRAPHIQUE LA PLUS DÉCALÉE DE L'HEXAGONE A DE NOUVEAU FORTEMENT MISÉ SUR L'ASIE. LES DEUX RÉTROSPECTIVES MAJEURES DU FESTIVAL ÉTAIENT EN EFFET DÉDIÉES À TAKASHI ISHII ET KINJI FUKASAKU, DES RÉALISATEURS NIPPONS INCONTOURNABLES POUR QUI S'INTÉRESSE UN TANT SOIT PEU AU CINÉMA DE GENRE D'EXTRÊME-ORIENT.

Takashi Ishii est un talentueux mangaka (dessinateur de BD) qui se lança à la fin des années 70 dans le cinéma en commençant par adapter plusieurs de ses mangas sous forme de scénario, avant de passer derrière la caméra en 1988, avec **Rouge vertige** (cinquième film de la série des **Entrails of an Angel**, ou **Angel Guts**, initiée par l'œuvre de Ishii). Et quel meilleur moyen de présenter au public français ce réalisateur hors norme - tout spécialement pour le Japon - que de projeter pas moins de sept de ses films ? La rétrospective commença très fort avec la toute dernière réalisation de Ishii, le très dérangeant **Freeze Me** (2000). Comme c'est (presque) toujours le cas dans l'œuvre du metteur en scène, qu'elle soit audiovisuelle ou dessinée, le personnage central de son film est une femme, victime de la brutalité des hommes et, plus généralement, de la société machiste japonaise. Plusieurs années après s'être fait violer, cette femme voit ses trois tourmenteurs, fraîchement sortis de prison, débarquer chez elle les uns après les autres. Mais la victime n'accepte bientôt plus les règles du jeu imposé par les violeurs, et décide de devenir, à son tour, bourreau. **Freeze Me** est sans aucun doute le plus abouti des films de Ishii, tout aussi bien cinématographiquement qu'au niveau de la thématique féministe que le réalisateur a développée tout au long de sa carrière. Car Ishii est LE spécialiste de la souffrance féminine au cinéma japonais. Une souffrance avant tout psychologique, même si elle trouve souvent son origine dans un traumatisme physique (viol, agression…). Cette thématique prend tout son sens dans le contexte d'une société où le mâle prédomine et où la femme doit, à vingt-cinq ans, quitter son travail pour s'occuper de son mari et de ses enfants. Pour parler de la Femme nippone, Ishii a créé le personnage de Nami, que l'on retrouve, sous différentes formes, dans la plupart de ses films et notamment **Péché originel** (1992), **A Night in Nude** (1993) ou encore **Seule dans la nuit** (1994).

Takashi Miike, le réalisateur le plus frappadingue de la planète, a de nouveau créé l'événement avec ***Visitor Q****, un film tourné en DV dans le cadre d'une série cinéma prenant pour thème l'amour. Et la vision de l'amour chez Miike, ça s'exprime via l'inceste, la nécrophilie et la violence. Comme d'habitude, le réalisateur fou choque, surprend mais surtout s'aventure là où personne n'avait jamais osé aller auparavant. Une descente aux enfers complètement folle pour une famille où le père, journaliste raté, se met à filmer ses ébats avec sa fille (prostituée), pendant que son fils se fait tabasser et s'en prend ensuite à sa propre mère qui, elle, se maque avec un étrange visiteur…*

Seule dans la nuit, dernier chapitre - le septième - de la série des **Angel Guts**, est une autre « remarquable » descente traumatisante dans les affres de la souffrance. Suite à l'assassinat de son mari policier infiltré dans la pègre, Nami se fait violer. Elle décide de se venger de l'Oyabun (big boss d'un clan de Yakusas) qu'elle pense responsable du meurtre de son mari et de son viol. Mais son coup rate à cause d'un mystérieux garde du corps qui l'empêche de tuer tout en la protégeant. Nami n'a alors plus d'autre choix que de devenir la maîtresse du caïd afin de pouvoir l'approcher et l'assassiner. Le garde

Le Cimetière de la morale



FESTIVAL

du corps, qui connaît les réelles motivations de Nami, essaye alors de l'aider sans véritablement s'investir… Femme soumise, maltraitée, déshonorée, Nami est l'archétype aux yeux de Ishii de la femme japonaise. Une vision tout à la fois pessimiste et rédemptrice car, au final, Nami obtient toujours sa délivrance par les armes. L'émancipation de la femme passerait donc obligatoirement par la violence au Japon…
Le seul film de Ishii échappant à sa thématique féministe, **Gonin** (1995), était aussi de la partie. Ici, le beau sexe laisse la place à un groupe de cinq hommes qui décide de s'attaquer à un gang de Yakuzas avec lequel ils ont tous eu maille à partir. Un peu plus connu en Occident que ses autres films, grâce notamment à la présence de Takeshi Kitano dans le rôle réjouissant d'un tueur à gages homo, **Gonin** partage cependant avec le reste de l'œuvre de Ishii une ambiance ténébreuse à couper au couteau.

Le second réalisateur à l'honneur, Kinji Fukasaku, est un peu plus connu en France grâce à la sortie de deux de ses films sur nos écrans nationaux : l'épopée de fin du monde **Virus** (1980) et surtout **San Ku Kai le film, les évadés de l'espace** (1978). Mais Fukasaku s'est surtout fait remarquer avec ses polars violents et (souvent) fous, et ce même s'il a officié dans presque tous les genres. Tel ce classique **Le Lézard noir** (1968), où un détective mène l'enquête sur une mystérieuse et dangereuse femme spécialiste du vol (avec une courte apparition de l'écrivain Mishima himself dans le rôle d'une petite frappe), ou encore son magnifique premier film, **Du riffifi chez les truands** (1961), qui semble sortir tout droit du meilleur ciné noir français. Et c'est bien là que Fukasaku se sent le plus à l'aise : dans le film de Yakuzas pur et dur, tel que **Le Caïd de Yokohama** (1969), **Guerre des gangs à Okinawa** (1971) ou encore **Le Cimetière de la morale** (1975), une trilogie sur le monde de la mafia japonaise dans l'immédiat après guerre. Mafieux pourris jusqu'à la moelle, code d'honneur bidon, Fukasaku est loin de peindre un tableau complaisant et reluisant des mafieux nippons - au contraire de nombre de ses confrères. En égratignant copieusement le milieu, Fukasaku nous livre des portraits uniques et savoureux de crapules en tout genre, comme par exemple le personnage interprété par Tomisaburo Wakayama (connu pour avoir interprété le ronin accompagné de son fils dans la série mythique **Baby Cart**) dans **Le Caïd de Yokohama** et **Guerre des gangs à Okinawa**. Wakayama y joue un oyabun (différent dans les deux cas) caricatural, aux mimiques de voyous de bas étage, gueulant plus fort que la meute et néanmoins doté d'un certain sens de l'honneur (quelque peu risible il est vrai - mais c'est là aussi que réside la qualité des films de Fukusaku). Une vraie « tronche », comme ce réalisateur touche-à-tout les affectionne tant. Enfin, le dernier film de Fukasaku, l'explosif **Battle Royale**, était bien entendu au programme.
En attendant la prochaine édition de L'Étrange Festival (un an, ça va faire long !), les habitants de Strasbourg et de sa région auront pu assister à l'édition locale de la manifestation courant octobre, avec au programme des réjouissances telles qu'**Avalon**, **Battle Royale**, **Les Mutants de l'espace**, **Blood** ou encore **Audition** (plus d'infos sur www.madcineclub.com). Que du bon !

Julien SÉVÉON

*Pellicule culte par excellence, **Elle s'appelait Scorpion** est le deuxième film du relativement peu productif Shunya Ito (moins de dix films en trente ans). Le début est digne des meilleurs Women in Prison (WIP), puis le scénario part dans tous les sens : road movie, film érotique, film d'action, western… Un brassage explosif, appuyé par une mise en scène exceptionnelle et hallucinée qui enchaîne prises de vue dingues, scènes oniriques jouissives et confrontations violentes. Et c'est nulle autre que la superbe Meiko Kaji (surtout connue pour son rôle dans **Lady Snowblood**) qui illumine le film - sans dire un mot - par sa présence forte et destructrice. Une fête visuelle.*

LORISSA McCOMAS

« J'AI ÉTÉ RENVOYÉE DE MON PREMIER LYCÉE PARCE QUE JE VENAIS EN COURS À MOITIÉ NUE »

Pour cette jolie brunette aux formes généreuses et au regard innocent, tout commence durant l'été 1987, alors qu'elle est en vacances avec ses parents à Myrtle Beach, en Caroline du Sud. « *Sur la plage où nous allions tous les jours, il y avait un concours de bikini et mon père m'a suggéré d'y participer. Il était persuadé que j'avais toutes les chances de le remporter. J'étais beaucoup moins confiante que lui, mais je me suis finalement lancée et j'ai en effet gagné. De toute façon, j'ai toujours aimé me montrer, me mettre en valeur, qu'on me remarque. À l'école, déjà, je participais à tous les cours de danse, de chant et de théâtre. Je suis donc repartie avec le premier prix, c'est-à-dire 500 dollars. J'avais dix-sept ans à cette époque et l'argent facile me séduisait énormément. Je suis donc retournée à Myrtle Beach l'été suivant, après avoir fini mes études, et j'ai décidé de participer à tous les concours de bikini de la région pour me faire de l'argent de poche. Il y en avait à peu près trois par semaine et je les ai tous gagnés, à l'exception d'un, où je me suis retrouvée en concurrence avec une blondasse au corps parfait. J'étais terriblement contrariée. Je lui ai donc fait comprendre qu'il serait mieux que nos routes ne se croisent plus à compter de ce jour* ». Lorissa McComas n'aime en effet que très peu qu'on lui fasse de l'ombre et n'en fait qu'à sa tête. Alors qu'elle est encore en pleine puberté, elle attire déjà sur elle les foudres de ses enseignants à cause de ses tenues vestimentaires. « *Quand j'étais jeune, j'aimais jouer la méchante fille, la rebelle. J'ai ainsi été virée de mon lycée pour comportement indécent, parce que mes jupes étaient trop courtes. Bien entendu, il était hors de question que j'en change. J'adore trop me faire mater par les mecs ! De toute façon, il y a un gros problème à la base avec Cincinnati, ma ville natale. Les gens sont terriblement conservateurs et tout ce qui est amusant est du coup illégal. Des années plus tard, la mairie m'a même obligée à arrêter mon affaire en m'envoyant la brigade des mœurs. Je ne faisais pourtant rien de mal. Je me contentais de vendre des vidéos coquines à la carte, dans lesquelles des filles habillées en flic, majorette ou infirmière, suivant la demande du client, faisaient un strip-tease. Ça marchait du tonnerre ! J'ai commencé dans la cave de mes parents, mais j'ai rapidement dû m'installer dans un appartement, avec cinquante personnes à mon service, tant les demandes affluaient. Malheureusement, comme mon affaire était devenue très rentable, on m'a fait fermer boutique. La police est venue m'arrêter et m'a traitée comme une criminelle* ». Et lui a même conseillé de quitter la région. Si bien que Lorissa décide de s'envoler pour la Californie, où elle pourrait montrer son corps et celui de ses amies en toute liberté.

Peu de temps après son arrivée à Los Angeles, Lorissa s'en va pour Chicago, où elle pose pour une série de clichés qui feront la couverture du numéro « Spécial lingerie » de Playboy en 1991. Un an plus tard, elle devient Playmate dans leur édition européenne tout en continuant à poser dans les nombreux hors-série du groupe. C'est alors qu'elle décide de passer une audition pour la comédie **Can it be love ?**, son premier film. « *C'était un tout petit rôle. Il y avait à peine deux pages de dialogue. Il fallait seulement que j'enlève mon t-shirt et que je montre mes seins. Ils m'ont demandé de le refaire trois fois pour s'assurer que la prise serait bonne. Mais j'avais bien compris leur petit jeu : ils voulaient juste voir mes seins le plus longtemps possible. N'empêche que le producteur était très satisfait de moi et m'a immédiatement proposé un autre rôle dans* ***Stormswept****, un thriller érotique avec Melissa Moore et Kathleen Kinmont que nous avons tourné en Louisiane. Ce film était très bon, mais décevant sur la fin. C'est dommage. Il faut dire que les producteurs n'avaient plus assez d'argent pour finir le film. Ils ont donc bricolé un semblant de chute un an plus tard, à Los Angeles, mais ça ne tient pas du tout debout* ». Les quarante autres titres qui complètent aujourd'hui sa filmographie, parmi lesquels **Vamps**, **Red Lips**, **Lap Dancing**, **Caged Women 2**, **Live Nude Shakespeare**, **Killer Sex Queens from Cyberspace** ou encore les récents **Hot Boyz**, **Crash Point Zero** et **Hard as Nails**, sont tournés dans des conditions similaires, voire inférieures. « *De toute façon, je n'ai jamais eu la prétention ni l'envie d'arriver au niveau d'une Sharon Stone ou d'une Nicole Kidman. Ma seule ambition est d'exciter les hommes et de me faire plein de fric !* »

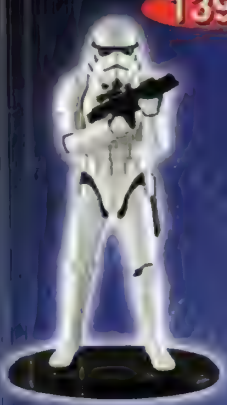
Damien GRANGER

Vidéopole

Des mondes en images

TOUTE L'ACTUALITÉ DES PRODUITS DÉRIVÉS DE CINÉMA AU MEILLEUR PRIX !

1390F



FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE STORMTROOPER, TAILLE 40,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 NOVEMBRE

1790F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE DARTH VADER, TAILLE 49,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 15 OCTOBRE

1590F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE LUKE SKYWALKER, TAILLE 37,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 DECEMBRE

199F

DVD STAR WARS ÉPISODE 1, SORTIE LE 16 OCTOBRE

LE DVD STAR WARS OFFERT POUR L'ACHAT DE 3 FIGURINES

1390F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE ROYAL GUARD, TAILLE 40 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 30 NOVEMBRE

1790F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE EMPEROR PALPATINE, TAILLE 34 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 30 NOVEMBRE

1490F

FIGURINE RÉSINE NUMÉROTÉE C-3PO, TAILLE 37,5 CM, SÉRIE LIMITÉE À 1 200 EX. EN EUROPE, SORTIE LE 10 NOVEMBRE

LA SÉRIE COMPLÈTE DES 6 FIGURINES = 8400 F + LE DVD STAR WARS OFFERT

MAGASIN OUVERT 7J/7 DE MIDI À MINUIT • 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS - M°PLACE DE CLICHY

VENTE PAR CORRESPONDANCE AU 01 42 94 24 78 • + DE 4000 RÉFÉRENCES DISPONIBLES

A RETOURNER A : VIDEOPOLE - 12 BIS, AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS

PRODUITS	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

LIVRAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO suivi sous 2 à 3 jours à reception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Frais de port : selon tarifs COLISSIMO en vigueur, nous contacter pour devis.

Frais de port et d'emballage

SOUS-TOTAL

TOTAL A PAYER

JE JOINS MON RÈGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

☐ chèque ☐ contre remboursement ☐ mandat cash

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

NOM : ..... PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

.....

CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

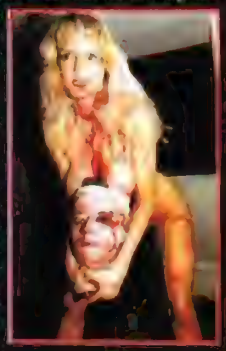
TEL : ..... NÉ(E) LE : .....

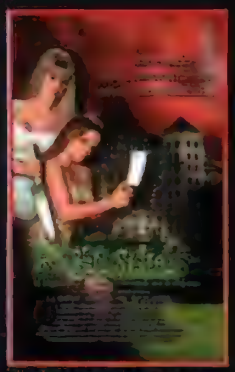
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

"ANGEL OF DEATH joue à fond la carte de la provocation et ne recule devant rien pour engendrer le malaise chez les spectateurs. Scènes érotiques extrêmes, meurtres sanglants, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film décadent bien décidé à vous en mettre plein la vue ! Découvrez-le dans sa version intégrale de 101 minutes pleine de gore de sexe et de perversion !

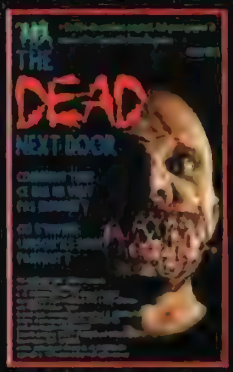
Ames sensibles s'abstenir !

En raison du caractère dérangeant de ce film et de nombreuses scènes érotiques explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.





"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran castration, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc..."
- Mad Movies



Produit par Sam Raimi EVIL DEAD, THE DEAD NEXT DOOR est un film culte considéré par la presse spécialisée comme un véritable classique du genre.

Un hommage aux classiques du genre SCREAM, VENDREDI 13, HALLOWEEN. Humour sadique et ambiance malsaine garantis !

Réalisé par Olaf Ittenbach (THE BURNING MOON, PREMUTOS), BLACK PAST est une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants. Le réalisateur rend ici hommage au mythique EVIL DEAD en filmant des scènes de possessions démoniaques et des meurtres gore d'un réalisme époustouflant. Ovationné par les fans du monde entier, BLACK PAST demeure un classique du cinéma gore indépendant.

"Pour amateurs d'extrême mauvais goût et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live

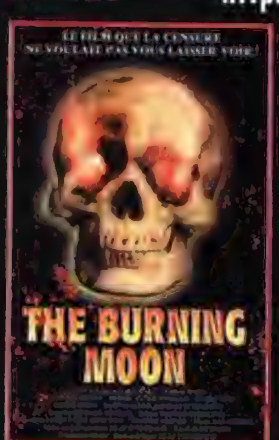
Des litres d'hémoglobine, des tonnes de viscères et un nombre record de 150 morts violentes font de PREMUTOS le film le plus sanglant jamais réalisé !

"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"
- Cinéscope

SITE INTERNET
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gonssisme, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !
"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chair en putréfaction."
- L'Ecran Fantastique



"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui remvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."
- L'Ecran Fantastique

REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

L'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.
En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF (22,71 €) la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF (4,57 €) ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

❑ THE NECRO FILES ❑ PREMUTOS ❑ PSYCHO SISTERS ❑ INFANTRY OF DOOM ❑ THE DEAD NEXT DOOR ❑ DECAMPITATED ❑ GENERATION aX ❑ BACK FROM THE DEAD ❑ THE BURNING MOON ❑ REDNECK ZOMBIES ❑ SCRAPBOOK ❑ ANGEL OF DEATH ❑ BLACK PAST

Ci-joint mon règlement de _____ FF ou de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

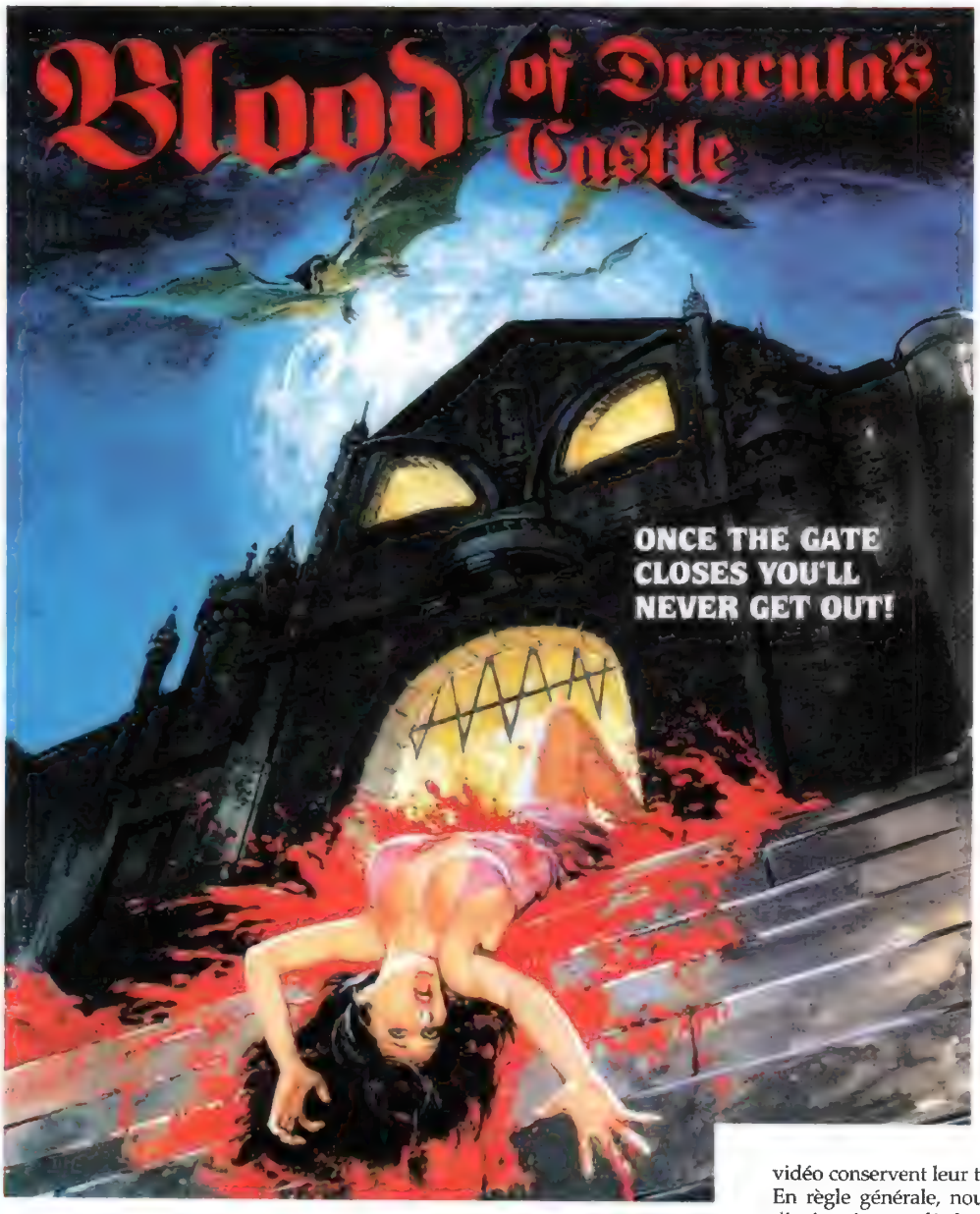
Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 24



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

SÉANCE DE RATTRAPAGE

BLOEDVERWANTEN

1977. RÉAL.: WIM LINDNER. SCÉN.: JOHN BRASOM, D'APRÈS UNE NOUVELLE DE BELCAMPO INT.: MAXIM HAMEL, GRÉGOIRE ASLAN, RALPH HARLIS, SOPHIE DESCHAMPS, EDDIE CONSTANTINE... PROD.: DOMINIQUE CHASSEL, CTIS, PARIS/JAAP VAN RIJ FILMPRODUCTIE, BV, AMSTERDAM. FRANCE/PAYS-BAS.

Une jeune infirmière subodore que les vols de plasma commis à l'hôpital où elle travaille ont pour auteur un docteur vampire et son fils policier, lui aussi mort-vivant. La vision d'un film consacré aux buveurs de sang lui donne curieusement l'idée de s'inoculer de l'eau bénite pour résister aux morsures, mais son stratagème échoue et elle ne tarde pas à rejoindre le clan des assoiffés. Eddie Constantine incarne un prêtre dans cette comédie distribuée en Grande-Bretagne sous le titre **Blood Relations** dans une version légèrement abrégée (90 minutes au lieu des 97 initiales). Bien qu'il n'existe pas signe d'une sortie parisienne, deux titres - assez fantaisistes -, circulent néanmoins dans les milieux autorisés : **Les Vampires en ont ras-le bol** et le facétieux **Mort au sang donneur**. Mystère, mystère...

BLOOD MASSACRE

1987. RÉAL.: DON DOHLER. SCÉN.: DON DOHLER, BARRY GOLD, DAN BUEHL. INT.: GEORGE STOVER, JAMES DIANGELO, THOMAS HUMES, ANNE FRITH, ROBIN LONDON... PROD.: DON DOHLER, BARRY GOLD, DAN BUEHL. USA

Don Dohler démarre sa carrière par le fanzinat (Cinemacabre) dans sa bonne ville de Baltimore, et ses films sont à peu près à l'art cinématographique ce qu'un fanzine besogneux représente devant une revue professionnelle. En principe, le scénario Dohlerien traite toujours d'invasion extraterrestre dans la banlieue de sa ville natale (**The Alien Factor**, **Fiend**, **Galaxy Invader**, **Nightbeast**), mais, pour une fois, l'ami Don préfère s'aligner sur les slashers du genre **Massacre à la tronçonneuse** ou **La Dernière maison sur la gauche**. George Stover, un autre fanéditeur local, complice attitré du réalisateur (et aussi de John Waters), dirige une bande de voyous en cavale atterrissant dans l'espace vital d'une famille de dégénérés, cannibales et un peu zombies sur les bords, qui vont retourner la situation à leur profit et les prendre pour cible. Beaucoup d'amateurisme et un sens aigu de l'humour involontaire gâchent hélas la majeure partie des scènes gore, tandis que George Stover, dans le rôle de l'inénarrable Rizzo, un vétéran du Vietnam agité du bocal, fait tout son possible pour briguer l'Oscar de l'acteur le plus irrémédiablement cornichon. D'autant plus dommage quand on voit ce qu'un Mike Mendez (**Le Couvent**) pouvait réussir sur un sujet similaire dans son étonnant **Killers**.

BLOOD OF DRACULA

1957 RÉAL.: HERBERT L. STROCK. SCÉN.: RALPH THORNTON. INT.: JERRY BLAINE, MALCOLM ATTERBURY, SANDRA HARRISON, LOUISE LEWIS, GAIL GANLAY... PROD.: HERMAN COHEN, CARMEL. USA.

1957, année du rock et de l'irruption des teenagers dans un cinéma fantastique jusqu'ici réservé aux seuls vétérans. Le producteur Herman J. Cohen y fut certainement pour beaucoup, lui qui venait de s'emplir les poches avec deux nanars au triomphe inattendu : **I Was a Teenage Frankenstein** et **I Was a Teenage Werewolf**. **Blood of Dracula** suit d'ailleurs le schéma du second titre, où la vampire Sandra Harrison remplace le loup-garou Michael Landon, qui sciera plus tard du bois dans *La Petite maison dans la prairie* avec le succès que l'on sait. De Dracula, pas l'ombre d'une canine. L'héroïne doit son état aux pratiques satanistes d'une prof de chimie et une amulette venue de Transylvanie, avant de se retrouver toute ébahie sous le lourd maquillage un rien ridicule de Philip Scheer, repris presque clefs en main un an après dans le rigolo **La Fille de Frankenstein** d'un autre spécialiste du mauvais goût agressif, Richard A. Cunha. Annonciateur d'une autre époque, **Blood of Dracula** parle de confrérie universitaire secrète, de chasse au trésor durant une nuit d'Halloween, de drague sur le campus, d'humour niais entre étudiants frimeurs, bref invente le cinéma contemporain en quelque sorte.

BLOOD OF DRACULA'S CASTLE

1969. RÉAL.: AL ADAMSON. SCÉN.: REX CARLTON. INT.: JOHN CARRADINE, ALEX D'ARCY, PAULA RAYMOND, ROBERT DIX, RAY YOUNG... PROD.: REX CARLTON, AL ADAMSON, PARAGON INTERNATIONAL PICTURES. USA.

*John Carradine, serveur de cocktails sanglants et fouetteur de filles (**Blood of Dracula's Castle**).*

Alex d'Arcy, le monstre araignée du mémorable **Mort dans le filet**, incarne un Dracula fatigué mais grimaçant, désormais reclus dans son château caché en plein désert. Comme il court moins vite qu'avant, force lui est de se rabattre sur quelques jeunes filles enlevées tout exprès pour lui et enchaînées dans ses murs par le valet fidèle de la maison, John Carradine, lui-même assisté d'un bossu franchement antipathique. C'est la vie de château donc et monsieur et madame Dracula (Paula Raymond) se font même servir leur sang bien frappé sous forme de cocktails élaborés, quand un couple ayant récemment hérité des lieux leur signale qu'il va falloir décamper. Flûte alors !
Attentif aux modes et soucieux de plaire, Al Adamson souffre hélas d'une pathétique absence de talent, ce qui rend la vision de ses films insupportable, même compte tenu d'un humour involontaire dû pour moitié à sa maladresse et pour l'autre à des budgets toujours microscopiques (pénalisant ici les effets spéciaux d'une incroyable ringardise). Inédit en France, cet objet filmique sortit autrefois en Belgique sous le titre plus tard utilisé chez nous pour le film de Paul Morrissey, **Du Sang pour Dracula**.

*Al Adamson dirige (très mal !) son épouse, Reginald Carral (**Blood of Ghastly Horror**).*

BLOOD OF GHASTLY HORROR

OU **PSYCHO A GO-GO**, OU **THE FIEND WITH THE ELECTRONIC BRAIN**, OU **MAN WITH THE SYNTHETIC BRAIN**. 1971. RÉAL.: AL ADAMSON. SCÉN.: DICK POSTON, CHRIS MARTINO, SAM SHERMAN. INT.: ROY MORTON, REGINA CARROL, JOHN CARRADINE, KENT TAYLOR, RICH SMEDLEY... PROD.: SAM SHERMAN, AL ADAMSON, INDEPENDANT INTERNATIONAL. USA.

Le même Al Adamson commet ce **Blood of Ghastly Horror** à l'origine encore plus étrange. Partant du fait qu'une œuvre est toujours perfectible si elle n'attire pas du premier coup son public, l'auteur revendique le droit à revoir sa copie pour l'enjoliver tout à son aise avant de l'affubler d'un nouveau titre à la stupéfaction générale. C'est ainsi qu'en 1969, Adamson tourne des scènes additionnelles à son **Psycho a-Go-Go** signé en 1965, et le produit obtenu devient soudain **The Fiend with the Electronic Brain**. Deux ans plus tard, même méthode pour ce nouveau titre de **Blood of Ghastly Horror**, bien que le film connaisse d'autres appellations alternatives et épisodiques, du genre **The Love Maniac**, **The Fiend with Atomic Brain** ou encore **The Man with the Synthetic Brain**. Bien sûr, au fil des remaniements, le script fait ce qu'il peut et ne raconte pas toujours la même histoire. Dans la version la plus récente, John Carradine s'y livre à la transplantation des cerveaux et au cabotinage par la même occasion. Pendant ce temps, un zombie, produit d'une expérience ratée, agresse une dizaine de figurants moyennement paniqués. Il n'empêche, ce bougre d'Al Adamson conserve des admirateurs irréductibles, et nombre de ses titres sortent aujourd'hui en DVD sous la haute bienveillance de Troma, une vieille connaisseuse...

BLOOD OF JESUS

1941. RÉAL.: SPENCER WILLIAMS, JR. SCÉN.: CATHRYN CRAVINESS, SPENCER WILLIAMS, J.-R. INT.: SPENCER WILLIAMS J.-R... PROD.: SPENCER WILLIAMS J.-R., ALFRED SACKS, NATIONAL FILM REGISTRY. USA.

Spencer Williams Jr. est un des premiers réalisateurs noirs de l'histoire du cinéma. Il proposait des allégories religieuses où ses personnages se retrouvent déchirés entre le bien et le mal, le paradis ou l'enfer, ceci sur des budgets le plus souvent dérisoires (ici 5.000 dollars, ce qui, même en argent de 1941, ne représente pas grand-chose). À l'exemple de son prochain **Go Down Death**, **Blood of Jesus** montre l'héroïne, accidentellement abattue par son mari non-croyant, aborder l'autre monde et hésiter entre un ange et un diable (avec corne et longue queue), avant de se réveiller tout simplement dans son lit.

BLOOD ORGY OF THE SHE DEVILS

1972. RÉAL. ET SCÉN.: TED V. MIKELS. INT.: TOM PACE, LILA ZABORIN, VICTOR IZAY, WILLIAM BAGDAD, LESLIE MCRAE... PROD.: TED V. MIKELS, GEMINI, OCCULT PRODUCTIONS. USA.

Après son réjouissant mais très confus **Astro Zombies** et un provocateur **The Corpses Grinders** où des industriels indélicats épiçaient de chair humaine leurs boîtes de pâté pour chat, Ted Mikels écrit, réalise, monte et produit cette bluette au titre explicite singeant quelque part les bandes d'Herschell Gordon Lewis. Lila Zaborin incarne une diseuse de bonne aventure adepte du vaudou, qui dirige une troupe de démones le plus souvent occupées à danser ou à torturer quelques mâles promis à un cruel sacrifice. D'après Mikels, le scénario s'inspire d'une documentation savante sur le sujet, lui qui se passionnait pour l'occultisme et la magie au point de

L'affiche allemande de ***Blood Orgy of the She Devils***.

nommer le plus sérieusement du monde sa firme Occult Productions. De bonnes intentions, hélas bientôt démenties par le burlesque des séquences et la maigreur du budget imparti. Le tournage se déroulait du reste dans la résidence personnelle de l'auteur, assortie d'un donjon construit spécialement pour l'occasion.

BLOOD RAGE

OU **NEVER PICK UP A STRANGER**. VID.: **TUEUR DE MANHATTAN**. 1979. RÉAL.: JOSEPH BIGWOOD. SCÉN.: ROBERT JAHN. INT.: IAN SCOTT, JUDITH-MARIE BERGAN, JAMES JOHNSTON, JERRY MCGEE, JIMI KEYS... PROD.: JOSEPH ZITO, ALAN M. BRAVERMAN, PICTURE COMPANY OF AMERICA. USA.

Ian Scott incarne Richie, un assassin voyeur qui exerce ses talents sur les prostituées de Times Square. De temps à autre, il confie en voix off aux spectateurs son errance existentielle (« *Maybe, something's wrong with me* » s'inquiète-t-il encore assez judicieusement), avant de finir défenestré par un flic copain de sa première victime. L'auteur cerne des quartiers sordides et tente de décrire de façon graphique, sans prétendre à la psychologie, les effets du milieu sur l'individu et l'irruption de la violence dans les cités modernes.

BLOOD REINCARNATION

YIN YANG JIE, (**YIN-YANG CHIEH**). 1974. RÉAL. ET SCÉN.: DING SIN SAAI (TING SHAN-HSI). INT: SHI TIAN, HUANG SHA-LI, CHIANG NAN, MENG-LI, YANG QUN... PROD.: GAO FEI, MA FEI, FENGMING CO. HONG KONG/CHINE.

Il s'agit d'un film à sketches horrifiques coproduit par la Chine et Hong Kong. La première histoire met en scène un nouveau-né, possédé par l'esprit d'une femme avide de vengeance. La seconde nous présente un sorcier des eaux super malfaisant. Et dans la troisième et dernière, un acupuncteur, accusé et exécuté à tort pour un crime non commis, ressuscite pour une semaine grâce à une formule magique, le temps d'assouvir lui aussi sa vengeance contre l'homme qui l'a fait condamner.

BLOOD RELATIONS

VID.: **JEU DE FAMILLE**. 1987. RÉAL.: GRAEME CAMPBELL. SCÉN.: STEPHEN SAYLOR. INT.: JAN RUBES, LYDIE DENIER, KEVIN HICKS, RAY WALSTON, LYNNE ADAMS... PROD.: NICOLAS STILIADIS, SC ENTERTAINMENT. CANADA.

Les relations s'avèrent non seulement sanglantes, mais aussi complexes entre les personnages de cette intrigue mêlant l'horreur à la comédie, l'érotisme à la science-fiction, sans oublier un suspense efficace et le goût pour la référence cinématographique. Lydie Denier incarne la nouvelle arrivante au luxueux domicile de son fiancé, face à toute une famille encore choquée par le mystère de la mort de la maman et l'agonie du grand-père, seul propriétaire de la fortune ancestrale. Autour de la rapacité de la jeune femme et l'étrange intérêt que lui portent les hommes de la famille fascinés par sa ressemblance avec la défunte, se tissent des rapports de force assez particuliers où l'on apprendra au final qui manipule qui exactement.

BLOOD SABBATH

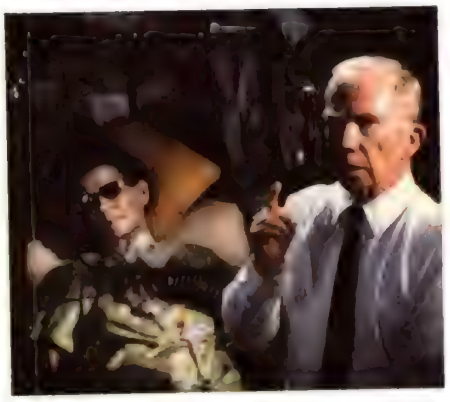
OU **YYALAH**. 1972. RÉAL.: BRYANNE MURPHY. SCÉN.: WILLIAM A. BAIRN. INT.: TONY GEARY, DYANNE THORNE, SUSAN DAMANTE, SAM GILMAN, STEVE GRAVERS... PROD.: LISA FLUET, WILLIAM A. BAIRN, BARBET FILM. USA.

Petite friandise copieusement méconnue où officie la plantureuse Uschi Digart, égérie de Russ Meyer, ici pourtant surpassée par l'ultra plantureuse Dyanne Thorne, héroïne de la série des **Ilsa**. Cette dernière incarne la reine Alotta qui pratique un culte satanique ancestral à base de sacrifices humains et dirige pour se faire une tribu d'amazones fort dévêtues. Le héros, aidé d'Yyalah, une jolie nymphette sortie de l'eau (Susan Damante), saura régler l'affaire, expédier Alotta, s'envoyer Yyalah (...plein de monde au balcon, reconnaissons-le), et finalement sortir de cette aventure déroulée comme un beau rêve érotique. Les mêmes jouvencelles toujours aussi dévêtues se retrouveront vite sur le plateau de **Virgins from Venus** (« *Mais pas une n'était vierge* » !, assure de nos jours la réalisatrice, toujours Bryanne Murphy, dans un numéro de Fangoria). Pour sa part, le scénariste s'attaquera la même année au **Gli Orrori del Castello di Norimberga** de Mario Bava (en vidéo, **Le Baron vampire**), tandis que Bryanne Murphy, légitimement repentante, se reconvertira dans la mise en scène d'épisodes de ***La Petite maison dans la prairie***. Bien fait pour elle !

BLOOD SALVAGE

EX **MAD JAKE**. 1989. RÉAL. ET SCÉN.: TUCKER JOHNSON ET KEN SANDERS. INT.: RAY WALSTON, LORI BIRDSONG, JOHN SAXON, RALPH VAUGHN, CHRISTIAN HESLER... PROD.: MARTIN J. FISHER, EVANDER HOLYFIELD, HIGH FIVE PRODUCTIONS. USA.

Une occasion de se replonger dans ces comédies cruelles d'épouvante comme on les aimait dix ou quinze ans plus tôt, tant ce **Blood Salvage** nous rappelle des titres tels que **Nuits de cauchemar** ou, bien sûr, **Massacre à la tronçonneuse**. La même famille de dérangés notoires y piège allégrement le touriste, sauf qu'ici les victimes servent à l'élaboration d'une bio-mécanique insensée (et d'ailleurs incrédible...) visant à croiser l'espèce humaine et l'infrastructure automobile. Ce qui nous vaut, au



*L'ex « mon martien bien aimé » (Ray Walston) a du retard à l'image (**Blood Salvage**).*

terme d'un script assez lent, la vision hallucinante d'une série de prototypes inédits réalisés par le spécialiste des effets spéciaux, Tony Gardner. Homme crucifié aux organes intérieurs visibles avec de multiples câbles et tuyaux rapportés, femme au cerveau apparent, tête vivante à la bouche terminée en ventilateur, malheureux cobaye dont les côtes s'ouvrent tel un capot de voiture, corps en charpie alimentés par de l'huile moteur en guise de sang... D'une gratuité exemplaire, **Blood Salvage** témoigne, par sa démesure et son humour grinçant, des derniers excès d'un cinéma fantastique indépendant, ceci avant la grande conversion des années 90 aux critères obligés du blockbuster américain. (M84P54).

BLOOD SCREAMS

OU **LA MADICION DEL MONESTARIO**. 1986. RÉAL.: GLEN GEBHARD, FRANCISCO GUERRERO. SCÉN.: GLEN GEBHARD, TONY WAKEFIELD, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE GLEN GEBHARD. INT. : RAFAEL SANCHEZ NAVARRO, RUSS TAMBLYN, STACEY SHAFFER, KATHY JURADO, ISELA VEGA... PROD. : PEDRO VILLA, GLENN GEBHARD, ROSIE BELL, TONY WAKEFIELD, CONCORDE PICTURES/PRODUCCIONES GALLO. USA/MEXIQUE.

Pour avoir refusé de révèler la cachette d'un trésor destiné aux pauvres de la région, un groupe de moines est forcé par un propriétaire terrien dément de se jeter dans le vide, du haut d'une tour. Bien des années plus tard, un jeune homme revient sur les lieux du drame, et tombe amoureux d'une touriste américaine. Des villageois commencent à disparaître mystérieusement et les soupçons se portent sur le jeune couple, obligé de mener sa propre enquête. Celle-ci les dirige vers un tueur surnaturel, qui va les traquer sans pitié. **Blood Scream** marque une nouvelle incursion de Russ Tamblyn dans le genre horrifique, domaine où il se cantonne plus ou moins depuis trente ans, ce qui nous vaudra de regrettables apparitions dans d'inoubliables nanars du regretté Al Adamson. Il est ici entouré d'Isela Vega (**Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia**, et **La Camara del Terror**, avec Boris Karloff) et de Kathy Jurado (**Le Train sifflera trois fois**), une des plus grandes stars mexicaines, toujours en activité depuis 1943. Réalisé au Mexique en novembre 1986, ce film peu connu n'y sera distribué qu'en 1989, mais c'est là une pratique tout à fait courante dans ce pays, beaucoup de productions locales ne connaissant une sortie que trois, voire quatre ans après leur tournage. Aux USA, pays co-producteur, les amateurs avaient cependant pu le découvrir, dans une copie réduite de 90 minutes à 75, et dont la réalisation était attribuée au seul Glen Gebhard. Autre pratique courante, aux USA cette fois.

THE BLOOD SISTERS

1987. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERTA FINDLAY. INT.: DAN ERICKSON, AMY BRENTANO, SHANNON MCMAHON, RUTH COLLINS, JOHN FASANO... PROD.: WALTER E. SEAR, REELTIME. USA.

Le Couvent avant l'heure, mais en un peu plus déshabillé. Roberta Findlay, venue du film sexy, se passionne très tôt pour l'horreur, au point d'assister son mari, Michael Findlay, auteur en son

*La maman du tueur prise sur le fait ! (**The Blood Sisters**)*

temps (car depuis, il a disparu, décapité par un hélicoptère) de quelques curiosités comme **Snuff** et le très ringard **Shriek of the Mutilated**. Un groupe de jeunes filles encore assez girondes doit passer la nuit dans une demeure réputée hantée afin de rejoindre une confrérie estudiantine. D'abord, elles se heurtent aux plaisanteries préparées par les responsables de ce bizutage, mais bientôt de vrais spectres leur apparaissent, tandis qu'un maniaque travesti les élimine tour à tour. Renseignement pris, les lieux représentent une

ancienne maison de passe où, treize ans plus tôt, un enfant massacra sa mère et son amant. Qu'est-il devenu depuis ? On en a bien une vague idée, mais il ne faudrait pas gâcher le suspense. Car l'ambiance, sous des dehors de psycho-killer classique, se veut également hitchcokienne (références aux **Oiseaux** et aussi à **Psychose**), avec de faux airs d'Agatha Christie, période *Les Dix petits nègres*. Une sacrée synthèse !

BLOOD SONG

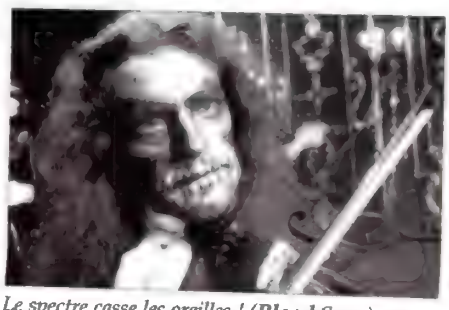
OU **DREAM SLAYER**. 1982. RÉAL.: ALAN J. LEVI, ROBERT ANGUS. SCÉN.: FRANK AVIANCA, LENNY MONTANA. INT.: FRANKIE AVALON, DONNA WILKES, ANTOINETTE BOWER, DANE CLARK, RICHARD JAECKEL... PROD.: FRANK AVIANCA, SUMMA VISTA/MOUNTAIN HIGH. USA.

Alan J. Levi, grand ordonnateur de maints épisodes de séries télévisées, ainsi que de téléfilms fantastiques (***The Invisible Woman, It Happened one Christmas, The Stepford Children***) s'attaque ici au psycho-killer, inspiré vaguement du **Brainwaves** d'Uli Lommel. Donna Wilkes y est la jeune femme visualisant les crimes du tueur dément échappé d'asile incarné par l'ex-crooner Frankie Avalon, ici dans un contre-emploi encore assez étourdissant.

BLOOD SONG

OU **THE HAUNTED SYMPHONY**, OU **HELLFIRE**. 1994. RÉAL.: DAVID TAUSIK. SCÉN.: TARA MCCANN, BEVERLY GRAY, DAVID HARTWELL, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE LOUIS MORNEAU. INT.: BEN CROSS, DOUG WERT, LEV PRJGUNOV, JENNIFER BURNS, BEVERLY GARLAND... PROD.: ROGER CORMAN, CONCORDE, NEW HORIZONS, MOSFILM PRODUCTION. USA.

Roger Corman s'allie à la prestigieuse Mosfilm, productrice, entre autres, de Tarkovsky et Ptouchko, pour cette œuvre d'influence gothique évoquant aussi bien l'univers d'Edgar Poe que celui de Gaston Leroux. L'intrigue prend forme au château dont vient d'hériter une jeune femme, découvrant sur place le manuscrit d'une symphonie inachevée aux étranges pouvoirs, signé d'un ancêtre autrefois exécuté pour ses méfaits.



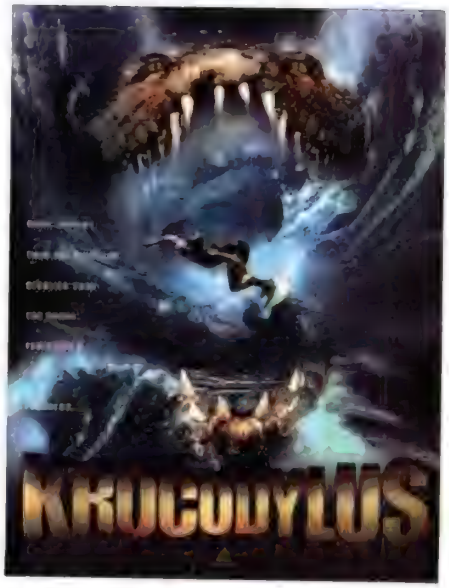
*Le spectre casse les oreilles ! (**Blood Song**)*

Fascinée par cette musique, elle invite un jeune compositeur à achever l'œuvre, mais le malheureux ne tarde pas à subir l'influence de l'auteur de ce morceau pertinemment titré *The Devil's Symphony*. Robert Tausik en fait des masses pour soutenir l'ambiance, use des séquences oniriques, balade sa caméra autour du piano de façon hystérique, tel un Lelouch en pleine création, mais livre pourtant une œuvre stylisée et atypique de la production actuelle. **Blood Song** représente la version remaniée et écourtée d'une dizaine de minutes du titre *The Haunted Symphony*, tandis qu'Hellfire correspond à un montage encore différent spécialement formaté pour son passage à la télévision américaine. Dans sa version initiale, le film figurait hors compétition au 13ème Festival du Film Fantastique de Bruxelles, en 1995.

BLOOD SURF

EX **KROCODYLUS**. 1999. JAMES HICKOX. SCÉN.: ROBERT L. LEVY, SAM BERNARD. INT.: JOEL WEST, KATIE FISCHER, MATT BORLENGHI, DAX MILLER, DUNCAN REGEHR... PROD.: TRIMARK. USA.

Les grosses bestioles reviennent à la mode. En 1999 se tounaient ainsi coude à coude le **Crocodile** de Tobe Hooper et un certain **Krocodylus**, récemment rebaptisé **Blood Surf**. Une initiative judicieuse de retitrage puisque de jeunes surfeurs s'y font saigner les jambes afin d'attirer les requins qui vont les courser sur la vague. Le jeu con par excellence, mais guère plus



que la corrida, finalement. Or, voici qu'un reptile d'une dizaine de mètres s'avise de vouloir jouer lui aussi et, du coup, cela devient beaucoup moins drôle pour les sportifs. « *Nous n'avons rien à voir avec le **Crocodile** de Nu Image* », explique sérieusement James Hickox (fils de Douglas Hickox et donc jeune frère d'Anthony). « *Le leur demeurait sur un lac, mais le nôtre évolue en pleine mer australienne* » (malgré un tournage aux Philippines pour réduire le budget). Ce qui change à peu près tout, en effet, à défaut d'une trame quant à elle toujours interchangeable. Pour se rattraper, Trimark mise tout sur ses effets spéciaux, confiés au spécialiste John Buechler, combinant les miniatures, l'animatronique et une maquette à grandeur réelle. Dans l'enthousiasme général, les responsables parlent déjà d'un prochain **Blood Surf 2**. Gare à la vague...

BLOOD SYMBOL

EX **TERROR FOR TRACY**. 1991. RÉAL.: MAURICE DEVEREAUX ET TONY MORELLO. SCÉN.: MAURICE DEVEREAUX. INT.: TONY MORELLO, TRILBY JEEVES, MAURICE DEVEREAUX, MICHELINE RICHARD, ANNE-MARIE LEDUC... PROD.: PLEIN ECRAN. CANADA.

À l'âge de 19 ans, le Canadien Maurice Devereaux, grand admirateur d'Argento, Carpenter et Romero, entreprend quasiment sans budget le tournage de ce **Blood Symbol**, qui lui prendra six années de sa vie. Le scénario, rédigé par ses soins, décrit les agissements d'une secte satanique pratiquant les sacrifices humains et buvant le sang de ses victimes pour acquérir la vie éternelle. Souhaitons la plutôt à son réalisateur, lequel passera encore les six années suivantes sur son second film, **Lady of the Lake** (en DVD : **Maléfices**), passé en 1998 à Fantasia, le Festival Canadien du Film Fantastique. Message bien reçu, son troisième titre, **laser$**, ne lui prendra que deux petites années à mette en boîte. Comme quoi il progresse...

BLOOD THIRST

OU **THE HORROR FROM BEYOND**, OU **BLOOD SEEKERS**. 1965. RÉAL.: NEWT ARNOLD. SCÉN.: N.I.P. DENNIS. INT.: ROBERT WINSTON, KATHERINE HENRYK, YVONNE NIELSON, VIC DIAZ, WILLIE SOTELO... PROD.: MICHAEL DUPONT, NEWT ARNOLD, SINISTER. USA/PHILIPPINES.

Bien avant d'offrir à Jean-Claude Van Damme l'un de ses meilleurs rôles avec **Bloodsport** (son truc consistait tout simplement à le prier de se taire), Newt Arnold nous mitonnait de petits films d'horreur à pas trop cher, explicitement titrés **Hands of a Strangler** (1962), ou bien **The Horror from Beyond**, alias **Blood Seekers**, alias ce fameux **Blood Thirst**. L'argument nous rappelle des choses : alors qu'on découvre à Manille les cadavres de jeunes femmes vidées de leur sang, les investigations de l'inspecteur Ramos (Vic Diaz) et d'un confrère américain (Robert Winston) les conduisent à soupçonner les tenanciers d'une boîte de nuit « El Barrio Club ». Mais les soupçons se portent surtout sur la danseuse Serena, en fait grande prêtresse d'un ancien culte aztèque célébrant le sang en tant que source vitale et régénératrice. Le récit s'inspire à n'en pas douter des **Vampires** de Riccardo Freda (1956) et encore de **L'Amante Del Vampiro** (1961), avec ce monstre au service de la danseuse pourvoyeur de donneuses de sang involontaires dont on apprend au final la véritable identité. Hélas, les rares éléments horrifiques ne tiennent pas face aux séquences humoristiques entre deux scènes de music-hall et une visite des environs philippins pour mieux faire couleur locale.

BLOOD TIDE

OU **THE RED TIDE**. 1980. RÉAL.: RICHARD JEFFRIES. SCÉN.: DONALD LANGDON, RICHARD JEFFRIES, NICO MASTORAKIS. INT.: JAMES EARL JONES, DEBORAH SHELTON, LILA KEDROVA, JOSÉ FERRER, MARTIN KOVE... PROD.: NICO MASTORAKIS, DONALD LANGDON, LUIGI CINGOLANI, BRIAN TRENCHARD-SMITH, CONNAUGH INTERNATIONAL. GB/GRÈCE.

À la recherche d'un trésor englouti, l'aventurier James Earl Jones provoque une explosion dans une grotte souterraine, ce qui réveille un monstre amphibie jamais clairement aperçu. Son origine non plus n'est pas claire, mais sa tâche se résume à sacrifier de jeunes vierges au dieu Dyonisos, sans d'ailleurs jamais vraiment vérifier de très près l'état de ces demoiselles (en plus, il gâche !). Après quelques molles péripéties, l'animal, qui revient toujours à sa grotte une fois sa mission accomplie (le nigaud) disparaît dans une nouvelle explosion. Inédite en France, cette aventure aux faux airs de monster movie des années cinquante fit une timide apparition au Marché du Film à Cannes, en 1982. Apparemment dans l'indifférence générale.

BLOOD TIES

1991. RÉAL.: JIM MCBRIDE. TV. SCÉN.: RICHARD SHAPIRO. INT.: PATRICK BAUCHAU, BO HOPKINS, MICHAEL C. GWYNNE, GRACE ZABRISKIE, MICHELLE JOHNSON... PROD.: GENE CORMAN, FOX NETWORK TV. USA.

Jim McBride imagine pour la TV le concept soap-opera/vampirisme, précédant ainsi de quelques années les séries ***Buffy***, ***Angel*** et ***Kindred, le clan des maudits***. Les monstres s'y nomment les Carpathians (opposés à la dangereuse Southern Coalition Against Vampirism !) et, hormis leur force étonnante, ils ne correspondent plus guère à l'imagerie traditionnelle, supportant par exemple fort bien la lumière du soleil. Chasseurs de

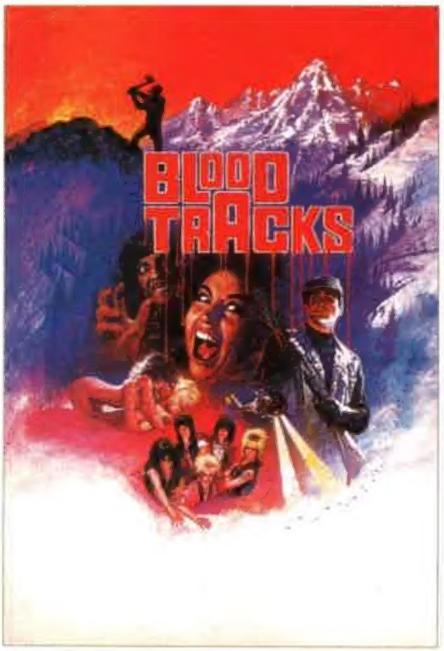
Une nouvelle race de vampires : les Carpathians. ***(Blood Ties)***

vampires et Carpathians y luttent ainsi au grand jour, circulant désormais à moto sur les routes de Californie, défendant leur « famille » suivant un véritable code de l'honneur. Ce qui se voulait le pilote d'une série télévisée ne connut pourtant jamais de suite et le titre devait sortir à la vidéo aux USA, dans une version légèrement remaniée. La télévision française s'en empara peu après et lui trouva un nouveau titre : ***Le Crépuscule des vampires***.

BLOOD TRACKS

VID.: ***LA NUIT DU DIABLE***. 1985. RÉAL.: MIKE JACKSON. SCÉN.: MIKE JACKSON ET ANNA WOLF. INT.: JEFF HARDING, MICHAEL FITZPATRICK, PETER MERRILL, HELENA JACKS, HARRIET ROBINSON... PROD.: TOM SJOBERG, SMART EGG PICTURES. G. B/SUÈDE.

Ça commence fort : maltraitée par un mari ivrogne, son épouse le supprime dès le prégénérique et s'enfuit avec ses quatre enfants. « *Quarante ans plus tard* » annonce froidement le commentaire, la famille réfugiée dans une usine déserte, en pleine montagne, ressemble à celle de **La Colline a des yeux**, quasiment retournée à l'état primitif. Or, voilà que le groupe rock Easy Action, accompagné de leurs danseuses habituelles, débarque sur le secteur où l'on attrape plus facilement un rhume qu'un bon tube, et ceci afin d'y tourner leur vidéo-clip. Aussitôt, tout va mal. Les décibels agressifs provoquent une avalanche, les fillettes en tenue exotique trouvent le climat glacial vraiment pas possible (malgré leur côté pas du tout frigide d'air...), les rares voies praticables sont coupées et la famille dégénérée commence à massacrer du jeune, sans trop émouvoir le public car pendant ce temps-là, au moins, ils ne chantent pas. Un brin d'érotisme et quelques scènes gore pimentent ce survival classique où l'on débite plus d'âneries que de citations philosophiques (« *Je pense que s'ils peuvent parler à la radio, c'est qu'ils sont encore vivants* » décrète ainsi, et avec un certain bon sens, un secouriste après l'avalanche). Par bonheur, la duplication exécrable nous épargne l'essentiel de toutes ces horreurs se déroulant essentiellement dans le noir, car il faut dire que l'œuvre de Mike Jackson sortit chez nous sous le titre abusif de ***La Nuit du diable*** avec la bénédiction d'Initial Vidéo, grande spécialiste de la dupli crapoteuse. Éclaire un peu mieux, Belzébuth, on n'y voit rien, c'est l'enfer !



BLOODBATH AT THE HOUSE OF DEATH

1983. RÉAL.: RAY CAMERON. SCÉN.: RAY CAMERON, BARRY CRYER. INT.: VINCENT PRICE, KENNY EVERETT, GARETH HUNT, KENNY EVERETT, PAMELA STEPHENSON... PROD.: RAY CAMERON, JOHN DOWNES, WILWOOD PRODUCTIONS. G.B.

Une parodie d'épouvante britannique où Vincent Price, en disciple du diable à la voyante robe de bure rouge, dirige une secte satanique dans une demeure évidemment mystérieuse, **Headstone Manor**. Ray Cameron passe en revue les grands succès cinématographiques (**Alien**, **Jaws**, **Star Wars**, **E.T.**, **Carrie** et même **Y a-t-il un pilote dans l'avion ?**), et brasse les thèmes connus du Fantastique, tandis que les acteurs surjouent avec une bonne santé méritante. Malgré sa médiocre réputation, le film passa, en 1983, au 13ème Festival du Rex, et l'année suivante au 2éme Festival du Film Fantastique de Bruxelles.

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Vds nbses affiches et VHS originales (fantastique, S-F, action…) à prix intéressants. Liste contre enveloppe timbrée à David Nové-Jansserand, 3 Promenade de la Seine, 21000 Dijon.

■ Rech. VHS **Escape Velocity**, **La Maison hantée**, **Complot génétique**, **Déviants**, **Back from the Dead**, **Alien Fury** et **Guardian**. Patrick au 05 45 80 88 90 (heures de repas).

■ Rech. renseignements sur la série ***L'Homme qui valait trois milliards***. Michaël Chopin, 11 B résidence Le Béart, 59730 Solesmes.

■ Vds nbses VHS anciennes et très kitsch : **L'Homme araignée** (1976), **La Riposte de l'araignée** (1978), ***Goldorak*** (1976), ***Justice League*** (1997), ***Wonder Woman*** (1974 et 1977), ainsi que dessins animés (***Thor***, ***Spiderman***…) et nbses séries télé (***Lois & Clark***, ***Magnum***…). Antoine au 03 80 35 32 56 (après 20 h de préférence).

■ Vds Cinefex, Midi-Minuit Fantastique, Toxic, Ténèbres, Écran Fantastique, X-Files mag, Mad Movies rares, Ciné-Choc, Famous Monster… + affiches belges anciennes et récentes + Strange. Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Rech. tous docs sur les **Histoire de fantômes chinois** (photos, K7). Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Vds vieilles collections (VIP, Carrère, Scherzo, etc) d'anciens westerns, films fantastiques. Liste contre un timbre à Frederic Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Collectionneur propose nbx films rares de SF/fantastique : **Les Soucoupes volantes attaquent**, **Galactica**, **Le Monstre des temps perdus**, **La Marque**, **The Deadly Mantiss**, **La Machine à explorer le temps**… Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Rech. coffret VHS ***Chapeau melon et bottes de cuir***, avec Cathy Gale. Fabien Chardon, 191 allée des Coquelicots, 38340 Voreppe.

■ Vds DVD, VHS anciens westerns et films fantastiques italiens notamment. Liste contre timbre. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavin.

■ Rech. jaquettes des films suivants : **Skinner**, **C.H.U.D 2**, **La Ferme de la terreur**, **Psychose**, **Lune de sang**, **Les Oiseaux**, **La Colline a des yeux**, **L'Enfer des zombis**… Demander Chris au 01 30 38 28 11.

■ Cause passage au DVD, vds nbses VHS (200 titres) à prix modérés. Vds aussi une centaine de CD, tous artistes. Liste complète contre deux timbres. Emmanuel Brouillet, 17 Villa du Bel air, 75012 Paris.

■ Vds VHS originales horreur/fantastique. Liste contre un timbre à Nicolas Dehais, 24 allée du Cèdre, 78960 Voisins Le Bre.

■ Vds nbx films fantastiques + intégrale ***Zora la rousse***, ***Avengers***, ***Bewitched***, ***La Planète des singes***, ***Star Trek Animated***. Frantz Gay au 06 74 45 47 91.

■ Collectionneur propose nbx titres : **Shark attack 1 et 2**, **Demonhouse**, **The Boy Who Cried Werewolf**, **Ozone**… Liste contre 15 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly-en-Thelle.

■ Vds Famous Monsters (1973-1974), Creepy n°60, Métal Hurlant (hors série **Alien**), Bizarre « L'Épouvante au cinéma » (1962) + nbx numéros de Creepy, Eerie, Vampirella (édition française). Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sévres, 92100 Boulogne Billancourt.

■ Rech. épisodes de ***Once and Again***, ***Stargate SG-1***, ***Largo Winch*** et des saisons 1, 2, 3 et 4 de ***Sliders***. Sébastien Tigoulet, 32 route de Lagny Bordeaux, 77410 Villevaudé.

■ Vds posters sur Kathy Holmes, Alysson Hanningan, Charisma Carpenter, Sarah M. Gellar, Matt Le Blanc et autres acteurs de séries télé. Vanessa Bizé, 151 bis rue de Lourmel, 75015 Paris.

■ Vds nbses VHS fantastique, horreur, SF, bis italien dont pas mal de titres rares. Liste contre un timbre. Francis Perrin, 30 avenue du pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Rech. sur Angers et la région fans de fantastique, Mad, comics, musique, jeu vidéo, DVD, **Orange mécanique** et David Cronenberg. Thierry au 02 41 87 59 78.

■ Éch. plus de 1.500 films horreur/fantastique. Demander liste à Christophe Guérin, 28 bis rue Renaudin, 17300 Rochefort.

■ Rech. les films : **Les Créatures de l'ombre**, **Yeti, le géant d'un autre monde** + le livre making-of de **Rencontres du 3ème type** + figurines ***Savage Dragon***. Éric Bourel, 5 rue Jean Monnet, 77600 Bussy Saint Georges.

■ Vds CD (pop, rock, blues, hard) en excellent état. Prix sympa. Liste contre un timbre. Roland Padovani, 90 rue République, 13002 Marseille. Tél. 04 91 91 65 61.

■ Vds tout sur la série ***X-Files*** : coffrets (vo et vf), VHS, scripts originaux, jeu vidéo, livres de référence et magazines américains. Maud au 01 60 11 35 58.

■ Vds 300 VHS : policiers urbains italiens, cannibales, gore, Z italiens, giallos dont **Bracelets de sang**, **Je suis vivant**, **Blood Dinner**… Rech. **Violence à Rome** chez Proserpine. Bastien au 04 93 69 20 52.

■ Vds, état neuf, T-Shirt **Armée des ténèbres** (100 F) et VHS en vo **d'Evil Dead 2** (50 F). Laurent Portefaix, 7 quai de la Résistance, 88100 Saint Dié.

■ Rech. tout doc. sur le groupe Queen (et oui, je suis fan) et Bruce Campbell, dont poster. Antonio Rossé , 57 route de Rouffach, 68000 Colmar.

■ Vds livres de la série TV ***Chapeau melon et bottes de cuir***. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Rech. tout se rapportant à **La Planète des singes**, aussi bien les cinq films tournés entre 1968 et 1973 que les deux séries télé et la nouvelle version de Tim Burton (photos, BOF, affiches…). Jean-Michel au 03 21 97 14 47.

■ Rech. Strange 180 à 210 et comics Image. Laurent Retig, chemin de la Dame, 30170 Saint Hippolyte Dufort, ou Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Vds Spirou (n°2322 à 3300), Le Journal de Mickey (n°1639 à 1672), Playgirl (de janvier 1982 à sptembre 1993) et les journaux consacrés à Louis de Funès. Roland Detraux, 98 rue Pierre David, 4800 Lambermont, Belgique.

■ Vds VHS, affiches et posters, jaquettes de films, nbx dossiers de presse cinéma, cartes Magics et nbx comics (vf et vo). Hughes Marly, 5 rue des Pâquerettes, 31700 Blagnac.

■ Rech. VHS émission *Génération Albator* du 24/02/99, du 5/04/99 et du 24/12/99. Éric Lacroix, 21, rue Bertheau, 33700 Mérignac.

■ Rech. des fans ainsi que des docs sur **Jurassic Park**, ***Stargate SG-I***, ***The Sentinel***, *Le Seigneur des anneaux*. Rech. diverses BOF. Salomé Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer.

■ Rech. VHS originale des films **Toxic Avenger 1**, **2** et **3** en VF. Contacter Benjamin au 01 47 84 40 31 à partir de 18 h.

■ Vds affiches (21 F en timbres), liste disponible contre une enveloppe timbrée. Rech. documents sur Stephen King (ses romans, ses films, sa vie, etc) et Kathy Bates. Nicolas Liau, 40 rue H. Prieuré, 36400 Lacs.

■ Rech. revues Fantastika (n° 1, 5, 6, 7, 14, 17), affiche 40x50 ou 60x80 **de Moby Dick** (avec Gregory Peck) et de **Le Monstre aux filles**. Jean-François Pernal, 39 rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

■ Rech. affiches, documents, livres sur **Blade Runner** (en français). Éch. possible contre des livres de SF anticipation, J'ai Lu, Press Pocket. Yannick Chauvet, 14 rue des Flamboyants, 66270 Le Soler.

■ Vds VHS secam originale 60 F pièce : **Génération perdue**, **Borrower**, **Sweet Satan**, **GasthReeper**, **SuperNova**, **Mysterians**… Liste contre un timbre. Olivier Morand, 16 rue Patouillard Demoriane, 95840 Villiers Adam.

■ Vds DVD import horreur dont **Meet the Feebles**, **Eaten Alive** (Umberto Lenzi), **Flesh for Frankenstein**, **Maniac Cop**… Vds aussi Laserdiscs Hammer Films/Gore, posters, figurines. Stéphane au 02 40 69 79 48 ou 06 68 73 30 45.

■ Rech. d'urgence l'intégrale de la série culte ***L'Homme qui valait trois milliards*** (100 épisodes) avec les 6 téléfilms + ***Super Jaimie*** (57 épisodes). Frank Castéran, place Saint Jean, 82000 Montauban.

■ Vds ou éch. plus de 330 séries télé : ***Saint Seyar***, ***Goldorak***, ***Simpsons***, ***San-Ku-Kai***, ***Jayce***, ***V***, ***Albator***, ***Batman***, ***Cosmocats***, ***Dragonball***, ***DBZ***, ***DBGT***… Liste sur demande à Johnny Tramontin, rue de Niamey 2B, 7012 Jemappes, Belgique.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Au secours ! C'est pas possible ! J'étais sur le point de conclure et voilà qu'elle tombe dans les pommes ! J'aurais dû attendre un peu avant d'enlever mon slip ! Héééé hoooo ! Y'a un médecin dans les parages ? »

LES CINQ PREMIERS À NOUS DONNER LE TITRE DU FILM D'OÙ EST TIRÉE CETTE PHOTO RECEVRONT GRATUITEMENT LE PROCHAIN NUMÉRO DE MAD MOVIES.

Le titre mystérieux du n°135 était **Robot Warrior** (**Robowar**, Vincent Dawn, alias Bruno Mattei, 1988). Un titre pas mystérieux pour beaucoup d'entre vous puisqu'il nous a valu une avalanche de bonnes réponses. Les plus rapides se nomment Lionel Debourg, Jean-Roch Parichet, Sébastien Pihen, Eric Sourd, Romain Sylvestre, suivis de Maxime Aguado, Corinne Avezou, Tony Besseau, Cyril Billod, Alexandre Carlier, Daniel Carresse, Julien Chaucley, Michael Chopin, Jean-Eudes De Angelis, Boris Dhalluin, Arnaud Fabisiak, Paul Ferré, Julien Fleury, Joaquim Fornes, José Goncalves, Albéric Javot, Ludovic Jemfer, Stéphane Lambert, Fabien Lanier, Laurent Le Prunennec, Julien Lojtek, Gabriel Maglet, Martial Mimoun, Lionel Morel, Mathieu Motta, Dominique Nadotti, Jean-François Pavot, Fred Pizzoferrato, Philippe Planquois, Frédéric Poupart, Jean-Baptiste Pujole, Philippe Rigot, Laurent Saillard, Frédéric Sauvage, Laurent Sciarra, Jean-Christophe Tassy, Vincent-Jean Theland, David Vanuxem.

Mad Movies,
Petite Annonces,
17 rue Rodier,
75009 Paris.

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE présente
THE HEMOGLOB' HEINZ SHOW
La Nuit du Cinéma fantastico-dégoulinant !
«Un régal d'horreur dans la salle et à l'écran»
INFO LINE : 08 36 68 21 13
www.13emerue.fr
Tournée 2000

FUN TV
BLOODY HEINZ HORROR SHOW
Sang pour sang nuit d'horreur sur grand écran
6 heures de fête autour des plus grands films d'horreur de l'histoire du cinéma.
Projection de films cultes, de courts-métrages et d'imports inédits, de mangas gores...
CinéLive
INFO LINE : 08.92.68.39.00
www.bloodyhorrorshow.com
Tournée 2001

Sang pour sang nuit d'horreur sur grand écran

«La nuit de la génération Scream !»

MERCi !

Après le succès des 2 premières éditions, nous reviendrons pour une tournée 2002 encore plus déjantée !

6 heures de fête autour des plus grands films d'horreur de l'histoire du cinéma, courts-métrages et imports inédits, mangas et clips musicaux gores...
Nombreuses animations et surprises sanglantes

Toute l'info et l'actu du cinéma d'horreur sur

www.bloodyhorrorshow.com

Merci à : HEINZ, M6, FUN TV, CINÉLIVE, PATHÉ ainsi qu'aux producteurs, réalisateurs, distributeurs et ayants-droits.
Création - Production : NUIT PROD 01 42 96 90 10

Plus besoin d'aller à Bruxelles en bus et de dormir à la gare*

CINEMA DE QUARTIER

*Dans les années 60, les fanatiques de fantastique et de Cinéma de quartier - généralement désargentés - devaient souvent entreprendre de périlleux voyages dans toute l'Europe (plus particulièrement en Angleterre et en Belgique) pour voir les films inédits ou interdits en France. Aujourd'hui, plus besoin de se déplacer, ils arrivent chez vous en copies neuves, versions originales, versions francaises et avec des suppléments.

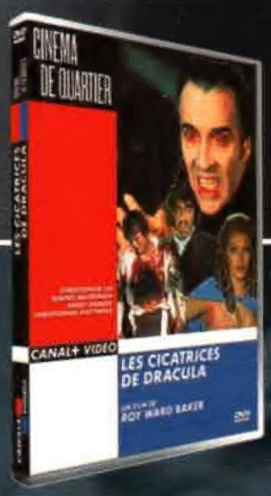
Cinéma de quartier : le rendez-vous "culte" de Jean-Pierre Dionnet tous les samedis sur CANAL+

Le meilleur des films de genre dans une collection DVD VIDEO de référence, dirigée par «LE» spécialiste.

RODAN

LES DALEKS ENVAHISSENT LA TERRE

LES CICATRICES DE DRACULA



CRIMES AU MUSEE DES HORREURS

AU COEUR DE LA NUIT

FANTASTIQUE — **HORREUR**

sortie : le 6 novembre 2001

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

RADIO nova
www.novaplanet.com

CANAL+ VIDEO